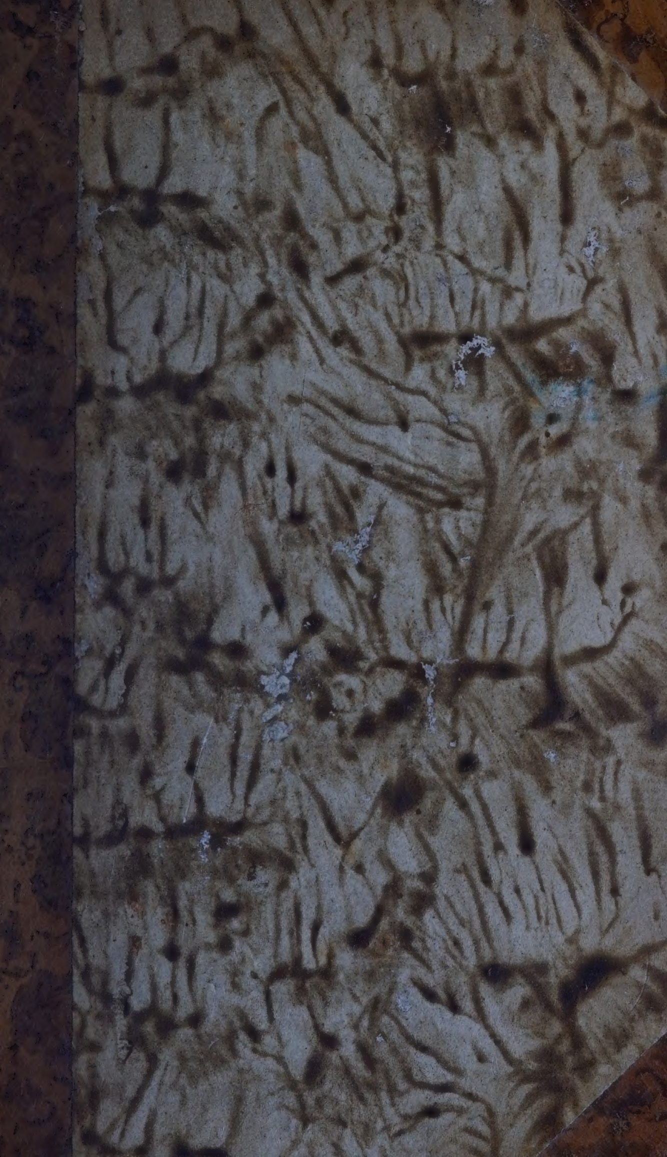


250 €

187. **HIPPOCRATE. Ép**
épidémiques : suivies des qu
Galien sur ces histoires. On
années 1761 & 1762, & u
développées les vues d'Hipp
de Boulogne. Paris, Veuve
orné.

Pp. III à XXXVI : Desmar
Pp. [265] à 291 : Mémoi
[292] à 327 : Lettre à M.
2e édition de la première
"Attribué traditionnellem
groupes (I et III ; II, IV et
La 1ère édition de cette t
Bibliografia hippocratic
œnologiques.
Lors du colloque intern
30 septembre 1998, **Ro**
Épidémies d'Hippocra
dans les Épidémies une
Pierre Julien a donné, c
compte-rendu de cette
effets nocifs dans les É
d'une trentaine de fois c
entre effets bénéfiques
critique dont le médecin

Georges Montorgueil. Dessins de Carlèg
cartes h.t. en couleurs (dont 1 dépl.). -Ill.

5) **L'art de boire. Préparer, servir, b**
1927] : 120-(2) pp.. -Ill. in-texte, dont 8
Collection complète de ces célèbres

190. (Paris). **Pétition présentée à l'Ass**
devant extra muros, actuellement intra m
pp. ; broché, non rogné.

Edition originale.
Martin et Walter anonymes 13861;To
Relative au décret du 6 juin 1790 , qu

La

191. **PLANCHON (Jules-Emile). Nouv**
[nuper Rhizaphis, Planch.). Montpellier,
muette de l'époque, très lég. manques de

procédé. Montpellier, J.-G. Tournel, 182
Bel exemplaire à grandes marges.

Pp. 112 à 117 : Lettre de Neufchate
1820.



ÉPIDÉMIQUES D'HIPPOCRATE,

TRADUITES DU GREC;

AVEC des Réflexions ſur les Conſtitutions Épidémiques : ſuivies des quarante-deux Hiſtoires rapportées par cet ancien Médecin, & du Commentaire de Galien ſur ces Hiſtoires.

ON y a joint un Mémoire ſur la mortalité des Moutons *en Boulonnois*, *dans les années* 1761 & 1762, *& une* Lettre ſur la mortalité des Chiens, *dans l'année* 1763, *dans laquelle ſont développées les vues d'Hippocrate ſur les Conſtitutions.*

Par M. DESMARS, Médecin, Penſionnaire de la ville de Boulogne.



A PARIS,

Chez la veuve D'HOURY, Imprimeur-Libraire.

1798.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

DONNER une idée de la Méthode d'Hippocrate dans les épidémiques ; expoſer les raiſons qui m'ont déterminé à changer l'ordre des matieres, & rendre compte de mon travail, tant ſur les conſtitutions, que ſur les quarante-deux hiſtoires, ſont les objets de ce diſcours.

I.

On admire avec raiſon la méthode & la préciſion qui caractériſent les chefs-d'œuvres de l'ancienne Grece, tels que les *Epidémiques* d'Hippocrate, l'*Hiſtoire*

des animaux d'Ariſtote, l'*Hiſtoire des plantes* de Théophraſte. Ces grands hommes finiſſoient leurs ouvrages, & n'étoient point épouvantés, parce que le Poëte appelle *limæ labor & mora.* Ils ne ſe laiſſoient point éblouir par le deſir de faire de nouvelles découvertes, & ils ne s'occupoient point à groſſir éternellement la maſſe des faits; mais ils ſavoient diſcerner ceux qui tiennent lieu de principes, & les placer dans l'ordre convenable, pour conduire, par la voie la plus courte & la plus ſûre, aux vérités importantes qu'ils ſe propoſoient d'enſeigner. Cet eſprit d'œconomie & de ſobriété, ſi remarquable dans leurs écrits, & particuliérement dans ceux d'Hippocrate, étoit une ſuite de la pleine & entiere appréhenſion du ſujet, qui fait voir avec évidence, & convertit en principes, des propoſitions qu'il a fallu

d'abord établir par le raiſonnement. Les *théorêmes* de géométrie, que l'on démontre à des commençans, ſont des *axiomes* pour des Géométres.

Le Médecin obſerve, compare, apprécie les écarts de la nature, qui ſe manifeſtent par les dérangemens des facultés, d'où réſulte un aſſez grand nombre de *données*, à l'aide deſquelles il doit réſoudre les problêmes de ſon art. Il s'agit de ſavoir ſi une maladie eſt mortelle, ou ſi elle ſera terminée par la guériſon, ſi elle ſera longue, ou de peu de durée ; ſi, lorſqu'elle paroît guérie, il n'y a point de rechûte à craindre ; quels ſont les jours des paroxyſmes ou redoublemens ; ceux des criſes, & les voies par leſquelles elles ſe feront, &c. Ces connoiſſances réglent les médicamens & la diete. Or, l'appréciation de toutes ces *données*, qui ſont en aſſez grand

nombre, considérées d'abord isolées, puis combinées, pour en former des jugemens diagnostiques & prognostiques, suppose la vue nette, & distincte des principes qui en donnent les valeurs. Si vous les multipliez trop, en les décomposant, ils offusquent par leur nombre, & leur force diminue comme leur masse. Si vous voulez les prouver par des raisonnemens subtils, alors la Médecine, surchargée d'opinions & de théories, s'évanouit, & vous laisse l'ombre au lieu de la réalité.

Les écrits d'Hippocrate sont dogmatiques ou historiques. Les livres du *Prognostique*, des *Aphorismes*, de la *Diete*, de l'*Air*, des *Eaux*, &c. sont de la premiere classe. Les *Constitutions Epidémiques*, & les *Quarante-deux Histoires*, forment la seconde. Le dogme est né de l'observation éclairée par le raisonnement. Ensuite le

dogme a réglé lui-même la maniere d'écrire l'hiſtoire des faits qui l'ont fait éclore Il n'étoit pas queſtion, comme l'obſerve Galien, de donner une hiſtoire des maladies, telle que celle de Thucydides, qui entre dans les détails les plus vulgaires de la peſte d'Athènes ; qui indique non ſeulement tout ce qui ſe pratiqua pour lors, mais encore ce qui fut négligé. L'objet de cet hiſtorien étoit de peindre un événement fort intéreſſant pour ſa nation. Celui d'Hippocrate a été d'inſtruire & de former des Médecins, en écartant ſoigneuſement tout ce qui pouvoit être ſuperflu, pour ne laiſſer à l'attention que les objets ſur leſquels elle devoit s'exercer ; en ſupprimant même les ſymptômes qui réſultent néceſſairement de la maladie indiquée, comme ſuffiſamment entendus, pour ne préſenter que ceux qui fourniſſent

une connoiſſance exacte & néceſſaire ; en un mot, en exigeant de ſes lecteurs une attention ſoutenue, un eſprit pénétrant, un jugement ſain, & les accoutumant, par une méthode auſtere, à vaincre dans ſes livres, des difficultés aſſez ſemblables à celles qu'ils doivent rencontrer dans la pratique. Eh ! quel inconvénient y a-t-il de ne rendre l'art acceſſible qu'à ceux que la nature y deſtine, & qui deviendront dignes de l'exercer par des efforts généreux.

Hippocrate ne pouvoit mieux traiter ces épidémies, qu'en choiſiſſant quatre conſtitutions oppoſées en intempéries ; qui, par conſéquent, forment l'enceinte de toutes les conſtitutions épidémiques. Lorſqu'il s'eſt propoſé de traiter des maladies conſidérées dans chaque individu, il a raſſemblé quarante-deux hiſtoires de maladies qui, par la diverſité de

leurs ſymptômes, de leur durée, de leurs criſes, &c. contiennent tous les cas particuliers. Dévelоppons cette idée.

Entre la conſtitution des ſaiſons, la plus favorable & celle qui produit les maladies les plus pernicieuſes, les nuances ſont infinies. Depuis l'état de ſanté juſqu'aux plus grands dérangemens dans l'œconomie animale, les degres ſont ſans nombre. L'art ne peut donc les repréſenter que par des diviſions factices, qui faſſent connoître les principaux termes de la progreſſion naturelle, & diſtinguer par leurs ſecours les termes intermédiaires. Il falloit donc choiſir un certain nombre de conſtitutions, pour avoir l'hiſtoire des épidémies, & pareillement aſſez de cas particuliers, pour repréſenter toutes les maladies individuelles. Tel eſt le plan général des Epidémies, qui ne ſuppoſe

aucun ſyſtême, aucune méthode arbitraire; qui ne redoute les opinions d'aucune ſecte; qui n'offre que des faits choiſis, rangés, meſurés avec la ſageſſe la plus profonde. Dans l'une & dans l'autre hiſtoire on ſuppoſe connu tout ce qui eſt dans l'ordre légitime, les conſtitutions bénignes, & les maladies bien ordonnées. On ne conſidere que les grands excès; c'eſt-à-dire, d'une part, des conſtitutions vicieuſes dans leur entier; & d'autre part, des fievres ardentes & malignes. Je dis que cette hiſtoire fournit celle de toutes les maladies; car les ſymptômes des chroniques, & ceux des aiguës ſont appréciés ſuivant le même tarif. *Les maladies les plus aiguës & les plus graves*, dit Hippocrate, *ſont avec fievre continue*. La connoiſſance exacte de cette ſorte de maladie emporte avec elle celle des maladies plus légeres, comme

la ſolution des plus hauts problê-mes ſuppoſe celle des problêmes d'un ordre inférieur.

Galien a cru que le but principal d'Hippocrate, dans ſes quarante-deux hiſtoires, étoit d'établir l'ordre des jours critiques, dont nous voyons effectivement toute la variété dans ces hiſtoires. Mais n'y reconnoiſſons-nous pas également toute ſorte de criſe ? Galien lui-même ne nous y fait-il pas remarquer toutes les eſpeces de *dyſpnées* ? Le froid, le friſſon, la chaleur, la ſueur, les nauſées, le vomiſſement, la ſoif, le dégoût, le ſommeil, l'inſomnie, les urines, les déjections, les hémorrhagies, la toux, les crachats, &c., s'y trouvent gradués & combinés de tant de manieres, que ce n'eſt pas plus l'hiſtoire des jours critiques, que celle de chacun de ces ſymptômes.

Quelques commentateurs, peu

éclairés ſur les vues d'Hippocrate dans ce recueil de cas particuliers, ont été ſurpris que le nombre des morts ait été ſi conſidérable, & ſe ſont imaginés qu'on auroit pû guérir pluſieurs de ceux que la mort a enlevés. Quelques-uns même ont tracé la conduite qu'il auroit fallu tenir en traitant ces maladies. Mais s'ils euſſent obſervé avec Galien, que parmi ceux qui ont échappé à un ſort funeſte, la plupart ont dû leur rétabliſſement à une forte conſtitution; ils auroient ſans doute reconnu que le choix étoit fait à deſſein, & que l'auteur, ne voulant mettre ſous les yeux de ſes diſciples que les plus grandes difficultés de l'art, il avoit dû ne choiſir que des maladies mortelles, ou preſque mortelles.

II.

Le premier & le troiſieme livre des Epidémiques, qui ſont les

ſeuls légitimes, nous ſont-ils parvenus ſans altération ?

Le premier livre eſt compoſé de trois ſections. La premiere contient uniquement la premiere conſtitution. La deuxieme ſection contient la deuxieme & la troiſieme conſtitution. Il paroît déja ſingulier que la premiere conſtitution ayant ſuffi pour remplir la premiere ſection, on ait renfermé deux conſtitutions dans la deuxieme. La troiſieme ſection traite un ſujet qui a peu de rapport aux conſtitutions : ce ſont des principes généraux qui peuvent ſervir d'introduction aux quarante-deux hiſtoires. A la ſuite de ces principes on lit quatorze hiſtoires de maladies qui terminent le premier livre.

La premiere ſection du troiſieme livre contient trois hiſtoires. La deuxieme en contient neuf, qui ſemblent être une ſuite des

précédentes, puiſque la premiere hiſtoire de cette deuxieme ſection eſt intitulée *Quatrieme maladie*. Dans la troiſieme ſection ſe voit la conſtitution peſtilentielle, ſuivie de ſeize hiſtoires.

On a donc mêlé les quarante-deux hiſtoires avec les conſtitutions, comme ne faiſant qu'un ſeul & même ouvrage : & c'eſt ce que je me propoſe de diſcuter. Mais expoſons d'abord dans quelles circonſtances les écrits d'Hippocrate ont été altérés.

Ptolomée, roi d'Egypte, avoit une extrême paſſion pour les livres anciens. Il en faiſoit raſſembler de toutes parts, & à grands frais, pour enrichir la fameuſe bibliotheque d'Alexandrie. Il s'emparoit de tous ceux que les étrangers apportoient dans ſes états, les gardoit, & leur en faiſoit remettre des copies. Ayant obtenu des Athéniens, moyennant quinze

talens d'argent qu'il leur donna pour gage, les ouvrages de Sophocles, d'Euripide & d'Æſchine, à condition de les rendre après les avoir fait tranſcrire, il les garda, & leur renvoya à la place des copies qu'il en avoit fait tirer, les priant d'accepter en outre la ſomme d'argent dont ils étoient nantis. L'avidité du gain, qui prend toute ſorte de formes, ſçut profiter de l'amour de ce prince pour les Lettres. On changea les titres des livres, on altéra l'ordre des matieres; on ajouta des notes; on réunit en un ſeul livre, & ſous un même titre, des ouvrages différens; on ſubſtitua aux noms des auteurs médiocres, ceux des hommes les plus célebres; en un mot on employa toute ſorte de déguiſemens pour en impoſer à ceux qui étoient chargés d'acheter les livres rares.

Les conſtitutions épidémiques

qui peuvent être aisément contenues dans une ou deux feuilles d'impression, ont fourni le titre à un amas considérable de divers ouvrages partagés en sept livres, dont quatre sont subdivisés en sections. La plupart de ces écrits, n'ont aucun rapport aux épidémies. Les Aphorismes ont été partagés de même en sept sections, grossies par des additions, & souvent des répétitions. Le livre de la Nature Humaine a été augmenté d'un ouvrage de Polybe, disciple d'Hippocrate, sur le régime ; & celui qui avoit réuni ces deux ouvrages sous un même titre, ne trouvant pas que le volume fût assez considérable, y a joint encore des morceaux de sa composition.

Malgré les difficultés qui se rencontrent dans le discernement des écrits vrais & supposés, on n'a jamais douté que le premier &

troiſieme livres des Epidémiques fuſſent légitimes. Galien a ſeulement reconnu des additions, & d'ailleurs a laiſſé ſubſiſter la diſtribution des matieres, telle que nous la voyons aujourd'hui. Mais il me paroît très-vraiſemblable que les quatre conſtitutions doivent être rangées de ſuite, & que les quarante-deux hiſtoires, précédées de l'introduction qui ſe voit au commencement de la troiſieme ſection du premier livre, ne doivent ſouffrir pareillement aucune interruption.

La premiere, & la principale raiſon eſt, que les conſtitutions n'ont aucun rapport aux quarante-deux hiſtoires. On a vu dans la premiere partie de ce diſcours le plan général d'Hippocrate dans l'un & l'autre écrit. Les commentaires de Galien n'établiſſent aucune relation, aucune dépendance mutuelle.

Les conſtitutions ſont écrites d'après les principes établis dans la troiſieme ſection des Aphoriſmes. Les hiſtoires reſſortiſſent nuement & ſimplement aux dogmes enſeignés dans le livre du Prognoſtique. Les premieres décrivent les ſymptômes communs à une multitude de malades, & dépendans des intempéries de l'air. Les autres ſont des hiſtoires de maladies individuelles : elle nous apprennent à obſerver & apprécier les ſymptômes qui doivent former la baſe de nos jugemens dans la pratique.

On pourroit objecter que ces hiſtoires appartiennent aux conſtitutions, après leſquelles elles ſont rapportées, puiſque *Philiſcus*, qui eſt le ſujet de la premiere, eſt dénommé expreſſément dans la troiſieme conſtitution. On peut citer d'ailleurs pluſieurs autres hiſtoires qui ont dû être obſervées

dans quelqu'une des quatre conſtitutions. Il faut convenir que l'auteur des conſtitutions eſt certainement l'auteur des quarante-deux hiſtoires ; que l'un & l'autre ouvrage ont pû être faits dans le même temps ; au moins, que pluſieurs obſervations de maladies particulieres ont été faites durant les conſtitutions, qui fourniſſoient des occaſions favorables d'obſerver les ſymptômes des maladies dans toute leur latitude. Rien n'empêche donc de placer les hiſtoires à la ſuite des conſtitutions ; mais ſans confuſion, ſans interpoſition, ſans en inférer, que ces deux ouvrages ne ſoient qu'un ſeul & même ouvrage.

La ſeconde raiſon, qui me fait rejetter la diſpoſition actuelle des matieres, eſt, qu'en ſuppoſant même les quarante-deux hiſtoires appartenir aux quatre conſtitutions, il faudroit les rejetter toutes

après la quatrieme constitution. Valesio a été assez attentif à faire remarquer parmi les histoires du premier & du troisieme livre, celles qui peuvent appartenir à la premiere & seconde constitution. Elles sont confondues avec celles de la troisieme. Quelques-unes se trouvent parmi les histoires du troisieme livre : or, cette confusion une fois admise, il étoit aussi simple de les rassembler toutes, & de les placer après les quatre constitutions, que d'en former différentes distributions, dont on ne peut deviner le motif.

Enfin, Galien a reconnu que les seize histoires qui terminent le troisieme livre, n'appartenoient pas toutes à la constitution qui les précede. Le docteur Freind a osé le reprendre, parce que, dit il, toutes ces maladies sont des fievres ardentes. Galien n'a pas nié que ces fievres fussent ardentes.

Chaque conſtitution a des fievres ardentes d'une nature particuliere. Hippocrate prend ſoin d'établir les caracteres généraux dans chaque conſtitution, & Galien a eu droit d'examiner s'ils ſe retrouvroient dans les ſeize hiſtoires du troiſieme livre. Il a reconnu des caracteres très-différens : & il en a conclu juſtement qu'elles ne pouvoient toutes appartenir à la conſtitution qui les précéde. Il ſuffit de renvoyer à la deſcription des fievres ardentes, qu'on y lit, pour mettre le lecteur en état de juger de la diſparité de ces fievres, & combien eſt peu fondée la critique du docteur Freind à cet égard. Qu'on faſſe attention ſeulement à la maniere dont ces fievres ſe jugeoient ; aux flux de ventre qui les accompagnoient, à l'averſion inſurmontable des malades pour toutes ſortes d'alimens ; & qu'on compare ces ſymptômes

avec ceux des malades Abdéritains.

J'ajouterai qu'il n'eſt pas apparent que le même Médecin ait pu obſerver dans la même conſtitution les ſeize malades dont il s'agit. Les trois premiers malades étoient à Thaſe. Suppoſons que le quatrieme, dont le ſéjour n'eſt point marqué, étoit pareillement habitant de Thaſe. Cette ſuppoſition eſt favorable au ſyſtême que j'attaque. Le premier malade eſt mort au cent-vingtieme jour de ſa maladie, qui a duré par conſéquent quatre mois ; & en ſuppoſant que le ſecond qui eſt mort le quatre-vingtieme, & le troiſieme mort le neuvieme, aient été malades dans le même-temps, encore faudra-t-il quatre mois de ſéjour à Thaſe, pour traiter ces trois malades. Le cinquieme malade étoit de Lariſſe, & il eſt mort le quatrieme jour de ſa maladie. Les

cinq ſuivans étoient Abdéritains. Un d'entr'eux fut jugé le centieme jour de ſa maladie ; les autres, le quatrieme, le vingt-ſeptieme, le trente-quatrieme & le vingt-quatrieme. Voilà encore au moins trois mois paſſés à Abdere ; partant, ſept & demi, y compris les ſix jours que dura la maladie ſuivante d'un habitant de Lariſſe. Le treizieme malade étoit Abdéritain. On peut le comprendre avec les précédens. Sa maladie ne dura que trente-quatre jours. Le quatorzieme eſt une femme de Lyſique, qui mourut le dix-ſeptieme jour, ce qui fait déjà plus de huit mois. Le quinzieme eſt de Thaſe, & peut être compris avec les trois premiers, ſa maladie n'ayant duré que vingt-un jours. Enfin, le ſeizieme, de Mélibée, mourut le vingt-quatrieme jour. Ainſi, le Médecin, qui a traité tous ces malades, n'a pu ſéjourner

moins de neuf mois dans toutes ces villes, ſans y comprendre le temps néceſſaire pour s'y tranſporter. Maintenant les fievres ardentes, qui avoient commencé au printemps, ont fini dans l'automne : ce qui ne donne pas neuf mois, ſuivant la diſtribution des ſaiſons, dans Hippocrate.

Si on demande quel étoit l'objet de l'auteur, en propoſant des obſervations faites à Thaſe, à Abdere, Lariſſe, Lyſique & Mélibée, je réponds que les quarante-deux hiſtoires ont été probablement tirées dans des collections conſidérables d'obſervations faites dans les villes de la Grece, & de la partie d'Aſie, habitée par les Grecs, & ſur-tout dans l'iſle de Thaſe, où les trois premieres conſtitutions ont été obſervées ; que ces hiſtoires, ainſi que les conſtitutions, ont été choiſies dans la vue de nous faire connoître,

noître, d'une part, les influences des ſaiſons, ou les changemens qu'elles peuvent cauſer dans les maladies des différentes années; & d'autre part, les loix fixes & ſtables que ſuivent ces mêmes maladies, quelque nom qu'on veuille leur donner, dans quelqu'année que ce ſoit, & dans tous les pays du monde. On lit à la fin du livre du Prognoſtique ces paroles remarquables, qui peuvent ſervir également de concluſion aux Epidémiques : *Il faut obſerver ſoigneuſement les caracteres des maladies populaires, & connoître les effets que doit produire l'état des ſaiſons.* Voilà pour les quatre conſtitutions. Et tout de ſuite, *& bien comprendre qu'en quelque année & en quelque ſaiſon que ce ſoit, les ſignes ſalutaires ſont toujours tels, & ne changent pas de nature, & les ſignes funeſtes toujours mauvais; car dans la Lybie,*

dans l'isle de Délos, & dans la Scythie, l'observation confirme la vérité de nos principes. Ces dernieres paroles n'expliquent-elles pas suffisamment l'objet des quarante-deux histoires ?

III.

J'ai donc partagé les Epidémiques en deux parties, dont la premiere contient les quatre constitutions ; la seconde renferme les quarante-deux histoires. Je ne pense pas que les titres de *premiere, deuxieme & troisieme constitution* soient de l'auteur. Je les ai laissés pour la commodité des citations, & j'ai supprimé les divisions par sections. J'ai supprimé aussi le titre de *Constitution Pestilentielle*. J'ai substitué celui de *Quatrieme Constitution.* Après la traduction des constitutions, j'ai placé des réflexions que je divise en deux parties. La premiere traite

des regles ſuivies par Hippocrate, en établiſſant les cauſes météorologiques des épidémies. Les principales queſtions diſcutées dans cette partie ſont, 1°. Pourquoi toutes les conſtitutions ont été réduites à quatre? 2°. Pourquoi chaque conſtitution contient la deſcription de quatre ſaiſons conſécutives? 3°. D'où vient que cette deſcription précede toujours celle des maladies? 4°. De la durée des conſtitutions, s'il y en a de pluſieurs années. Réflexions ſur les Conſtitutions de Sydenham. 5°. Pourquoi la deſcription des ſaiſons commence toujours par l'automne, & finit à l'automne ſuivant excluſivement? 6°. Comment Hippocrate décrit les ſaiſons? 7°. Pourquoi il ne fait mention que des vents méridionaux & ſeptentrionaux? 8°. Digreſſion ſur les effets de ces deux vents principaux. 9°. Comment Hippocrate

observe les vents? 10°. Du chaud & du froid; & de la maniere dont Hippocrate les mesure. 11°. Des effets de la chaleur & de la froidure sur le corps humain. 12°. De l'humidité & de la sécheresse, & de leurs effets. 13°. Comment Hippocrate mesure ces qualités de l'air? 14°. Effets des temps nébuleux & orageux. 15°. De l'inutilité des observations faites sur les trois regnes, pour parvenir aux causes des épidémies. 16°. Quelle est la mesure commune de l'intempérie des saisons, ou quelle est la regle générale qu'il faut suivre dans leur estimation?

La seconde partie de mes réflexions a pour objet la nosographie épidémique, ou l'histoire des maladies des quatre constitutions. 1°. Le dénombrement des maladies des quatre saisons, tel qu'il se voit dans la troisieme section des Aphorismes, contient le dé-

nombrement des maladies épidémiques. 2°. L'*euſtathie* & l'*eucriſie* des maladies conſtitutent leur légitimité, & c'eſt ſur cette idée qu'on doit eſtimer les maladies épidémiques. 3°. Comment les fievres ſont cauſées par les intempéries des ſaiſons. 4°. Diviſions des fievres épidémiques en bénignes & malignes, ardentes & continues. Raiſons de ces diviſions. 5°. & 6°. Deſcriptions des fievres ardentes bénignes & malignes. 7°. & 8°. Deſcriptions des fievres continues, bénignes & malignes. 9°. Comment ces deux genres de fievres contraſtent & renferment toutes les fievres épidémiques. 10°. Des principaux ſymptômes des fievres ardentes & continues épidémiques, & de leurs rapports avec les intempéries des ſaiſons. 11°. Réflexions générales ſur la méthode d'Hippocrate.

Tel eſt le plan que j'ai ſuivi

concernant les constitutions. Je me proposois d'en rester là, & ne voulois pas m'engager dans un plus grand travail, par le souvenir des difficultés que j'avois eu à surmonter ; mais j'ai cédé à des avis respectables, & j'ai traduit les quarante-deux histoires, en y joignant un abrégé du commentaire de Galien, sur cette partie des Epidémiques, dans lequel on verra l'application des regles du prognostique aux faits de pratique, l'histoire toujours d'accord avec le dogme, & Hippocrate expliqué par lui même. Galien n'a pas également discuté toutes les histoires : il nous abandonne souvent à nos propres forces. Quelquefois il nous renvoie à ses autres ouvrages. En vain espéreroit-on retirer quelque fruit de l'étude des Epidémiques, si on ne s'exerçoit à résoudre par soi-même les problêmes de ce genre. C'est le seul

moyen d'apprendre à calculer & à prédire les événemens des maladies. Les anciens connoiſſoient tout le prix de la ſcience du prognoſtique. Ils ſavoient combien elle eſt néceſſaire pour obtenir la confiance des malades, faire valoir les ſuccès & mettre à l'abri des reproches & des murmures dans les événemens fâcheux. Les hommes, de tout temps, ont eu de la vénération pour ceux qui ſavent lire dans l'avenir. Tout homme, qui connoît bien l'avenir, n'ignore pas la conduite qu'il doit tenir au moment préſent. Ces anciens étoient donc regardés comme des hommes d'une eſpece ſupérieure. On écoutoit avec reſpect les oracles qu'ils prononçoient, & on ſuivoit avec docilité leurs conſeils.

La Médecine jouiroit encore du même degré d'eſtime & de faveur, ſi, au lieu de ſe livrer à tant de ſpéculations oiſives, on ſe renfer-

moit dans ce cercle de connoiſſances dont Hippocrate a tracé la circonférence, & qui eſt plus que ſuffiſante pour employer toute la vie de l'homme le plus appliqué.

Valeſio a écrit des commentaires ſur les ſept livres des Epidémiques, dans leſquels il ne fait que développer & mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs les principes employés par Galien. Cet auteur ſaiſit aſſez les occaſions de propoſer des ſentimens oppoſés à ceux de Galien, mais communément dans des choſes de peu d'importance ; & ſon ſentiment ne paroît pas toujours le plus sûr. Le chevalier Floyer n'a commenté que les quarante-deux hiſtoires. Son but étoit d'allier la Médecine ancienne & moderne, en adaptant les principes de la circulation du ſang aux faits rapportés dans les quarante deux hiſtoires, pour en déduire des

regles de pratique. Le succès ne répond point aux promesses, & il y a peu de fruit à retirer de la lecture des commentaires du chevalier Floyer. Dix ans avant la publication de cet ouvrage, le docteur Freind avoit dit, en parlant des découvertes anatomiques de son siecle & du précédent, que, depuis la mort d'Harvée, il ne s'étoit trouvé aucun écrivain qui eût fait voir les avantages que la pratique pouvoit retirer des raisonnemens puisés dans l'anatomie.

Ce même docteur Freind a publié, en 1716, le premier & le troisieme livres des Epidémiques, & la traduction de Foës, avec quelques changemens. Dans un avertissement au lecteur, il porte son jugement sur les diverses éditions qui avoient paru jusqu'à lui, & sur les secours qu'on pouvoit tirer des manuscrits : il déclare

que, ſans s'arrêter à aucun en particulier, il a pris des uns & des autres ce qu'il a trouvé de plus exact, & ne s'eſt permis aucune ſubſtitution ; qu'il a en outre rétabli le dialecte ionique, autant qu'il lui a été poſſible. Son édition eſt accompagnée de variantes, tirées d'un ancien manuſcrit trouvé en Angleterre.

Freind a joint à ſon édition neuf diſſertations ſur les fievres; dont l'objet eſt d'établir des regles de pratique, relativement aux divers genres d'évacuation que la nature emploie dans la guériſon. Ainſi c'eſt proprement un ouvrage de thérapeutique, & non un commentaire ſur les Epidémiques.

J'ai traduit ſur le texte grec de l'édition du docteur Freind. J'ai conſulté les traductions de Calvus, Cornarius Valeſio, Foës, & même la traduction angloiſe du

chevalier Floyer. Ces différens ſecours ont ſouvent augmenté mes perplexités. Il eſt facile de faire paſſer l'obſcurité du grec dans le latin, & de rendre énigme pour énigme. Les langues vivantes ne laiſſent point cette reſſource. Les meilleures traductions, telles que celle de Foës, à laquelle Freind donne la préférence, & celle de Cornarius, qui paroît plus littérale, ſont défectueuſes en quantité d'endroits. Pour s'en aſſurer, il ſuffit de raſſembler les diverſes expreſſions dont Hippocrate s'eſt ſervi pour exprimer le délire & ſes degrés, & voir avec quelle incertitude & quelle inconſtance ces diverſes expreſſions ont été rendues dans le latin. Galien ne croit pas qu'il y ait une ſyllabe inutile dans les écrits d'Hippocrate; il eſt donc eſſentiel d'en peſer ſcrupuleuſement tous les termes.

Pour fixer la valeur de ceux qui

m'étoient encore trop indéterminés, j'ai employé l'artifice dont se sert Galien dans son petit livre sur le *Coma*. J'ai rassemblé tous les passages des Epidémiques, dans lesquels l'expression, qui m'étoit obscure & ambiguë, est employée. J'ai comparé ces passages, & je suis parvenu à éclaircir la plupart de mes doutes.





ÉPIDÉMIQUES D'HIPPOCRATE.

PREMIERE CONSTITUTION.

« A THASE, vers l'équinoxe d'automne, & jusqu'au coucher des Pléïades, il plut beaucoup & continuellement. Les pluies étoient douces & les vents souffloient du midi. Durant l'hiver, les vents étoient pareillement méridionaux. Ceux de septentrion soufflerent peu. La sécheresse fut remarquable pour la saison, & l'hiver fut tout-à-fait semblable à un printemps. Dans celui-ci, on continua d'observer des vents méridionaux, un froid assez sensible & presque point de pluie. Le temps fut convert & nuageux la plus grande partie de l'été. Il ne plut point. Les vents étésiens soufflerent rarement, foiblement & par in-

tervalles. Ainſi, des vents conſtamment méridionaux, & de la ſécherеſſe, caractériſerent cette conſtitution. »

» Les fiévres ardentes parurent vers les premiers jours du printemps, à la ſuite des vents ſeptentrionaux, qui avoient fourni un contraſte de peu de durée avec la conſtitution générale de l'année. Peu de perſonnes en furent attaquées. Elles étoient bénignes, rarement accompagnées d'hémorrhagies, & perſonne n'en mouroit. Bien des gens eurent des parotides, les uns d'un côté ſeulement, les autres des deux côtés, la plupart ſans fiévre, quelques uns avec un peu de chaleur fébrile. Toutes ces tumeurs ſe diſſiperent ſans accident, & ſans venir en ſuppuration. Elles étoient molles, grandes, larges, ſans inflammation, ſans douleur & diſparurent toutes inſenſiblement. Ces tumeurs ſe faiſoient obſerver dans les adoleſcens & les jeunes gens, ſur-tout dans les lutteurs & les athletes, rarement dans les perſonnes du ſexe. La plupart eurent des toux ſeches ſuivies peu-après d'enrouement; quelques-uns de ces derniers eurent le teſticule droit ou gauche, d'autres l'un & l'autre douloureux & enflammés, les uns avec fiévre,

les autres ſans fiévre, ſouvent avec de grandes douleurs. D'ailleurs ces maladies ſe diſſiperent ſans le ſecours de l'art. »

» Mais au commencement de l'été, & durant toute cette ſaiſon, & juſque dans l'hiver, grand nombre de phthiſiques furent réduits à garder le lit ; dans le même temps cette maladie fit des progrès ſenſibles dans la plupart de ceux qu'on ſoupçonnoit d'en être attaqués ; les autres, qui avoient des diſpoſitions à cette maladie, en reſſentirent pour lors les premieres atteintes. Le nombre des morts fut conſidérable. La plupart de ces derniers moururent, & de ceux que la maladie réduiſit à garder le lit, aucun que je ſçache, n'échappa à une mort prompte. La maladie étoit plus aiguë & la cataſtrophe plus précipitée qu'elle n'eſt ordinairement, tandis que les autres maladies compliquées de fiévres même les plus longues étoient légeres & bénignes. Nous en parlerons ci-après. En un mot, de toutes les maladies de cette conſtitution la phthiſie fut la plus grave & la ſeule qui enleva beaucoup de malades. »

» Dans ces phthiſies on obſervoit

ordinairement de *l'horreur* dans les accès. La fiévre étoit continue, aiguë, sans intermission parfaite. Elle avoit les caractères de l'hémitritée triste. Un accès modéré étoit suivi le jour d'après d'un redoublement qui enchérissoit sur le précédent, & la maladie devenoit plus aiguë. Les sueurs étoient continuelles. Elles n'occupoient point tout le corps. Le froid des extrémités étoit grand : & la chaleur se rétablissoit difficilement ; les déjections étoient bilieuses, modiques, pures, tenues, mordicantes & fréquentes. Les urines étoient tenues, décolorées, crues & modiques ; ou épaisses avec un sédiment modique, mal conditionné, crud & hors de saison. La toux étoit petite & fréquente ; les crachats cuits, modiques & expectorés difficilement. Ceux qui avoient une toux violente, ne crachoient rien de cuit, mais des crudités jusqu'à la fin. La plupart avoient mal à la gorge dès le commencement & durant tout le cours de la maladie avec rougeur & inflammation ; une humeur modique, tenue, âcre, distilloit sur cet organe. La consomption faisoit des progrès rapides, & le malade empi-

roit à vûe d'œil : un dégoût universel & continuel, point de soif ; enfin le délire survenoit aux approches de la mort. Telles étoient les phthisies de cette constitution. »

« Pendant l'été & l'automne il y eut quantité de fiévres continues bénignes ; elles étoient longues, mais d'ailleurs sans symptômes fâcheux. La plupart avoient un flux de ventre qu'ils supportoient facilement, & point d'autres incommodités notables. Les urines étoient communément d'une bonne couleur, mais pures, tenuës, & avec coction vers le jugement. La toux étoit modérée, l'expectoration facile, point de dégoût. Ils prenoient volontiers & avec succès des alimens. Enfin ces fiévres différoient de celles des Phthiques, en ce que *l'horreur* étoit suivie d'une petite sueur. Les redoublement étoient vagues & incertains. Ils ne parvenoient point à une intermission parfaite, & suivoient assez les périodes des fiévres tierces. La moindre durée de ces fiévres étoit de vingt-jours, la durée commune de quarante ; beaucoup ne furent jugées qu'au quatre-vingtieme. Quelquefois ces fiévres ne garderent point cet or-

dre, & furent jugées irrégulierement & ſans criſe. La plupart de ces dernieres furent ſujettes à de promptes rechûtes, dans leſquelles on obſervoit l'ordre des jours indiqués ci-deſſus. Ces fiévres ſe prolongoient quelquefois juſques dans l'hiver ; mais de toutes les maladies de cette conſtitution, la phthiſie ſeule fut funeſte, les autres n'étoient point mortelles.

DEUXIEME CONSTITUTION.

« A Thaſe la ſaiſon fut refroidie tout-à-coup dès les premiers jours de l'automne par de grands vents de ſeptentrion & de midi, qui ſoufflerent juſqu'au coucher des Pléïades, & amenerent une humidité prématurée. Pendant l'hiver les vents étoient ſeptentrionaux, il pleuvoit fréquemment & largement. Il tomba auſſi de la neige. Il y eut une alternative de beau & de mauvais temps, pendant preſque toute cette ſaiſon. Le froid n'étoit pas exceſſif, mais après le ſolſtice d'hiver, & lorſque

nous attendions le retour annuel du zéphyre, il fit un grand froid. Les vents ſeptentrionaux ſe renforcerent. Il tomba de la neige & de la pluie abondamment & continuellement. Un ciel toujours obſcur & orageux juſqu'à l'équinoxe. Le printemps fut froid. Les vents ſeptentrionaux. Le temps pluvieux, nuageux. Les chaleurs ont été forts modiques. Les vents étéſiens ſoufflerent continuellement. Vers le retour d'Arcturus il plut beaucoup. Les vents étoient encore ſeptentrionaux. »

« Dans cette année remarquable par l'humidité, le froid & les vents ſeptentrionaux, l'hiver fut aſſez ſalubre; mais dès les premiers jours du printemps, les maladies ſe multiplierent, & la plupart étoient accompagnées d'accidens graves. »

« On obſerva d'abord des ophthalmies coulantes & douloureuſes. L'humeur étoit modique, crue, & ſortoit avec difficulté. Ces maladies étoient ſujettes à des rechutes. Elles ne diſparurent que vers l'automne. Durant l'été & l'automne, il y eut des dyſſenteries, des teneſmes, des lienteries, des diarrhées bilieuſes

avec déjections abondantes d'humeurs tenues, crues & mordicantes. Quelques-uns eurent des flux purement aqueux. Souvent le mouvement des humeurs se fit par la voie des urines, qui étoient pour lors bilieuses, aqueuses, semblables à des raclures, purulentes. La strangurie s'y joignoit. Elle étoit causée non par un vice local, mais par apostase. Il y eut des vomissemens de bile, de pituite, d'alimens non digérés : des sueurs : une humidité abondante & universelle dans tous les corps. Les uns étoient sans fiévre, les autres avoient de la fiévre. Nous parlerons de ces derniers ci-après. Ceux dans lesquels tous ces maux se trouvoient compliqués, tomberent dans une phthisie fâcheuse. »

« En automne, & pendant l'hiver, il y eut des fiévres continues & quelques fiévres ardentes. Il y eut aussi quantité de fiévres de jour, de fiévres de nuit, d'hémitritées, de tierces exactes, de quartes, de fiévres erratiques. Les fiévres ardentes furent les plus rares & les plus bénignes. Elles étoient moins sujettes aux hémorrhagies qu'elles ne sont commu-

nément. Point de délire, & tous ſymptômes aſſez légers. Elles ſe jugeoient fort régulierement. La plupart ſe terminoient aux dix-ſeptieme jour, y compris les jours d'intermiſſion. Aucun, que je ſache, n'en mourut. Aucun ne devint phrénétique. Les tierces étoient plus nombreuſes & plus graves. Elles avoient régulierement quatre accès, & étoient jugées finalement au ſeptieme, ſans qu'il y eut aucune rechûte à craindre. Les quartes venoient tantôt à la ſuite des fiévres & des autres maladies. Souvent auſſi elles obſervoient dès le début leurs propres périodes. Elles étoient de longue durée conformément à leur nature. Celles-ci même furent encore plus opiniâtres qu'elles ne ſont ordinairement. Les quotidiennes, les fiévres de nuit, les fiévres erratiques furent nombreuſes & de longue durée tant pour les malades alités que pour ceux qui ne l'étoient pas. La plupart de ceux qui en furent attaqués, les garderent durant tout le cours des Pléïades & juſqu'à l'hiver. Les convulſions étoient communes, ſur-tout parmis les enfans. Elles étoient ſuivies de fiévres, & reparoiſſoient en

outre dans le cours de la maladie ; qui étoit de longue durée, mais ſans péril, excepté les cas où tous les autres ſymptômes étoient mauvais. »

» Quant aux fiévres continues & ſans intermiſſion, leurs paroxyſmes ſuivoient l'ordre des tierces ; un jour foible & rallenti, celui du lendemain étoit beaucoup plus fort. De toutes les fiévres de cette conſtitution elles furent les plus violentes, les plus longues & les plus fâcheuſes ; modérées dans le commencement, elles alloient toujours en augmentant, redoubloient aux jours critiques & aggravoient l'état du malade ; puis elles diminuoient un peu, & derechef la rémiſſion étoit ſuivie de plus grands redoublemens, principalement aux jours critiques. Les friſſons étoient vagues & irréguliers ; mais plus rares & moins ſenſibles que dans les autres fiévres. Les ſueurs fréquentes, mais modiques, en comparaiſon de celles qu'on obſervoit dans toutes les précédentes : & loin de ſoulager elles apportoient du préjudice ; le froid des extrémités étoit conſidérable, la chaleur revenoit difficilement ; l'inſomnie n'étoit pas

complette, mais elle étoit ſuivie d'un aſſoupiſſement plus profond que dans les autres maladies ; la plupart avoient des urines ou tenues , crues , ſans couleur , & qui parvenoient après un long-temps à quelque degré de coction, ou épaiſſes , mais troubles ſans ſédiment & ſans coction , ou enfin avec des ſédimens modiques , vicieux & crues. En général les urines étoient mauvaiſes , la toux ſurvenoit ſans améliorer ni détériorer l'état des malades. Ces ſymptômes vicieux , vagues, irréguliers , ſe ſoutenoient la plupart conſtamment & ſans criſe , tant dans les cas mortels que dans ceux qui ne l'étoient pas ; & lorſqu'ils ſe rallentiſſoient ce n'étoit que pour peu de temps. Les criſes furent rares, les plus promptes arriverent vers le quatre-vingtieme jour. Quelques - uns eurent des rechûtes, & pluſieurs étoient encore malades durant l'hiver ; ces fiévres ſe terminerent le plus ſouvent ſans criſe. Tel fût le ſort commun , tant de ceux qui ſuccomberent que de ceux qui furent guéris. »

« A ce défaut de criſes ſi multiplié & ſi diverſifié , ſe joignoit un ſigne très-grave & très-fâcheux. Les malades,

particulierement ceux qui étoient attaqués de ſymptômes funeſtes, avoient une averſion conſtante pour toutes ſortes d'alimens ; d'ailleurs la ſoif étoit modérée ; mais la longue durée des maladies, les ſouffrances multipliées, & la fonte des humeurs conduiſoient à des métaſtaſes, ou trop grandes, relativement aux forces des malades, ou trop modique pour être de quelque utilité ; & le prompt reflux vers les parties internes précipitoit dans des accidens encore plus fâcheux ; il ſurvenoit des dyſſenteries, des teneſmes, des lienteries, quelquefois l'hydropiſie. Cette derniere maladie eût auſſi lieu, indépendamment des affections précédentes. Si quelqu'une de ces métaſtaſes ſe faiſoit avec de violens ſymptômes, le malade étoit enlevé tout-à coup, lorſqu'elle étoit trop modique, elle n'étoit d'aucune utilité ; tels furent de petits exanthêmes, qui ne formoient point des depôts proportionnés à la grandeur du mal, & qui diſparoiſſoient promptement, ou des parotides qui l'affaiſoient trop vîte, & n'étoient accompagnées d'aucun ſigne favorable ; l'humeur ſe portoit quel-

quefois aux articulations, ſur-tout à l'iſchion; mais rarement le dépôt étoit critique, les malades revenoient dans leur premier état. »

« Toutes ces diverſes affections étoient mortelles; les dernieres ſur-tout aux enfans ſévrés, à ceux de l'âge de huit à dix ans, & juſqu'à l'âge de puberté. Cette claſſe fut ſujette non-ſeulement aux exanthêmes, parotides & dépôts à l'iſchion, mais encore aux métaſtaſes précédentes. Dans les autres claſſes, les premieres ſeulement, c'eſt-à-dire, les dyſſenteries, lienteries, &c. ſe firent obſerver. Le ſeul ſigne ſalutaire dans ces maladies, celui auquel dûrent leur ſalut quantité de malades qui ſe trouvoient dans le plus grand danger, étoit la ſtrangurie, qui eut lieu plus communément dans les âges indiqués ci-deſſus; toutefois les autres, tant fébricitans que non alités y furent ſujets; il ſe faiſoit alors tout-à-coup un grand changement; le flux de ventre le plus rebelle ceſſoit; les malades recouvroient l'appétit & la fiévre ſe rallentiſſoit; mais la ſtrangurie duroit long-temps, & les malades en ſouffroient beaucoup; leurs urines étoient co-

pieuſes, épaiſſes, variées, rouges, purulentes, & cauſoient de la douleur ; tous ceux qui furent dans ce cas guérirent ſans exception. »

« Dans les maladies qui ſont ſans danger, conſidérez ſoigneuſement toutes les coctions des humeurs de quelque partie du corps qu'elles procédent ; les coctions annonçent une criſe prochaine & une guériſon aſſurée. Mais les crudités & les métaſtaſes malignes annoncent des défauts de criſes, ou des ſouffrances, ou une longue durée de maladie, ou la mort, ou des rechûtes. Pour déterminer lequel de ces prognoſtics aura lieu, ayez égard aux autres ſignes. Sachez apprécier le paſſé, connoître le préſent & prévoir l'avenir. Vous avez deux objets à remplir : ſoulager & ne pas nuire. L'exercice de votre art ſuppoſe ces trois choſes, la maladie, le malade & le médecin. Il faut que le malade concoure avec le médecin pour s'oppoſer à la maladie. »

« Les douleurs & les peſanteurs douloureuſes de la tête & du cou, avec fiévre & ſans fiévre, annoncent des convulſions dens les phrénéſies, ſurtout après des vomiſſemens ærugi-

neux. Quelques-uns en meurent très-promptement. Dans les fiévres ardentes & les autres fiévres avec douleur à la nuque, pesanteur aux tempes, obscurcissement de la vûe, tension à l'hypocondre sans douleur, il y a lieu d'attendre une hémorrhagie du nez. Mais ceux qui éprouvent une pesanteur de toute la tête avec morsure au ventricule & nausées, vomissent des humeurs bilieuses & pituiteuses. Cela arrive sur-tout aux enfans, qui pour-lors sont ordinairement attaqués de convulsions. Les femmes sont sujettes aux mêmes accidens, & en outre à des douleurs de matrice. Les personnes d'un âge avancé sont ménacées de paralysie, de manie ou de cécité. »

TROISIEME CONSTITUTION.

« A Thase peu avant Arcturus & durant cette constellation, les pluies étoient fréquentes & abondantes. Les vents souffloient du septentrion. Mais vers l'équinoxe & jusqu'aux Pléïades,

les vents étoient au midi & les pluies furent rares & modiques : l'hiver fut froid & ſec ; les vents ſeptentrionaux. Il tomba beaucoup de neiges. Au printemps les vents continuerent à ſouffler du ſeptentrion & nous amenerent de petites pluies froides. Depuis le ſolſtice d'été juſqu'à la canicule il plut peu. Le froid étoit conſidérable. Alors les chaleurs tout-à-coup devinrent étouffantes, & ne diſcontinuerent point juſqu'au lever d'Arcturus : il ne plut point. Les vents étéſiens ſoufflerent. Sous la conſtellation d'Arcturus les vents ſe mirent au midi & nous eumes des petites pluies juſqu'à l'équinoxe. Pendant l'hiver, quelques perſonnes moururent ſubitement de paraplégie. Cette maladie étoit épidémique. Il n'en parut point d'autre dans cette ſaiſon. »

« Les fiévres ardentes s'annoncerent dès les premiers jours du printemps, & continuerent juſqu'à bien avant dans l'été. La plupart de ceux qui en furent attaqués guérirent. Mais durant les pluies d'automne elles devinrent mortelles & enleverent beaucoup de monde ; on remarqua dans ces fiévres que les ſaignemens de nez

abondants étoient ſalutaires & décidoient abſolument de la guériſon. Philiſcus, Epaminon & Silene, auxquels la maladie fut fatale n'avoient rendu que quelques gouttes de ſang le quatrieme & cinquieme jour. Il ſurvenoit ordinairement du friſſon vers le jugement, ſur-tout lorſqu'il n'y avoit point eu d'hémorrhagie, & alors le friſſon ſe réïtéroit & étoit ſuivi de ſueurs. Quelquefois l'ictere ſe montroit au ſixieme jour; & la maladie ſe jugeoit par les urines, ou le flux de ventre, ou une grande hémorrhagie. Héraclide qui logeoit chez Ariſtocyde fut dans ce cas. Il eut une grande hémorrhagie, enſuite un flux de ventre, les urines dépoſerent & le jugement arriva le vingtieme jour. Le domeſtique de Phanagoras ne fut pas auſſi heureux: il n'eut rien de tout cela, & mourut. Les hémorrhagies étoient donc fort communes dans ces fiévres, ſur-tout aux adoleſcens, & autres qui étoient dans la fleur de l'âge. Ceux de cette claſſe qui n'eurent point d'hémorrhagie périrent preſque tous. Les plus avancés en âge devenoient ictériques, ou le flux de ventre, ou la dyſſenterie les pre-

noit : comme il arriva à Dion qui demeuroit chez Silene. La dyssenterie fut aussi épidémique durant l'été. Elle survenoit quelquefois après l'hémorrhagie. Le fils d'Eraton & Myllus furent dans ce cas ; ils eurent la dyssenterie après une abondante hémorrhagie du nez, & guérirent. Tels étoient les divers mouvemens de l'humeur dominante dans ces fiévres. Si l'hémorrhagie n'avoit pas lieu, les malades avoient lors de la crise des parotides ; quand les parotides venoient à disparoître, ils ressentoient des pesanteurs au côté gauche, ou à l'ischion. La crise étoit suivie de douleurs & d'urines tenues, & alors il couloit un peu de sang des narines. Antiphon, le fils de Critobule, eût une hémorrhagie vers le vingt-quatrieme. Elle s'arrêta. Il fut jugé entierement au quarantieme. Il y eut beaucoup de femmes malades, mais moins que d'hommes, & la maladie étoit moins dangereuse. Grand nombre de couches fâcheuses & suivies de maladies mortelles. La fille de Telebulus mourut au sixieme jour de son accouchement. Dans ces fiévres les regles paroissoient ordinairement aux femmes.

Quelques - unes eurent auſſi des ſaignemens de nez. Grand nombre de filles attaquées de la maladie donnerent alors les premiers ſignes de puberté. L'hémorrhagie du nez & l'écoulement des menſtrues avoient lieu quelquefois dans la même maladie. La fille de Détharſis eut ſes regles pour la premiere fois & une grande hémorrhagie du nez. Ces différentes criſes étoient également ſalutaires, dès qu'elles avoient les conditions requiſes. Les femmes enceintes attaquées de la maladie firent toutes de fauſſes couches. L'urine étoit communément de bonne couleur, mais tenue. Le ſédiment étoit fort modique, les déjections tenues & bilieuſes. Souvent, après la ceſſation de tous les ſymptômes, la dyſſenterie ſe déclaroit. Et c'eſt ainſi que ſe termina la maladie de Xenophanes & de Critias. Les autres qui avoient des urines aqueuſes, copieuſes, pures & tenues, après la criſe annoncée par un ſédiment louable, & la ceſſation de tous les ſymptômes devinrent auſſi dyſſentériques. De ce nombre étoient Bion qui logeoit chez Silene, Cratias l'hôte de Xénophanes, le fils

d'Aréton, & la femme de Mnésistrate. Observez qu'ils avoient rendu des urines aqueuses. »

« Vers Arcturus, grand nombre furent jugés le onzieme jour. Ces derniers n'étoient point sujets à des rechûtes, comme les précédens. Ils étoient fort assoupis. La maladie attaqua pour lors les enfans, & leur fut moins funeste qu'aux autres âges. Les fiévres ardentes regnerent sur-tout vers l'équinoxe, continuerent jusqu'aux Pléïades & pendant l'hiver, la plupart des phrénésies parurent dans la même saison, & le plus grand nombre en mourut. Il y en avoit eu aussi quelques-unes dans l'été. Les fiévres ardentes mortelles s'annonçoient par les signes suivans. Il y avoit fiévre aiguë, peu de frisson, insomnie, soif, nausée, sueur modique au front & aux clavicules seulement. Pas un ne sua de tout le corps. Ils extravaguoient beaucoup, & marquoient de la frayeur & du découragement. Leurs extrémités devenoient froides, sur-tout les mains. Les redoublemens arrivoient à jours pairs. Le quatrieme étoit ordinairement le plus fâcheux. La sueur étoit presque toujours froide.

& la chaleur ne revenoit point aux extrémités qui restoient froides & livides. Point de soif ; urines noires, modiques & tenues ; déjections supprimées ; point de saignement de nez, il tomboit seulement quelques gouttes de sang. Les rechûtes n'avoient pas lieu. Ils mouroient dans la sueur le sixieme jour. Tous ces symptômes ne s'observoient pas également dans les phrénésies. Elles étoient jugées la plupart au onzieme jour : quelques-unes au vingtieme. Lorsque la phrénésie ne se déclaroit pas dans les trois ou quatre premiers jours, la maladie, de modérée qu'elle étoit dans le commencement, prenoit vers le septieme un caractere aigu. »

« Le nombre des malades fut considérable. Ceux qui en moururent étoient la plupart des adolescens, des jeunes gens, des personnes dans la fleur de l'âge ; ceux dont la peau étoit glabre, blanchâtre, les cheveux droits, noirs, les personnes qui vivoient dans la mollesse & dans l'oisiveté ; celles qui avoient la voix haute, petite, rude ; les begues ; les personnes sujettes à la colere ; la plupart des femmes qui étoient de ce

tempérament ſuccomberent à la maladie. La guériſon étoit annoncée par quatre ſignes principaux ; les hémorrhagies du nez , des urines copieuſes avec un ſédiment abondant & louable , un flux de ventre bilieux , & la dyſſenterie. Il étoit rare d'être jugé par un ſeul de ces ſignes. On les obſervoit tous dans le plus grand nombre des malades. Et quoique le danger parut alors augmenter, la guériſon n'en étoit pas moins certaine. Il en étoit de même des femmes & des filles. Celles dans leſquelles les ſignes mentionnés parurent avec les conditions requiſes, ou dont les regles coulerent en abondance , guérirent ſans exception. La fille de Philon avoit eu une grande hémorrhagie du nez. Mais ayant mangé inconſidérement le ſeptieme , elle mourut. »

« Dans les fiévres aiguës & ſur-tout les ardentes , les larmes involontaires, quand il n'y a pas d'autres mauvais ſymptômes , annoncent une hémorrhagie du nez. Si les autres ſignes ſont mauvais , au lieu d'hémorrhagie , il faut pronoſtiquer la mort du malade. Lorſque les parotides douloureuſes , qui ſurviennent dans les

fiévres, quelquefois après le jugement, ne se résolvent point & ne viennent point à suppuration, un flux de ventre bilieux ou la dyssenterie, ou des urines avec sédiment les dissipent. Tel fut le cas d'Hermippus & de Clazomene. »

« D'où l'on voit en quoi consistoit la diversité des jugemens dans ces maladies. Les jours critiques furent pareillement semblables, ou différens entr'eux; par exemple, les deux freres, qui demeuroient auprès du théâtre d'Epigenes, furent attaqués à la même heure. Le plus âgé fut jugé au sixieme jour. Le plus jeune au septieme; la fiévre les reprit tous les deux à la même heure cinq jours après; & ils furent jugés finalement au dix-septieme. La plupart après cinq jours de fiévre, eurent sept jours d'intermission, & furent jugés au cinquieme de la rechûte. D'autres après sept jours de fiévre & trois jours d'intermission furent jugés au septieme de la rechûte. Quelques-uns après six jours de fiévre & six jours d'intermission, eurent trois jours de fiévre, ensuite un jour d'intermission, puis un jour de fiévre, & furent ainsi jugés. Evagon, fils de Daipharses, fut dans ce

dernier cas. D'autres encore après ſix jours de fiévre & ſept jours d'intermiſſion étoient jugés au quatrieme de la rechûte. Dans cette claſſe étoit la fille d'Aglais. C'eſt ainſi que ſe jugeoient les malades de cette conſtitution. Point de guériſon qui n'eût été précédée de rechûte, & guériſon certaine, lorſqu'il y avoit rechûte. Et il n'en arrivoit point d'autres que celles que je viens d'indiquer. Le ſixieme de la maladie étoit le jour fatal lorſque la maladie étoit mortelle. Epaminondas, Silene & Philiſque, fils d'Antagoras, en ſont des exemples. »

« Lorſqu'il ſurvenoit des parotides le jugement étoit différé au vingtieme jour. Quand elles ſe diſſipoient ſans venir à ſuppuration, l'humeur étoit emportée par la voie des urines. Craiſtonacte qui demeuroit chez Héraclius, & la ſervante de Scymnus le Foulon, eurent des parotides qui ſuppurerent, ils moururent l'un & l'autre. Quelques-uns étoient jugés le ſeptieme jour, & avoient neuf jours d'intermiſſion, & finalement ils étoient jugés au quatrieme de la rechûte. D'autres étoient jugés le ſeptieme, avoient ſix jours d'intermiſſion, & étoient

étoient jugés finalement le septieme de la rechûte. Phanocrite qui logeoit chez le peintre Gnaton, fut ainsi jugé. Les fievres ardentes continuerent pendant l'hyver, jusqu'à l'équinoxe du printemps, & enleverent beaucoup de monde, il y eut pour-lors de la variation dans les jours décrétoires. Les uns étoient jugés d'abord au cinquieme, avoient ensuite quatre jours d'intermission, & le jugement final arrivoit au quatrieme de la rechûte. Ce qui faisoit en tout quatorze jours. Les enfans & les personnes âgées formoient cette classe. Les autres étoient jugés le onzieme, la rechûte arrivoit le quatorzieme, & le jugement absolu au vingtieme. Lorsque le frisson arrivoit le vingtieme, la maladie se prolongeoit au quarantieme. Le premier & le second jugement étoient ordinairement marqués par un frisson. Au printemps on observoit rarement de frisson dans ces fiévres : il étoit moins rare en été, & devint fréquent en automne, en hyver il l'étoit encore davantage ; & alors les hémorrhagies cesserent ».

QUATRIEME CONSTITUTION.

» VERS le lever d'Arcturus, après une grande sécheresse, les vents se mirent au midi, & la saison devint fort pluvieuse. L'automne fut couvert, nébuleux, il plut beaucoup. L'hyver doux & humide, les vents étoient au midi. Quelques jours avant l'équinoxe le froid se fit sentir assez vivement. Les vents soufflerent du septentrion. Il tomba de la neige. Au printemps, les vents étoient méridionaux ; l'air calme. Il plut beaucoup & sans interruption jusqu'à la canicule. L'été fut chaud & serein. Les chaleurs étouffantes. Les vents étésiens soufflerent peu & par intervalles. Vers Arcturus les pluies recommencerent, & les vents étoient septentrionaux. La température générale de l'année ayant été méridionale, chaude & humide, il n'y eut point de maladies en hyver, si on en excepte les phthisies, dont nous parlerons ci-après. Mais avant le printemps, & dans le temps que le

froid se fit sentir, il y eut beaucoup d'éréſipeles, les uns occaſionnés par quelqu'accident, les autres ſans cauſe apparente. Ils furent d'un mauvais caractere & funeſtes à bien des perſonnes. Les maux de gorge furent fréquens. Il y eut des enrouemens, des fievres ardentes, des phrénéſies, des aphthes, des tumeurs aux parties honteuſes, des ophthalmies, des anthrax, & des flux de ventre. Les malades étoient ſans appétit : les uns avoit ſoif, les autres ſans ſoif. Les urines étoient troubles, abondantes, & de mauvaiſe qualité. L'aſſoupiſſement preſque continuel, & de l'inſomnie dans les intervalles. Peu de maladies étoient jugées, où l'étoient difficilement. Il y eut des hydropiſies & beaucoup de phthiſies. Telles étoient en général les maladies regnantes. Elles furent remarquables par leur nombre & leur mortalité. Entrons dans le détail de chacune en particulier. Les éréſipeles étoient occaſionnés par des accidens aſſez légers, tels que de fort petites bleſſures dans quelques parties du corps. Il étoit dangereux ſur-tout aux ſexagénaires de ſe bleſſer à la tête : & ces bleſſures, ſi petites qu'elles fuſſent, exi-

geoient de grands ſoins. Souvent au milieu de la curation ſurvenoit une grande inflammation & l'éréſipele faiſoit des progrès rapides. Communément la ſuppuration s'établiſſoit & conſumoit les chairs & les nerfs. Les os tomboient. Cette humeur n'étoit point un véritable pus, mais toute autre ſorte de ſanie qui couloit en abondance. Ceux que l'éréſipele attaquoit à la tête perdoient la barbe & les cheveux. Les os étoient à découvert & ſe détachoient. Il s'écouloit une grande quantité d'humeurs. Les uns avoient de la fievre, les autres n'en avoient point. Cet état étoit plus effrayant que mortel. Lorſque le mal tournoit en ſuppuration, le malade guériſſoit ordinairement, mais ſi l'inflammation & l'éréſipele venoient à diſparoître, la mort étoit certaine. Il en étoit de même quelle que fût la partie du corps attaquée. Pluſieurs perdirent le bras ou l'avant-bras. Les uns avoient le côté attaqué; d'autres les parties antérieures ou poſtérieures: ceux-ci avoient toute la cuiſſe, ceux-là toute la jambe & tout le pied découverts, le pis étoit, lorſque l'éréſipele attaquoit le pubis & les parties

honteuses. Telle étoit la nature des érésipeles occasionnés par des blessures ou autres accidens. En outre il survenoit des érésipeles dans les fiévres, ou avant que la fievre se déclarât, ou même à la suite des fiévres. Dans tous ces différens cas, la suppuration, ou le flux de ventre, ou des urines louables mettoient le malade hors de péril. Si l'érésipele venoit à disparoître sans quelqu'un de ces signes, la mort étoit certaine. La plupart des érésipeles parurent au printemps. Il y en eût aussi dans l'été & jusques dans l'automne. On observa aussi des maux de gorge, des inflammations à la langue, des apostêmes autour de la mâchoire, beaucoup d'enrouemens & d'extinctions de voix, sur-tout dans les phthisies commençantes, ainsi que dans les fievres ardentes & phrénétiques ».

» Les fievres ardentes & les phrénésies commencerent dès les premiers jours du printemps à la suite des froids, qui s'étoient fait sentir auparavant. Ces maladies regnerent principalement dans cette saison, & firent de grands ravages. Dans ces fiévres les malades étoient assoupis dès le

commencement avec nausée, horreur, petite fievre, peu de soif, point de délire. Les rédoublemens arrivoient ordinairement à jours pairs. Ils étoient marqués par l'oubli, la défaillance & l'extinction de voix. Le froid des pieds & des mains étoit continuel, mais plus considérable alors. La chaleur ne revenoit que lentement & imparfaitement, & en même-temps la connoissance & la parole. Ils étoient perpétuellement assoupis sans jouir d'un vrai sommeil, ou dans des insomnies laborieuses. La plûpart avoient un flux d'humeurs crues, tenues, des déjections fréquentes. Les urines étoient copieuses, tenues, mais rien de critique, rien d'avantageux dans cette évacuation. D'ailleurs on n'observoit aucun signe décrétoire; point d'hémorrhagie convenable; aucune apostase critique. La mort arrivoit à jours incertains, assez souvent vers le temps de la crise : tantôt après une aphonie de longue durée, plus souvent après de grandes sueurs. Les phrénésies avoient beaucoup de rapport aux fievres ardentes. Point de soif, point de délire furieux, comme il est ordinaire dans cette maladie. Ils mouroient dans

une ſtupeur léthargique. Nous parlerons ci-après des autres eſpeces de fievres. Dans cette conſtitution les aphthes & les ulceres à la bouche étoient fréquens. Les parties de la génération, ſujettes pareillement aux ulceres, ainſi que les aînes. Il s'y formoit des tumeurs internes & externes. Il y avoit en outre des ophthalmies humides & fort opiniâtres. On voyoit tant en dedans qu'en dehors des paupieres de petites excroiſſances ou végétations appellées *figues*, qui firent ſouvent perdre la vue. En général, les ulceres pouſſoient beaucoup de chairs fongueuſes, ſur-tout aux parties de la génération. Durant l'été, grand nombre d'anthrax, & tout ce qu'on appelle pourriture : de grandes puſtules, des dartres : beaucoup de maladies de bas-ventre. Quantité de perſonnes en mouroient. C'étoit des teneſmes fort douloureux, ſur-tout dans les enfans & ceux qui n'avoient point atteint l'âge de puberté, dont la plûpart périſſoient : des lienteries : des dyſſenteries ; dans ces dernieres, les douleurs n'étoient pas violentes : des déjections bilieuſes, graſſes, tenues & aqueuſes. La maladie prenoit ordinai-

rement cette voie tant dans les fievres que lorsqu'il n'y avoit point de fievres : des tranchées douloureuses, des affections iliaques : il sortoit des matieres retenues dans les corps depuis long-temps, sans que les douleurs cessassent. Les remedes étoient inutiles. Les purgations ne faisoient le plus souvent qu'aggraver les symptômes. La plûpart de ceux qui se trouvoient dans ces circonstances, mouroient promptement. Les autres résistoient plus long-temps. En général, dans les maladies, soit longues, soit aiguës, les malades périssoient par des affections de bas-ventre. Le dégoût avoit lieu dans toutes les maladies, & particuliérement dans ces dernieres & autres accompagnées de symptômes funestes. Les uns avoient de la soif, les autres étoient sans soif. La soif, lorsqu'elle avoit lieu, n'étoit point immodérée. Les malades étoient dociles sur cet article. Les urines surpassoient de beaucoup la boisson. Elles étoient de mauvaise qualité, & n'avoient ni l'épaisseur, ni la coction, ni le sentiment ou la suspension convenables. Lorsque la suspension & le sédiment étoient bons, on pouvoit augurer avantageusement de la ma-

ladie, & c'étoit un des meilleurs signes dans cette constitution, mais le plus grand nombre rendoit des urines qui ne signifioient que colliquation, trouble, état laborieux & défaut de crises. Il y avoit de l'assoupissement sur-tout dans les phrénésies & les fievres ardentes. Il y en avoit aussi dans toutes les grandes maladies accompagnées de fievre. Et en général, c'étoit ou un assoupissement profond, ou un sommeil court & léger ».

» Il y eut encore plusieurs autres especes de fievres; des tierces, des quartes, des fievres nocturnes, des continues, des chroniques, des irrégulieres, des fievres avec nausées, des fievres inconstantes. Toutes ces fievres étoient plus graves & plus fâcheuses qu'elles ne sont ordinairement. On observoit dans la plûpart des flux de ventre, des *horreurs*, des sueurs symptômatiques, & des urines telles que nous les avons décrites ci-dessus. Elles étoient de longue durée. Les apostases qui survenoient, n'étoient point critiques. En un mot, toutes les maladies se jugeoient difficilement, ou ne se jugeoient point, ou dégéneroient en

maladies chroniques ; ces dernieres, sur-tout. Quelques-uns furent jugés au quatre-vingtieme jour. La fievre quittoit les autres à des jours non-reglés. Quelques-uns de ces derniers moururent d'hydropisie après être relevés. Plusiéurs devinrent enflés durant le cours de la maladie, & sur-tout les phthisiques. La phthisie étoit de toutes ces maladies la plus funeste. Elle commença dès l'hyver, & dès-lors plusieurs s'aliterent. Les autres continuoient de vaquer à leurs affaires. Vers le commencement du printemps moururent la plupart de ceux que cette maladie avoit réduit au lit. Les autres furent toujours vexés par la toux, qui se calma un peu pendant l'été, mais dans l'automne ils s'aliterent tous, & il en mourut beaucoup. La plûpart languirent long-temps. La maladie étoit grave dès le commencement; des horreurs fréquentes: une fievre continue, aiguë, des sueurs importunes, souvent réitérées & toujours froides. Le refroidissement étoit grand, & la chaleur ne se rétablissoit que difficilement. Le ventre étoit quelquefois resserré, & tout-à-coup il devenoit trop libre. Les humeurs se précipi-

toient de la poitrine par la voie des intestins. Les urines étoient abondantes, mais de mauvaise qualité, & les corps s'exténuoient. La toux étoit continuelle, les crachats copieux, cuits & liquides. L'expectoration n'étoit pas trop pénible. Elle étoit quelquefois laborieuse, d'autrefois beaucoup plus facile. Le mal de gorge étoit pareillement modéré. Les malades se plaignoient peu de la salure de l'humeur qui le causoit. Elle couloit de la tête en abondance. Elle étoit gluante, blanche, liquide & mousseuse. L'aversion pour les alimens étoit le plus mauvais signe des phthisies, ainsi que des autres maladies, comme il a été dit ci-dessus. Elle étoit égale pour la boisson & pour le manger. Ces malades étoient absolument sans soif. Ils étoient lourds, assoupis, & devenoient la plûpart enflés & hydropiques : il survenoit de l'horreur & du délire aux approches de la mort ».

» La phthisie attaqua sur-tout les personnes glabres, blanches, les phlegmatiques, les personnes hautes en couleur, ceux qui avoient des yeux bleus, les leucophlegmatiques, ceux qui avoient les omoplates saillantes,

tant hommes que femmes. Les mélancholiques & les sanguins furent sujets aux fievres ardentes & phrénétiques & à la dyssenterie ; les jeunes gens au tenesme ; les pituiteux à de longues diarrhées ; & les bilieux à des déjections âcres & grasses ».

» De toutes les saisons de cette année, le printemps fut la plus fâcheuse, & celle dans laquelle le nombre des morts fut le plus considérable ; l'été, la plus favorable & la moins meurtriere ; enfin durant l'automne & sous les pléïades, beaucoup de personnes moururent ».

[» L'hyver dissipe les maladies d'été, & l'été fait disparoître celles de l'hiver : & c'est, je crois, la raison qui peut servir à expliquer la différence de mortalité dans les saisons de cette constitution. Cependant l'été n'étoit pas tout à fait légitime, la chaleur étant venue tout-à-coup par un temps méridional & calme. Mais le changement seul de l'état de l'air a rendu cette saison plus favorable : or j'estime que c'est une partie principale de l'art, de pouvoir juger sainement des choses dont nous venons de traiter. En faisant un usage convenable de ces connoissan-

ces, on risque moins de se tromper. Il faut s'appliquer à bien connoître l'état de la saison, & la nature de la maladie qu'on traite, les avantages communs de la constitution & de la maladie, & leurs communs désavantages; si la maladie sera longue & mortelle, ou seulement longue & terminée par la guérison; si la maladie sera de peu de durée & mortelle, ou de peu de durée & suivie de la guérison. Il faut encore connoître l'ordre des jours critiques. Ces observations sont les sources du prognostique, & nous apprennent quels sont ceux dont nous pouvons entreprendre le traitement, quand & comment nous devons le faire »].

NOTES

Sur la premiere conſtitution.

1. MAλθακά ὡς ἐν νότιοισι, la correction de Gadaldinus qui lit, μαλθακῶς ἐν νοτίοισι, eſt conforme à la méthode ſuivie dans chaque conſtitution pour la deſcription des ſaiſons, dont les vents dominans ſont toujours indiqués poſitivement.

2. Πρωί δέ τοῦ ἦρος. J'ai traduit ici & par-tout où la particule πρωί ſe trouve *dès les premiers jours*. Foës, & tous les traducteurs, que j'ai ſous les yeux, ont traduit *ante ver*. Dans la quatrieme conſtitution Hippocrate dit πρὸ δέ τοῦ ἦρος avant le printemps, & non πρωί δέ τοῦ ἦρος.

3. Ἐπάρματα δὲ κατὰ τὰ ὦτα πολλοῖσιν ἑτερόῤῥοπα καὶ ἐξ ἀμφοτέρων τοῖσι πλειςοῖσιν ἀπύροισιν ὀρθοστάδην. *Multis verò aurium tumores ſubnaſcebantur qui in alteram partem vergebant, pleriſque etiam in utramque, iiſque febre vacuis & in erectum ſtantibus.* Foës. J'ai mieux aimé traduire, *on obſerva auſſi des parotides qui attaquoient*

tantôt un côté seulement, tantôt tous les deux. Elles étoient ordinairement sans fievre. J'ai rapporté Τοῖσιν πλείστοισιν à ἀσυῤῥοισιν. Ma façon de traduire est justifiée par ce qui suit, Ἔστι δὲ οἷσι καὶ μικρὰ ἐπεθερμαίνοντο. Ici οἷσι est opposé à πλείστοισι. Il étoit d'ailleurs peu important de faire connoître la différence entre le nombre de ceux qui n'avoient eu qu'une parotide, & de ceux qui en avoient eu des deux côtés.

4. Ἔβησσον δὲ μικρὰ καὶ πυκνά. Πέπονα κατ' ὀλίγον, μόλις ἀνάγοντες. Foës traduit, *tussiendo verò pauca, densa, concocta rejiciebant.* J'ai séparé & distingué les attributs de la toux de ceux des crachats, en rapportant μικρὰ καὶ πυκνὰ à ἔβησσον, & πέπονα κατ' ὀλίγον à ἀνάγοντες. D'ailleurs immédiatement après, Hippocrate distingue les attributs de la toux de ceux des crachats. Οἷσι δὲ τὰ βιαιότατα ξυμπίπτοι, οὐδ' ἐς ὀλίγον πεπασμὸς ἦν. Ἀλλὰ διετέλεον ὠμὰ πτύοντες. Il s'agit ici par opposition d'une toux violente qui étoit suivie de crachats cruds. On lit plus bas dans la description des continues bénignes, βηχώδεες δὲ πάνυ, οὐδὲ τὰ βησσόμενα δυσκόλως, dans lequel passage on retrouve la même attention à caractériser la toux & les crachats. Et dans la quatrieme constitution qui fut,

ainsi que la premiere, fertile en phthisies, nous lisons αἱ δὲ ἕξιες ἐνῆσαν μὲν διὰ τέλεος πολλαὶ, καὶ πολλὰ ἀνάγουσαι πέπονα καὶ ὑγρά.

NOTES.

Sur la deuxieme constitution.

5. ΠΕρίῤῥοιαι μετὰ πόνου χαλώδεες. J'ai rendu le mot περίῤῥοιαι par *perirrhées*, comme on a fait de διάῤῥοιαι diarrhées. Foës traduit *circumflui humorum affluxus*, & dans la note *sunt* περίῤῥοιαι, *circumflui humorum affluxus aut impetus cùm ex toto velut ambiente corpore confluentes humorum alluviones in alvum ad repurgationem reponuntur, veluti cùm per urinas & vesicam transposito onere secessus fiunt.* Il prétend que dans ce passage, Hippocrate a voulu désigner spécialement l'écoulement des humeurs par la vessie ; & il blâme Calvus d'avoir rendu ce mot par *fluxus ventris*. Baillou veut aussi que ce mot signifie *urinæ effluxiones*, parce qu'Hippocrate, ayant parlé immédiatement auparavant des évacuations par les selles, a dû indiquer ensuite celles qui se faisoient par les

urines. Effectivement Hippocrate joint par-tout ces deux ſortes d'évacuations. Cependant le ſentiment de Foës & de Baillou eſt difficile à concilier avec quelques paſſages des quarante-deux hiſtoires, dans leſquels la même expreſſion revient. Dans le quatrieme malade de la troiſieme ſection, on lit πολλὰ διῆλθε μετὰ περιῤῥόου χολώδεος. Et au ſixieme malade qui ſuit la conſtitution du troiſieme livre, ἀπὸ δὲ κοιλίης τῇ πρώτῃ κόπρανα πολλά διῆλθε συν περιῤῥόῳ πολλῷ καὶ τάς ἐπιούσας ὑδατόχολα πολλὰ διῄει. Il eſt manifeſte qu'il ne s'agit ici que des déjections, puiſqu'immédiatement après il dit, οὖρα λεπτὰ ὀλίγα ἄχροα.

6. Εν οἷσι δὲ τε ἐπεφαίνοντο πάντα τὰ ὑπογεγραμμένα μετὰ πόνου, φθινώδεες. La traduction de Calvus & celle de Foës joignent μετὰ πόνου avec φθινώδεες. Celle de Valeſio les ſépare. J'ai préféré cette derniere. Dans l'énumération que fait Hippocrate des maladies de cette conſtitution, il diſtingue des diarrhées, des dyſſenteries, des teneſmes, des perirrhées douloureuſes, bilieuſes. Il déclare que tous ceux qui eurent les maladies ſuſdites, accompagnées de grandes douleurs, devinrent phthiſiques. Dans la deſcription des hémitritées de cette même

constitution, il dit, καὶ μετὰ πόνων μεγίστων γενόμενοι, en parlant de ces fievres. Et plus bas, γενομένων δὲ χρόνων μακρῶν, καὶ πόνων πολλῶν καὶ κακῆς ξυντήξιος. Ce qui prouve que les souffrances conduisoient les malades à la phthisie.

7. Πολλῆς δὲ τινος γενομένης ἀκρισίης, καὶ ποικίλης ἐκ τῶν νουσημάτων. J'ai traduit : *ces maladies étoient sujettes à beaucoup d'acrisies & de plusieurs sortes*, c'est-à-dire, beaucoup de ces maladies ne se jugeoient pas, & il y avoit beaucoup de diversités dans les accidens qui persévéroient. Hippocrate distingue l'acrisie de la dyscrisie : Ἀκρισίαι πολλαί, δύσκριτα (4 constit.) Et plus bas, δύσκριτα πᾶσι πάντα. Il ne paroît donc pas que Valesio & quelques autres soient fondés à rendre ce mot par *judicationis difficultas*. Galien, dans un endroit de son commentaire sur la deuxieme constitution, soupçonne que ce mot a une double signification, sçavoir, le défaut absolu de crise, & la difficulté de la crise. Mais il n'établit cette opinion sur aucune preuve positive.

8. Ἔθνησκον δὲ ἐκ πάντων μὲν, πλεῖστοι δὲ ἐκ τούτων παιδία. *Ex quovis autem hominum genere interibant quidem, atque ex his plurimi pueri.* Foës. Valesio traduit *ex*

omnibus quidem abſceſſibus interibant plurimi autem pueri. J'ai ſuivi Valeſio en rapportant ἐκ τουτέων aux exanthêmes. Nous liſons pareillement dans la quatrieme conſtitution, ἑκάστου δὲ τῶν ὑπογεγραμμένων εἰδέων, ἦσαν οἱ κάμνοντες πολλοί, καὶ ἔθνησκον πολλοί.

9 Κακοήθεα τρόπον. Tous les traducteurs joignent ces mots à ταχὺ ξυνιστάντο. Il eſt plus vrai de dire que, lorſqu'il y avoit un flux de mauvais caractere, il s'arrêtoit ſoudainement au moyen de la ſtrangurie. Cette ſuppreſſion n'étoit pas maligne, puiſqu'elle ſe faiſoit en conſéquence de la ſtrangurie, qui étoit un ſigne de guériſon.

10. Οκόσα δὲ ἀκινδύνως. Tout le reſte de cette conſtitution eſt renfermée entre deux crochets dans ma traduction, parce que le récit eſt fini; & ces dogmes, quoique précieux n'appartiennent pas plus à la conſtitution préſente qu'à toutes les autres.

L'article ſuivant qui commence par τὰ περὶ κεφαλὴν, ſemble même appartenir moins à la ſeconde conſtitution qu'à la troiſieme, qui traite plus ſpécialement des fievres ardentes. Je ſoupçonne donc que ces deux articles ont été ajoutés au texte d'Hippocrate.

NOTES

Sur la troiſieme conſtitution.

11. Οἱ μὲν οὖν πλεῖστοι τῶν νοσησάντων περὶ κρίσιν ἐπερρίγεον, καὶ μάλιστα οἷσι μὴ αἱμοῤῥαγίαι. Ἐπερρίγουν δὲ καὶ οὗτοι καὶ ἐφιδροῦν. Il ne paroît pas que dans l'exemplaire de Calvus ἐπερρίγουν ſoit répété deux fois. Cet auteur traduit *languentium plurimi circà decretorium ſuperfrigebant, ſuperſudabantque; ſed ii potiſſimum, quibus per nares ſanguis non profudiſſet.* Cette leçon paroît plus ſimple. Il eſt vrai que dans ces fiévres ardentes il y avoit, ainſi qu'Hippocrate le déclare vers la fin de cette conſtitution, un friſſon dans la premiere criſe, & un ſecond dans la ſeconde. Mais Hippocrate emploie également le verbe ἐπιῤῥιγεῖν pour le premier friſſon comme pour le ſecond. Foës, dans beaucoup d'endroits, traduit ἐπιῤῥιγεῖν, avoir un nouveau friſſon; & dans d'autres ſimplement avoir un friſſon. Sa traduction établit dans la pénultieme phraſe de cette conſtitution trois friſſons au lieu de deux. *Plerique omnes*

sub primam judicationem denuò rigebant; quin etiam per exordia sub judicium ipsum novo rigore correpti adhuc in ipsis morborum reversionibus unà cum judicatione riguerunt.

12. Οἷσιν ἐν πυρετοῖσιν. Cet endroit jusqu'à τὰ δὲ περὶ τὰς κρίσιας me paraît avoir passé de la marge dans la texte. On aura écrit à la marge les principaux signes des hémorrhagies critiques, en lisant la description des fievres ardentes de cette constitution, dans lesquelles les hémorrhagies étoient si fréquentes. Pourquoi Hippocrate interrompoit-il son récit, pour prononcer des aphorismes, qui n'ont point de rapport au principal objet des constitutions.

13. Τὰ δὲ περὶ τὰς κρίσιας ἐξ ὧν καὶ διαγινώσκομεν ἢ ὁμοῖα ἢ ἀνόμοια. Les exemplaires varient; (Voyez les différentes leçons rapportées par Foës dans son commentaire.) les traducteurs pareillement. Hippocrate, ayant rapporté les diverses manieres dont les fievres ardentes étoient jugées, termine cet article, comme Aristote a terminé grand nombre de chapitres. Τὰ δὲ περὶ τὰς κρισιας. *Et hæc de crisibus dicta sunt.* Ἐξ ὧν καὶ διαγινώσκομεν, *& ces faits nous apprennent à discerner dans quels cas nous devons attendre*

les mêmes crises ou des crises différentes relativement aux sexes, aux âges & aux tempéramens. Et cette diversité dans les jugemens s'étendoit aussi aux jours critiques. Ainsi qu'on l'observa dans les deux freres qui logeoient près, &c.

NOTES

Sur la quatrieme constitution.

14. J'Ai supprimé le titre Κάτάστασις λοιμώδης qui paroît suspect à Galien. J'ai supprimé pareillement ces premiers mots ἔτος νότιον ἔπομβρον, ἄπνοια διὰ τέλεος, qui me paroissent être un second titre aussi suspect que le premier. Hippocrate ayant terminé le récit des saisons de cette constitution par ces mots, Γενομένου δὲ τοῦ ἔτεος ὅλου νοτίου, καὶ ὑγροῦ, καὶ μαλθακοῦ, comme dans la premiere & seconde constitution, il y auroit ici une répétition inutile & peu conforme à la méthode de notre auteur.

15. Κοιλίαι ταραχώδεες. Rien de plus fréquent dans les Epidémiques que cette expression pour signifier le flux de ventre. Un peu plus bas, Hippocrate s'en

fert également pour les urines. Le même mot ſert encore pour exprimer la confuſion des idées. Τά τῆς γνωμῆς ταραχώδεα.

16. Απόσιτοι δὲ πάντες μὲν ἐγένοντο, καὶ ἐπὶ πᾶσι τοῖσι προγεγραμμένοισιν, οἷς ἐγώ οὐδέπω τότε ἐνέτυχον. Πολλοί δὲ μάλιςα αὐτοί, καὶ οἱ ἐκ τούτων, καὶ ἐκ τῶν ἄλλων δὲ, οἱ καὶ ὀλεθρίως ἔχοιεν. Dans le manuſcrit nouveau, cité dans l'édition de Freind, on lit πολὺ δέ μαλιςα αὖτοί, au lieu de πολλόι δὲ μαλιςα αὐτόι. Ce qui rend le ſens de ce paſſage plus intelligible. *Le dégoût étoit général dans toutes les maladies décrites ci-deſſus. Il étoit à un plus haut dégré dans ces dernieres & ſur-tout dans ceux qui en étoient attaqués mortellement. Pareillement dans les autres maladies lorſqu'elles étoient funeſtes.* Il établit l'univerſalité du dégoût dans toutes les maladies de cette conſtitution, & obſerve & marque les cas où ce ſymptôme étoit monté au plus haut dégré. Foës remarque avec juſte raiſon l'obſcurité de ce paſſage énoncé tel qu'il eſt dans ſon édition.

17. οὔτε καθαρπας χρηςα'ς εἶχεν. Il s'agit ici des choſes contenues dans les urines & non de la maniere dont elles étoient rendues. La traduction de Foës n'exprime point le ſens de l'auteur. *Neque*

probè expurgabantur urinæ. Hippocrate avoit dit précédemment que les urines n'avoient ni épaisseur ni coction, & dans ces derniers mots il ajoûte qu'elles n'avoient ni sédiment ni énéoreme convenable.

18. *Ἐπὶ πολλοῖσι γὰρ αἱ κατὰ κύστιν κάθαρσις χρησαί γενόμεναι, ἀγαθόν.*

Est-ce une continuation du récit d'Hippocrate ? Calvus & Cornarius l'ont ainsi entendu. Est-ce une réflexion générale sur les urines qu'il vient de décrire ? Foës & Valesio semblent suivre ce dernier sens. Il n'est pas vraisemblable qu'Hippocrate ait voulu placer ici une sentence aussi vulgaire, un dogme aussi connu que celui dont il s'agit. Mais aussi l'histoire de cette constitution ne permet pas de croire que le grand nombre des malades ait eu des urines bien conditionnées. Il me paroît donc qu'on peut sous-entendre le mot *σημείοισι*, & le sens de ce passage sera que dans ceux qui ont été guéris ; un des meilleurs signes étoit une urine dont l'hypostase & l'énéoreme étoient bien conditionnés. Hippocrate avoit dit plus haut dans la description des éréspeles, que la suppuration ou un flux de ventre opportun, ou des urines louables mettoient

toient le malade hors de danger.

19. Τοῦ δὲ φθινοπώρου, καὶ ὑπό πλειάδα πάλιν ἔθνησκον οἱ πολλοὶ τεταρταῖοι. Ce dernier mot τεταρταῖοι a été visiblement ajouté du texte. Outre les raisons alleguées par Galien, il suffit de considérer qu'il s'agit dans cet endroit de comparer entr'elles les saisons relativement à la mortalité. Cette méthode de comparer les saisons relativement à certains objets, se retrouve à la fin de la troisieme constitution. Ἐπέρριγουν δ' ἐλάχιστοι μὲν τοῦ ἦρος, θέρεος πλείους, φθινοπώρου ἔτι πλείους, ὑπὸ δὲ χειμῶνα πολὺ πλεῖστοι.

RÉFLÉXIONS

Sur les Constitutions Epidémiques.

Les maladies épidémiques reconnoissent pour causes générales les intempéries des saisons. Les saisons pêchent par excès de froidure, de chaleur, de sécheresse & d'humidité. Et parce que ces qualités de l'air dépendent beaucoup de la force & de la direction des vents, les vices des saisons sont nécessairement liés avec le mouvement

de l'air. Ces causes générales sont modifiées par le lieu de l'habitation, les alimens, l'âge & le tempérament qui favorisent ou contrarient les causes générales, & produisent des changemens plus ou moins analogues aux vices des saisons. Il est donc nécessaire de bien connoître tous ces élémens, lorsqu'on veut développer la génération des épidémies. Il faut sçavoir ensuite les combiner & s'exercer à cette espece de calcul pour descendre aux cas particuliers, & les traiter avec succès. On trouve dans le livre *de l'air, des eaux & des lieux*, ce qui concerne le sol & l'exposition des habitations, les bonnes & mauvaises qualités des eaux, &c. Le traité *de la nature humaine* apprend à connoître les divers tempéraments. Et la troisieme section des *Aphorismes* donnent des principes sur les intempéries de l'air, les saisons & les différents âges. Cette doctrine élémentaire suffisamment établie, il convenoit d'en faire l'application, & c'est l'objet des quatre constitutions épidémiques.

I.

Hippocrate a dû choiſir quatre conſtitutions principales.

Les géométres préparent la ſolution des problêmes en établiſſant des axiomes & des théorêmes qui expliquent la nature & les principales propriétés des lignes ſurfaces ou ſolides, ſur leſquelles il faut opérer. Ces théorêmes doivent être réduits au plus petit nombre néceſſaire pour l'intelligence de la matiere, & les problêmes ne doivent être pareillement multipliés que ſuivant l'exigeance des cas qu'ils embraſſent. Cette ſobriété, qu'on admire dans les mathématiciens, ne ſauroit être trop imitée dans les ouvrages qui propoſent des opérations intellectuelles, difficiles & compliquées, telles que celles dont je viens de parler. Il étoit eſſentiel de réduire les propoſitions fondamentales au plus petit nombre, de les préſenter ſous la forme d'axiomes ou de vérités reconnues, de paſſer enſuite à des problêmes, de la ſolution deſquels dépendît celle de tous les cas particuliers. Cette méthode étoit d'autant plus

permise dans le sujet traité par Hippocrate, que toutes les propositions qu'il emploie gissent en faits qui n'ont pas besoin de démonstration. Hippocrate suppose d'ailleurs dans ses disciples toutes les connoissances physiques qui servent à lier les causes aux effets. En procédant ainsi il mettoit sa doctrine à l'abri des vaines disputes des sophistes, & lui assuroit l'immortalité dont elle jouit. Ces principes posés, il nous offre quatre exemples, qui nous montrent l'application la plus vaste qu'on en puisse faire; il nous les offre, dis-je, sous la forme d'histoires & laisse un champ libre à nos réflexions. Semblable au divin Homere qui nous enseigne les plus grandes vérités de morale par des fables dont il nous laisse deviner le sens; Hippocrate expose toute la théorie des épidémies, sans paroître avoir d'autre objet que de nous instruire des faits relatifs à la médecine. Cet artifice commun au prince des Poëtes & des Médecins, a l'avantage d'exciter notre curiosité & de nous faire chercher avec ardeur, ce qu'on a feint de dérober à notre connoissance, ou du moins ce qu'on a présumé que nous devions trouver par nos propres forces. Il nous procure le plaisir de l'in-

vention, & dès-lors l'instruction que nous en retirons est plus profonde, & nous devient propre, parce qu'elle est le fruit de notre travail.

Les constitutions varient d'une infinité de manieres : car les degrés de froid & de chaud, &c. combinés avec les différentes directions des vents & leurs forces présentent un grand nombre de résultats. Il y a d'abord quatre constitutions simples & quatre constitutions composées, & une neuvieme, qui donne la température parfaite. Voyez *les commentaires de Galien, sur la 3e. section des Aphorismes.* Ensuite si vous divisez chaque intempérie en grande, petite & moyenne, vous formez de nouvelles subdivisions, comme le propose Galien, qui ne craint point ici de multiplier les êtres sans nécessité. Hippocrate n'ignoroit point toutes les divisions. Mais il vouloit resserrer ses enseignements dans de justes limites. Il vouloit que ses disciples s'exerçassent à déduire de sa doctrine les conséquences nécessaires qu'elle présente. Il a donc réduit toutes les constitutions à quatre principales. La premiere sert d'exemple pour les constitutions chaudes & seches. La deuxieme propose une

année froide & humide. Dans la troisieme le froid & la sécheresse ont dominé. La quatrieme est remarquable par la chaleur & l'humidité. Connoître bien ces quatre constitutions, c'est savoir l'histoire de toutes les épidémies possibles. Ces histoires ont été, sans doute, choisies parmi un grand nombre d'autres, qui n'étoient point également propres à remplir les vûes que l'auteur se proposoit. Mais d'ailleurs il n'étoit pas facile de trouver dans une suite de constitutions telle nombreuse qu'elle fût, quatre modeles qui répondissent exactement aux idées que nous pouvons nous en former, relativement aux intempéries de l'air, de-là vient que les constitutions décrites ne sont pas également dans toutes leurs parties, chaudes & séches, froides & humides, &c.

I I.

Chaque constitution contient au moins l'histoire de quatre saisons.

Quelquefois Hippocrate fait mention de l'état général des saisons antérieures à la constitution qu'il décrit, mais ses observations embrassent toujours les quatre saisons de l'année, dont il fait un

tour. Hippocrate diſtingue dans ſes Aphoriſmes des conſtitutions journalieres, καθ' ἡμέριν καταςάσιες, des conſtitutions de ſaiſons ὡρέων καταςάσιες, des conſtitutions d'années καταςάσιες ἐνιαυτου. Il auroit pû, & c'eſt une ſuite de ſa doctrine, admettre (comme Sydenham & pluſieurs modernes l'ont fait) des conſtitutions de pluſieurs années. Nous en parlerons dans l'article ſuivant. Après avoir traité aphoriſtiquement de toutes les conſtitutions inférieures, c'eſt-à-dire des conſtitutions journalieres, des conſtitutions d'une ou deux ſaiſons, & ſuivi la forme ſynthétique dans les élémens de cette ſcience, il nous donne à analyſer quatre conſtitutions d'année pour nous y faire retrouver les principes généraux établis précédemment & nous mettre ſur les voies de connoître les conſtitutions préſentes, & preſſentir par l'état des ſaiſons celles qu'on doit attendre.

III.

Hippocrate décrit de ſuite les quatre ſaiſons de l'année avant d'entrer dans le détail des maladies.

Les Médecins de Breſlau, dans leur

hiſtoires des maladies de 1699, 1700 & 1701, ont partagé l'année ſuivant l'uſage des aſtronomes, en quatre parties égales & donné après la deſcription de chaque ſaiſon, l'hiſtoire des maladies qu'ils avoient obſervées dans cette même ſaiſon. Le docteur Huxham, dans ſes annales, ou *Obſervations ſur l'air, & les maladies épidémiques de Plimouth*, diviſe l'année par mois dans ſon premier volume, & par lune dans le ſecond. Il expoſe dans un aſſez grand détail, l'état de l'atmoſphère pendant chaque mois, & indique enſuite ou décrit les maladies courantes. Toutes ces méthodes ſont vicieuſes, & ne peuvent que marquer les cauſes des épidémies en les morcelant & en éloignant leurs diverſes parties les unes des autres; elles ne ſuppoſent aucun principe connu qui puiſſe ſervir de baſe. Elles ſont abſtraction de toutes les connoiſſances qui nous ont été tranſmiſes ſur cette matiere. Ces auteurs & ceux qui les ont imités, perdent un temps précieux à amaſſer des matériaux pour les ſiécles à venir, ſans deſſein formé, ſans objet déterminé & refuſent de jouir dès-à-préſent, des travaux des ſiécles précédens. L'amour de la nouveauté nous

féduit. Nous ignorons toutes les fauſſes tentatives de ces mêmes anciens que nous voulons ſurpaſſer. L'intervalle, qui nous ſépare, n'a épargné que leurs chefs-d'œuvres, & encore n'ont-ils pas tous évité le ſort commun des choſes humaines.

Les maladies du printemps ne dépendent pas, il eſt vrai, des intempéries de l'été qui le ſuit; & celles de l'été ne ſont point liées avec les excès de l'automne ſuivant. Mais comment jugera-t'on des épidémies qui paroiſſent en automne, à moins de raſſembler les ſaiſons précédentes, & d'établir leurs caracteres? Les quatre ſaiſons devoient donc être décrites ſans interruption. Les fiévres automnales qui ſont le principal produit des conſtitutions, ſont engendrées par des cauſes qui ont éprouvé des degrés alternatifs d'accroiſſement & de décroiſſement pendant le cours des quatre ſaiſons. Semblables à toutes les productions de la nature dans cette ſaiſon, elles portent l'empreinte des qualités de l'air, qui leur ont donné naiſſance.

IV.

De la durée des conſtitutions épidémiques.

Non-ſeulement il faut connoître les ſaiſons qui accompagnent & précédent l'épidémie; mais ſouvent il eſt néceſſaire de remonter aux années précédentes. Hippocrate, dans la conſtitution du 3e. liv. des *Epidémiques* avant de décrire les quatre ſaiſons de l'année, déclare que les ſaiſons antérieures avoient été ſéches, & Galien expliquant les maladies de la 3e. *conſtitution du* 1er. *liv.* & ne trouvant pas de cauſes ſuffiſantes dans les ſaiſons décrites, ſuppoſe des intempéries antérieures, à l'aide deſquelles il donne des raiſons plauſibles des faits rapportés par Hippocrate.

En effet, s'il eſt néceſſaire de connoître dans chaque année l'état des ſaiſons qui ont précédé les maladies d'automne, parce qu'elles influent ſur le nombre, le caractere, la durée de ces maladies, pourquoi négligeroit-on de remonter aux conſtitutions des années précédentes qui peuvent avoir établi le germe de l'épidémie régnante? Fernel,

Sydenham & Ramazzini ont répandu des doutes sur la doctrine d'Hippocrate, faute d'avoir mis cette régle en pratique. Les deux premiers se sont contentés d'affirmer que dans des années bien réglées on avoit observé des épidémies très-fâcheuses, & que dans des années mal réglées, souvent il n'y avoit point eu d'épidémies. Ramazzini a fait plus. Il a pris soin de décrire fort au long les saisons qui précédoient & accompagnoient les maladies, pour porter jusqu'à la démonstration, les principes avancés par Fernel, & Sydenham.

Dans sa dissertation sur les constitutions des années 1692, 93 & 94, il rapporte que durant ces trois années qui n'eurent aucune ressemblance entr'elles quant à l'état des saisons, il régna à Modene une fievre pourprée qui fit beaucoup de ravages l'année 1692, dont le printemps fut l'époque de cette maladie, n'offre que des saisons bien réglées. L'année suivante fût désordonnée dans toutes ses saisons, l'hyver ayant été trop doux, le printemps froid & humide, l'été excessivement humide, & l'automne très-sec & très-chaud : enfin l'année 1694 fut fort seche dans les quatre saisons, excepté depuis l'équi-

noxe du printemps jusqu'au commencement d'Avril ; l'hyver d'ailleurs fut très-froid & les chaleurs de l'été immodérées. Pendant ces trois années, comme je viens de le dire, régna à Modene une fievre pourprée, que le printemps faisoit revivre chaque année, qui dans l'été déposoit sa pourpre, pour me servir de l'expression de Ramazzini, sans changer de caractere ; & qui reprenoit tout son extérieur, lorsque les chaleurs avoient cessé. Voilà un argument puissant contre la doctrine des qualités sensibles : & comment le concilier avec le passage de Galien, *lorsque les saisons sont bien réglées, il n'y a ni peste ni épidémie, mais seulement des maladies qui dépendent du régime*? Ramazzini présente ces objections dans tout leur jour ; il finit néanmoins par attribuer aux vents du midi les maux de cette constitution. Cependant on ne voit pas que dans l'année 1692, qui fut légitime dans toutes ses saisons, les vents méridionaux aient été dominans ; il n'en étoit pas de même des années 1693 & 94. Mais les causes doivent être antérieures aux effets ; & les intempéries de ces deux dernieres années pouvoient tout au plus entretenir l'épidémie commencée dans

l'année précédente. Il étoit donc sensible qu'il falloit remonter plus haut pour trouver les sources de l'épidémie ; & examiner si l'année 1691 n'y avoit pas donné lieu. Heureusement le même Ramazzini nous a laissé la description tant des saisons, que des maladies de cette année, qui fut déplorable par une sécheresse excessive & constante, par le froid immodéré de l'hyver & les chaleurs énormes de l'été : elle fut glorieuse & lucrative aux Médecins, dit cet auteur, à cause du grand nombre des maladies & du succès du traitement. Mais la malignité & les ravages de la petite vérole en automne rabattirent beaucoup de leurs prétentions.

Ainsi l'année 1691 portoit un caractere *automnal*, s'il est permis de se servir de cette expression, & ce caractere commença à se manifester dans l'automne comme il arriva dans la 3[e]. constit. de l'isle de Thase qui étoit d'une température automnale. L'hyver suivant, qui fut légitime, ne pouvoit qu'assoupir & rallentir les humeurs qui avoient une tendance marquée vers la circonférence, puisque la petite vérole dominoit à la fin de l'automne ; il étoit donc nécessaire qu'au printemps, qui fut doux & tem-

péré, les effets réſultans des ſaiſons de l'année précédente, paruſſent dans tout leur jour : » *au printemps ſe voient les* » *manies, les mélancholies, les épilep-* » *ſies, les hémorrhagies & toute ſorte d'ef-* » *floreſcence à la peau* » parce que le corps ſe purge des humeurs vicieuſes, *profundum corporis expurgatur vitioſis humoribus à partibus principalibus ad cutem pervenientibus.* Non que cette ſaiſon produiſe des humeurs vicieuſes, lorſqu'elle eſt bien-réglée, comme étoit celle de 1692, au rapport de Ramazzini. Elle préſerve au contraire des maladies, en ſéparant les impuretés du ſang. Les fiévres pourprées du printemps de 1692 annonçoient donc ſuffiſamment qu'il étoit reſté dans les corps des germes vicieux, qui devoient leur origine à des temps antérieurs.

L'éruption ceſſoit dans les chaleurs de l'été & reparoiſſoit vers le lever d'Arcturus, diſparoiſſoit derechef aux premiers froids; & ces retours réglés furent obſervés pendant trois années conſécutives.

Il y a des maladies communes au printemps & à l'automne, telles ſont celles qui dépendent des mouvemens de l'humeur mélancholique. Ces mala-

dies se font voir dans l'une & l'autre saison. Voyez & pesez les Aphorismes 20 & 22[e]. de la 3[e]. section, & tout le merveilleux de Ramazzini disparoîtra.

Nous voyons pareillement dans l'histoire des maladies que nous a laissée Sydenham, des constitutions générales de deux, trois, à quatre années, dans lesquelles reparoissent les mêmes maladies dans les mêmes saisons, malgré l'inégalité & la dissemblance des années quant aux intempéries de l'air.

Toutes ces observations, au lieu de combattre la doctrine ancienne, servent à l'éclaircir & à la confirmer, lorsqu'elles sont approfondies par un lecteur versé dans les écrits d'Hippocrate.

Sydenham observe lui-même que les différentes années des constitutions générales ne se ressemblent que dans la maladie principale qui reparoît vers l'automne, & convient que toutes les autres maladies qu'il appelle intercurrentes suivent le génie des saisons. Mais si cette maladie principale & dominante en automne est-elle même une maladie propre à l'automne; si c'est un produit de l'humeur mélancholique altérée & viciée par des intempéries de longue

durée. qu'y a-t-il d'extraordinaire de la voir reparoître trois ou quatre années conſécutives ? Faudra-t-il avoir recours à des cauſes métaphyſiques pour en expliquer le retour ? Je ne m'étendrai pas davantage ſur cet article.

V.

Hippocrate commence la deſcription des ſaiſons par l'automne incluſivement & finit à l'automne ſuivant excluſivement.

On vient de voir que les conſtitutions générales établies par Sydenham & Ramazzini découlent naturellement des principes qui ſervent à expliquer les conſtitutions annuelles, & que les retours réglés de quelques maladies revêtues de certaines apparences, ne forment point d'exceptions aux regles générales, & n'autoriſent point à ſuppoſer d'autres cauſes annuelles de ces retours réglés. Hippocrate devoit donc ſe borner à nous donner des hiſtoires de conſtitutions annuelles, comme il a fait. Galien, qui poſſédoit parfaitement la doctrine d'Hippocrate, dit que l'hiſtoire des ſaiſons dans les Epidémiques

commence toujours là, où les ſaiſons s'écartent beaucoup de leur température légitime. Mais il eſt viſible que le plan général d'Hippocrate eſt de mettre l'automne à la tête des quatre ſaiſons, qu'il ſe propoſe de décrire. Il ſuffit de jetter les yeux ſur le commencement de chaque conſtitution. Lorſque l'intempérie a commencé avant le lever d'Arcturus comme dans la deuxieme & troiſieme conſtitution, Hippocrate ne manque pas d'en faire la remarque : pareillement dans la quatrieme, il déclare quel avoit été le caractere général des ſaiſons qui avoient précédé l'automne, ſans les décrire en particulier. Mais quoique ſon récit commence toujours au temps où les ſaiſons deviennent intempérées, il ne comprend néanmoins la deſcription particuliere des ſaiſons, que depuis un automne incluſivement, juſqu'à l'automne ſuivant excluſivement.

Tous les Orientaux au rapport de S. Jérôme, commençoient l'année par le mois que les Hébreux appellent *Tiſri*, qui répond à notre mois de Septembre. Le ménologue des Grecs commence pareillement au mois de Septembre. Les Hébreux avant la loi de Moïſe ſui-

voient en cela la coutume des Orientaux, & croyoient que le monde avoit été créé dans cette ſaiſon. Hippocrate s'eſt donc conformé dans la deſcription des quatre ſaiſons à l'ordre commun.

Une autre queſtion jointe à celle-ci, eſt de ſavoir d'où vient le ſilence gardé par Hippocrate dans la partie noſologique de chaque conſtitution, ſur les maladies du premier automne, dont il a décrit les intempéries; tandis qu'il fait connoître celles du ſecond automne de la température duquel il ne fait pas mention; & quelquefois même celles de l'hyver ſuivant. Mais ce procédé eſt conforme aux Aphoriſmes de la 3ᵉ. ſect. dans leſquels il combine les ſaiſons deux à deux, ſuivant les intempéries oppoſées. Car alors il indique les maladies qui doivent arriver l'été, en conſéquence des intempéries d'un hyver & d'un printemps précédens. Pareillement il déclare quelles maladies doivent arriver pendant un hyver, ſur la température duquel il ne fait aucune ſuppoſition en conſéquence des intempéries ſuppoſées dans un été ou un automne précédens. Dans l'un & dans l'autre cas il ne fait aucune mention de maladies dans la premiere des deux ſai-

sons. Hippocrate exige d'ailleurs que toute l'année ou la plus grande partie de l'année soit remarquable par quelques intempéries, parce que les maladies portent les caracteres de l'année : or, lorsque les intempéries ne commencent qu'à l'automne ou peu avant l'automne, les maladies ne peuvent point avoir déjà acquis dans cette saison les caracteres qui deviennent généraux par la continuation.

Les aphorismes de la 3ᵉ. section, qui énoncent les maladies propres à chaque saison, n'attribuent rien de commun à l'automne & à l'hyver, tandis que l'hyver & le printemps, le printemps & l'été, l'été & l'automne, ont des maladies communes à chacune de ces deux saisons. Sydenham divise les épidémies en épidémies de printemps & épidémies d'automne. Parmi les premieres, dit cet auteur, les unes commencent quelquefois vers le mois de Janvier, sont dans toute leur force vers l'équinoxe, & finissent au solstice d'été. Telles sont la rougeole & les fievres tierces printannieres. Les autres ne commencent qu'au printemps, sont dans toute leur force vers l'équinoxe d'automne & finissent aux premiers froids. La peste

& la petite vérole ſont de ce nombre. Mais les épidémies d'automne, telles que la dyſſenterie, les fievres tierces & quartes, n'ont qu'un regne de deux mois, & expirent au bord de l'hyver. Donc toutes les épidémies d'automne & de printemps, ſuivant le docteur Sydenham, ſont finies au commencement de l'hyver, & un nouvel ordre de maladies commence.

Suivant ces obſervations l'année noſologique commence au ſolſtice d'hyver & finit au ſolſtice d'hyver de l'année ſuivante, tandis que l'année météorologique va d'un automne à l'autre. Ce qui eſt conforme à l'ordre établi dans les Epidémiques d'Hippocrate. Cependant la troiſieme conſtitution nous apprend que cette regle eſt ſujette à des exceptions : & nous obſervons quelquefois que les premiers froids de l'hyver ne ſont pas capables de ſuſpendre le cours des épidémies, qui s'étend juſques bien avant dans les ſaiſons ſuivantes. Mais alors les maladies reçoivent différentes modifications, ſuivant le génie des ſaiſons qu'elles parcourent.

V I.

De la maniere dont Hippocrate a décrit les ſaiſons.

Les ſeuls objets conſidérés par Hippocrate dans l'obſervation des ſaiſons, ſont, comme nous l'avons dit, la chaleur, la froidure, la ſécherеſſe, l'humidité, les vents de nord & de ſud, dont les effets ſont déterminés dans les Aphoriſmes. C'étoit les ſeules puiſſances connues. Tout autre objet devoit être écarté de la deſcription des ſaiſons. Mais de quelle maniere convenoit-il de décrire les ſaiſons relativement à ces qualités? Car il ne s'agit ici que des excès. Les ſaiſons, lorſqu'elles ſont dans leur juſte température, ne peuvent être cauſes de maladies épidémiques. Il faut donc bien connoître en quoi conſiſte le bon ordre ou la juſte température des ſaiſons, puiſque c'eſt d'après cette connoiſſance, que nous pouvons eſtimer les excès. Hippocrate s'eſt expliqué là-deſſus en peu de mots. Dans le livre de *l'Eau, de l'Air, &c.* il exige des pluies en automne; un hyver qui ne ſoit ni trop doux & trop humide, ni trop froid;

au printemps & dans l'été des pluies convenables à la ſaiſon. Galien eſt entré dans un plus grand détail. Au lever d'Arcturus, dit-il, les pluies commencent & les vents froids annoncent la fin de l'été & le commencement de l'automne. Enſuite le temps ſe refroidi peu-à-peu : & vers le coucher des Pléïades on s'apperçoit bien de ce changement. De-là juſqu'à l'équinoxe du printemps le froid ſe ſoutient à peu près de même. Vers l'équinoxe la chaleur commence à ſe faire ſentir. Mais depuis le lever des Pléiades juſqu'à la canicule, la chaleur & la ſécchereſſe vont en augmentant, & alors les vents du midi ſoufflent pendant quelques jours & ſont ſuivis de pluies, qui durent autant que les vents étéſiens.

Lors donc que les ſaiſons s'écartent de cette regle, on doit faire attention au dégré & à la durée de ces écarts. S'ils ſont grands, fréquents, de longue durée, ils cauſent des maladies. *Tempeſtatum anni munitiones potiſſimum pariunt morbos & in ipſi anni tempeſtatibus magnæ mutationes frigoris vel caloris, aliaque pro ratione ad hunc modum.* Mais lorſqu'ils ſont rares, médiocres & de peu de durée, ils n'influent que médio-

crement & ne peuvent causer des maladies épidémiques. On conçoit donc que dans les descriptions des saisons, Hippocrate ne devoit point faire mention des constitutions journalieres, c'est-à-dire, de ces écarts momentanés. Ces intempéries légeres qui ne sont pas causes, mais élémens des causes. Aussi ne leur attribue-t-il pas des maladies dans son aphorisme sur les constitutions journalieres; mais seulement certains symptômes qui sont élémens des maladies, comme ces constitutions journalieres sont elles-mêmes élémens des constitutions annuelles. *Status temporum quotidiani, aquilonii quidem corpora densant, valentiora, expeditiora, bene colorata & melius audientia reddunt, alvos exsiccant, oculos mordent & si thoracem dolor aliquis prius habuerit eum magis irritent; austrini autem corpora exolvunt & humectant; gravem auditum & capitis gravitatem & vertigines afferunt, oculis & corporibus difficilem motionem inducunt & alvos humectant.* Ces symptômes qui sont aussi passagers, que les causes qui les produisent deviennent communs & ordinaires dans les maladies épidémiques, si la constitution annuelle ou la plus grande partie de l'année res-

ſemble à l'une de ces deux conſtitutions journalieres *Cùm ſic invaluerit*, dit Hippocrate, *iſta in morbis patiuntur.*

Nous trouvons dans la deuxieme conſtitution l'hyver décrit comme il ſuit. » Durant l'hyver les vents étoient » ſeptentrionaux. Des pluies fréquen- » tes, abondantes, grandes. Des neiges. » Preſque toute cette ſaiſon fut entre- » mêlée de jours ſereins & pluvieux. » Le froid n'étoit point exceſſif. Mais » après le ſolſtice d'hyver, & lorſque » le zéphyre vint à ſouffler, le froid » devint vif. Les vents continuoient » d'être au ſeptentrion. Il y eut des » neiges, des pluies abondantes, con- » tinuelles, un ciel orageux, couvert, » & ce temps dura ſans intermiſſion, » juſqu'à l'équinoxe. » Voilà la plus longue deſcription d'une ſaiſon qui ſe voit dans les conſtitutions. Si toute une ſaiſon eſt ſemblable à elle-même dans toutes ſes parties; il eſt facile de le décrire en peu de mots. Si elle eſt compoſée de parties de température différente, il faut les décrire chacune ſuivant leur caractere particulier.

VII.

Du ſilence gardé par Hippocrate ſur tous les vents, à l'exception de ceux du midi & du ſeptentrion.

Dans la deſcription de chaque ſaiſon, Hippocrate indique les vents méridionaux & ſeptentrionaux qui ont régnés conformément au 5e aphoriſme de la 3e ſection, dans lequel il dit que *les vents méridionaux lorſqu'ils dominent rendent l'ouie dure, appeſantiſſent la tête, énervent le corps : mais ceux du ſeptentrion excitent la toux, déſſéchent la gorge, reſſerrent le ventre, & ſuppriment les urines.* Nous ne voyons pas qu'il ait reconnu dans les vents orientaux & occidentaux aucune puiſſance déterminée, puiſqu'il n'en parle pas dans les Aphoriſmes ni dans les Epidémiques. Mais de même qu'Hippocrate diviſe quelquefois l'année en deux parties, ſavoir l'hiver & l'été ; pareillement il réduit tous les vents à deux principaux, ſavoir le vent du ſeptentrion & celui du midi, ſelon que leur direction approche plus ou moins de l'un ou de l'autre de ces deux vents. On lit au 6e. chap. du 2e. liv. des

Météorologiques d'Ariſtote, où il donne l'énumeration & la direction des principaux vents : « que tous ces vents les » uns étoient appelés *ſeptentrionaux*, » & les autres *méridionaux*. Les vents » du couchant appartiennent à ceux du » ſeptentrion, parce qu'ils ſont plus » froids. Les vents du levant à ceux du » midi, parce qu'ils ſont plus chauds. » Ces derniers ſuivent le cours du ſo- » leil, au lieu que les autres ſe meu- » vent à l'oppoſite de cet aſtre. Ce parta- » ge étoit réglé ſur la différence des vents, » par rapport au froid & au chaud. »

VIII.

De la maniere d'agir des vents méridionaux & ſeptentrionaux.

Sylvius Delboë a fait de grands efforts pour expliquer l'action de ces deux vents. Après avoir expoſé ce que le ciel ſupérieur, le ciel moyen, les eaux, les entrailles de la terre & ſa ſuperficie communiquent à l'air, il obſerve que l'eſprit volatil, qui abonde dans les végétaux, leur a été communiqué du ciel ſupérieur ; & qu'il eſt une des productions des rayons du ſoleil : mais que tous les eſprits acides ſe trouvent dans les entrailles de la terre concentrés ;

non-ſeulement dans le ſel marin, le vitriol, le nitre, l'alun; mais même dans le ſoufre & dans les métaux. Et parce que les premiers doivent abonder dans les régions de la zone Torride, où les rayons du ſoleil ſont plus puiſſans, les autres au contraire, dans les régions ſeptentrionales, qui abondent en mines de toute eſpece, il en tire l'explication des différents effets de ces deux vents oppoſés. C'eſt à ce ſel & à cet eſprit volatil qu'il attribue une ſorte d'oppreſſion qu'on reſſent quand il commence à pleuvoir. D'une autre part, il remarque que les vents ſeptentrionaux ſont accompagnés ou d'un froid, qu'il appelle *frigus blandum*, produit par l'acide nitreux & propre à fertiliſer les terres; ou d'un froid plus âcre *frigus acrius*, qui écorche la peau du viſage & des mains, produit par un acide plus pur, tel que celui qui forme un ſel muriatique; ou enfin d'un froid qui congele & qu'il fait naître d'un eſprit acide uni à un ſel volatil, d'où réſulte un ſel ammoniac. Il prétend que les vents ſeptentrionaux tranſportent dans nos contrées tous ces différens ſels, par leſquels ils produiſent de grands changemens dans nos corps: & il croit que

les Aphorismes d'Hippocrate sur les maladies produites par les vices des saisons peuvent recevoir un grand jour de toute cette doctrine.

Mais quelque subtile que soit cette théorie, elle me paroît être de peu d'utilité dans la pratique de la médecine. Il suffit de connoître les principaux effets des vents du midi & du septentrion sur le corps humain, & d'établir les affections ou symptômes principaux qui engendrent des maladies ou en font partie, & c'est justement ce qu'Hippocrate a assigné dans ses Aphorismes. Il ne nous présente que ce qu'il est nécessaire de savoir. Il évite toute recherche physique ultérieure, qui ne pourroit qu'éloigner du but proposé. Il n'est pas plus nécessaire au médecin de remonter aux causes supérieures dans l'explication de ces effets, qu'à l'horloger d'étudier la nature des métaux qui compose ses instrumens avant de s'en servir. Les effets produits par les vents du nord & du midi sont aussi diamétralement opposés, que le sont ces deux vents dans leur direction. Toute la teneur des maladies en dépend.

Ramazzini paroît embarrassé entre le sentiment de toute l'antiquité, qui im-

pute à l'humidité des vents méridionaux leurs qualités nuiſibles, & l'opinion de Langius qui ſoutient que ce vent en traverſant la Libye, peuplée d'animaux venimeux, ſe charge de vapeurs empoiſonnées. D'ailleurs, il eſt du ſentiment de Sylvius ſur le nitre aërien. On peut voir dans ſes *Ephémérides Barométriques* & dans *ſes Diſputes avec le docteur Schelhamer*, les preuves qu'il en donne.

Le docteur Huxham dans ſes *Prolégomenes* cherche à établir auſſi cette opinion ſur le nitre aërien.

Suivant Galien le principe des nerfs étant affecté par la chaleur & l'humidité des vents du midi, les mouvemens volontaires ſe rallentiſſent. De-là une ſorte d'engourdiſſement avec ſentiment de foibleſſe & de langueur. Mais les effets des vents ſeptentrionaux ſont dûs au froid qui agit immédiatement ſur les organes, & à ſa qualité deſſéchante.

Hippocrate ſeul ne nous propoſe que des faits qui tombent ſous les ſens & qui ſont en même temps propres à ſervir de principes. Il diſcerne parmi la foule des vérités phyſiques & médicales celles qui appartiennent néceſſairement à l'art, & s'abſtient ſcrupuleuſement de

toute oſtentation ſuperflue ; parce que ſon objet n'eſt point de faire des ſavans, mais de former des médecins.

La plupart des théories ont un double inconvénient. Elles accoutument l'eſprit à la perplexité & tiennent la place des connoiſſances ſûres & utiles. Et quel avantage d'expliquer des faits reconnus pour certains par d'autres moins certains ? les principes en médecine ſont certains faits généraux placés à diſtance convenable des faits particuliers qu'ils engendrent. Nous ne pouvons embraſſer les chaînes des cauſes. Il eſt un point d'où nos regards peuvent porter ſur les objets. Hippocrate a établi (& c'eſt au moins ce qui lui appartient inconteſtablement) l'ordre des vérités médicales, qui doivent ſervir d'élémens à cette ſcience. Il a banni ſoigneuſement les vérités tranſcendantes & métaphyſiques pour raſſembler dans le plus petit eſpace poſſible, les objets qui doivent être perpétuellement ſous nos yeux. Sa médecine eſt la médecine réduite à la plus ſimple expreſſion.

§. IX.

Comment Hippocrate observe les vents.

Dans la premiere constitution nous lisons, *les vents septentrionaux soufflerent peu*; & plus bas, *les vents étésiens soufflerent peu de jours, foiblement & par intervalles.* Dans la seconde constitution, *des froids hors de saison se firent sentir tout-à-coup avec de grands vents de midi & de septentrion.* Plus bas, *beaucoup de vents septentrionaux.* Vers la fin, *les vents étésiens soufflerent continuellement.* C'est de la force, de la fréquence & de la durée des vents que dépendent la force, la fréquence & la durée des symptômes qu'ils produisent dans les maladies. Il n'est pas nécessaire d'observer les vents à des heures réglées & d'en tenir un journal avec toute la précision scrupuleuse du docteur Huxham, & de quelques modernes. Cette estimation peut être faite avec plus de simplicité. Il s'agit ici de savoir apprécier les excès, comme dans toutes les autres qualités de l'air; & non pas de déterminer la force de tel ou tel vent à tel jour ou à telle heure, ou l'espace qu'il parcourt.

X.

Du chaud & du froid, & de la maniere dont Hippocrate les mesure.

Parmi les causes épidémiques, la chaleur & la froidure tiennent un rang distingué. *Les grandes intempéries en froid ou en chaud sont les principales causes des maladies. Aph. 1. sect. 3.* Galien prétend que les maladies du chaud & du froid sont comprises dans les aphorismes qui traitent des vents méridionaux & septentrionaux. Car Hippocrate ne fait pas expressément mention des maladies produites par ces deux qualités de l'air. *Quia in nostro tractu*, dit Galien, *aquilo frigidus est*, *auster calidus*, *nisi fortè id quod rarum est ineunte vere frigidus sit*, *aut alio quopiam tempore aliquantisper talis spiret*, *atqui ne tum quidem aquilo ne frigidior.* Mais il est plus naturel de penser que les aphorismes qui exposent les maladies de l'hiver & de l'été remplacent ceux qui doivent marquer les effets du froid & du chaud. Car si les effets des vents méridionaux & septentrionaux étoient précisément les mêmes que ceux du chaud

& du froid, il auroit été superflu d'indiquer le chaud & le froid des saisons. D'ailleurs Hippocrate déclare que dans les saisons, dans lesquelles il fait dans un même jour froid & chaud alternativement, on doit attendre des maladies l'automne : de même si le froid ou le chaud sont immodérés dans une saison, on doit attendre des maladies d'hiver ou d'été. *Neque enim appellationes temporum, sed temperationes causæ sunt morborum.* Hippocrate estime la chaleur & la froidure suivant le rapport des sens. Dans la premiere constitution, *le printemps fut froid.* Dans la seconde constitution, *le froid étoit grand.* Dans la troisieme, *vents froids, grandes neiges.* Vers l'équinoxe, *froids excessifs.* Plus bas, *depuis la canicule jusqu'au lever d'Arcturus chaleurs étouffantes. Elles ne se firent pas sentir par intervalles, & par degrés, mais sans discontinuer.* Dans la quatrieme, *l'été fut chaud & serein, les chaleurs étouffantes.*

A cette maniere simple d'exprimer les intempéries en froid & en chaud, les modernes ont substitué des journaux d'observations écrites à différentes heures du jour sur le thermométre. L'espace que parcourt la liqueur du ther-

mométre du plus grand froid au plus grand chaud, eſt de plus de 45 degrés au thermométre de Reaumur. On peut donc déterminer avec plus de préciſion les degrés de ces qualités de l'air, que ne faiſoient les anciens, qui n'employoient qu'un petit nombre de diviſions fondées ſur les ſens. Mais dans l'expoſition des cauſes épidémiques, c'eſt le caractere des ſaiſons & non la température journaliere. Ce n'eſt ni le plus haut degré du thermométre, ni le plus bas, ni le moyen, mais la température dominante. En un mot, ce ſont les excès en froid & en chaud, lorſqu'ils ſont grands ou très-grands; lorſqu'ils viennent tout à-coup; lorſqu'ils continuent long-temps. Alors nos ſens qui jugeroient mal des petites altérations de l'atmoſphere, ſont de ſûrs garants & ne peuvent nous tromper.

X I.

De la maniere d'agir de la chaleur & de la froidure.

Le docteur Pringle dans ſes *Obſervations* ſur les maladies des armées, ayant remarqué que les maladies épidémiques

ne commençoient à régner qu'aprés les chaleurs de l'été, lorſque la tranſpiration s'arrête par l'humidité des vêtemens, les brouillards, les pluies, les exhalaiſons de la terre, en conclud que la chaleur agit plutôt comme cauſe éloignée que comme cauſe immédiate ou prochaine. Il cite les campagnes de 1740, 47 & 48, remarquables par les grandes chaleurs des étés & dans leſquelles les maladies, telles que la dyſſenterie dans les deux premieres, les fiévres ardentes, rémittentes & intermittentes, & les flux dans la troiſieme, n'eurent lieu que lorſque la tranſpiration fut dérangée par les cauſes ci-deſſus mentionnées. Il convient néanmoins que le ſoldat expoſé à l'ardeur du ſoleil, ſoit lorſqu'il eſt en ſentinelle, ſoit en faiſant l'exercice, peut tomber dans des maladies inflammatoires; mais le froid eſt, ſuivant cet auteur, une cauſe plus immédiate; & produit des toux, des pleuréſies, des péripneumonies, des rhumatiſmes, des conſomptions, qui ſont des ſuites des toux négligées.

Le docteur Pringle ne paroît pas, dans cette occaſion, avoir ſaiſi la doctrine d'Hippocrate. Une ſaiſon im-

modérée ne produira pas ſeule des fiévres épidémiques, ſi les ſaiſons précédentes n'ont pas préparés, pour ainſi dire, la naiſſance de ces fiévres. Cette ſaiſon ſera à la vérité plus fertile en maladies qui lui ſont propres, que la même ſaiſon légitimement tempérée. Ainſi voulez-vous connoître les maladies d'un été exceſſivement chaud, ayez recours à l'aphoriſme, qui déclare quelles ſont les maladies de l'été. Il n'étoit pas ſurprenant que la dyſſenterie, les fievres ardentes & rémittentes dominaſſent dans les automnes cités par le docteur Pringle; puiſque la dyſſenterie eſt une maladie d'automne, & que les fievres ardentes & rémittentes ſont communes à l'une & à l'autre ſaiſon. Nos printemps ſont ordinairement froids, & lorſqu'ils ſont ſuivis d'étés forts chauds, on voit peu de maladies pendant les deux premiers mois; les chaleurs n'ont fait juſqu'alors que rétablir l'équilibre. Mais celles qui ſurviennent lorſque le froid arrête la tranſpiration, ſont des maladies d'automne. *Si le froid & le chaud*, dit Hippocrate, *ſe font ſentir dans le même jour, il faut attendre des maladies d'automne.*

Le ſentiment du docteur Pringle ſur

les effets du froid, auquel il attribue des toux, des pleuréſies, des péripneumonies immédiates, & en général toutes les maladies d'hiver citées par Hippocrate, a beſoin auſſi de modification. Il n'eſt pas rare de voir paroître ces maladies après les froids, & lorſque la ſaiſon devient plus humide & moins rigoureuſe. Les toux les plus épidémiques ne commencent gueres dans les grands froids accompagnés de ſécheresſe; il faut que la fonte des humeurs ſoit provoquée par un relâchement dans l'atmoſphere.

XII.

De la ſéchereſſe & de l'humidité, & de leur maniere d'agir, & comment Hippocrate les meſure.

Les pluies continuelles, dit Hippocrate, donnent naiſſance à des fievres de longues durée, des *diarrhées*, *des maladies putrides*, *des épilepſies*, *des apoplexies*, *des angines. La trop grande ſéchereſſe produit des conſomptions*, *des ophthalmies*, *des douleurs aux articulations*, *ſect.* 3. *Aphor.* 16. Voilà des faits préſentés dans toute leur ſimplicité, & c'eſt ainſi que toute l'étiologie

épidémique eſt traitée par Hippocrate. Galien ſonge à remplir par des explications, l'intervalle qu'il apperçoit entre les effets & leurs cauſes. La quantité d'humidités ſuperflues exige, ſuivant cet auteur, beaucoup de temps pour la coction. De-là la longueur des fiévres dans les ſaiſons humides. Lorſque les humidités prennent leurs cours par le ventre, elles produiſent des flux ; & des angines, lorſqu'elles ſe portent à la gorge. D'ailleurs les temps humides & pluvieux cauſent la fonte des humeurs ou les diſtillations du cerveau ; mais les fiévres aiguës pendant les ſécheresſes naiſſent des humeurs devenues plus bilieuſes. Voyez ce que dit le même auteur ſur les conſomptions, les ophthalmies, les douleurs aux articulations, la ſtrangurie & la dyſſenterie, attribuées par Hippocrate aux ſaiſons trop ſéches.

On a voulu jetter de l'obſcurité ſur ces principes, quoique conformes à la théorie & à l'obſervation. Le docteur Arbuthnot dans ſon *Eſſay ſur l'Air*, *chap.* 6, *art.* 39, dit qu'on a obſervé que les longues ſécheresſes étoient les plus dangereuſes des autres excès de l'air. Il obſerve que l'année 1708, dont

l'hiver fut peut être le plus froid qu'on eut jamais ſenti en Angleterre, ne fut point accompagné de grande mortalité parmi les hommes ; que l'année ſuivante la plus humide qu'on eut jamais vûe, il n'y eut point de maladies extraordinaires ni de mortalité ; que l'année 1710, la petite vérole fut commune & mortelle (ſans doute que les chaleurs de cette année furent exceſſives.) Mais que l'année 1714 fut la plus ſéche qu'on eut encore obſervée, & que les regiſtres mortuaires augmenterent de 5512 morts.

Le docteur Winteringham prétend pareillement que les ſaiſons humides ſont plus ſalubres que les ſaiſons ſéches. D'un autre côté, le docteur Pringle avance que c'eſt ſans raiſon que quelques auteurs ont regardé la trop grande ſechereſſe de l'air comme cauſe de maladies épidémiques parmi les ſoldats, qui, ſoit en quartier d'hiver, ſoit dans le camp, ſont toujours trop expoſés à l'humidité. Il penſe que cet élément eſt toujours aſſez humide pour la ſanté, tant que les végétaux tranſpirent, & que ce n'eſt que dans les ſables déſerts qu'on peut connoître les maladies de la trop grande ſéchereſſe. A la vûe de cette

contrariété d'opinions on diroit avec Horace.

Dum vitant vitia, in contraria currunt.

Pour résoudre un pareil problême, il ne suffit pas de consulter les extraits mortuaires d'une ville en telle ou telle année, & comparer avec d'autres années douées d'intempéries opposées ; on doit encore avoir égard à l'exposition, au sol, aux eaux, au régime des habitans. La dyssenterie de 1750 qui fut produite par une constitution séche enleva dix fois plus de malades à Montreüil, petite ville située sur un terrein sec, élevé & exposé au septentrion, que dans cette ville de Boulogne, qui n'en est distante que de sept lieues, & dont l'exposition & le sol sont tout-à-fait différens. Mais les fiévres miliaires de 1756, que la trop-grande humidité produisit, furent funestes dans cette ville & se firent peu remarquer dans les villes voisines.

Hippocrate mesure la sécheresse & l'humidité à peu près comme il mesure la chaleur & la froidure. Il distingue les pluies en petites, grandes, abondantes, continuelles ou interrompues.

Dans la ſeconde conſtitution, *durant l'hiver les vents étoient ſeptentrionaux : des pluies fréquentes, fort abondantes, & de longue durée : des neiges*, & plus bas *des pluies abondantes, continuelles*. Preſque toujours il joint les vents avec la pluie. *Des vents ſeptentrionaux, un temps pluvieux*. Il indique la ſéchereſſe quelquefois par le ſeul mot ἀυχμοὶ ou ἀνύδρια ; ou bien encore ὕδωρ οὐκ ἐγένετο.

Les modernes ſe ſervent de l'hygrométre par le moyen duquel la ſéchereſſe & l'humidité ſont partagées par degrés, comme le froid & le chaud dans les thermométres. On a imaginé auſſi de recevoir dans un vaiſſeau bien expoſé à tous les vents l'eau de pluie & d'en meſurer la quantité. Mais puiſqu'il ne s'agit que de connoître les excès en ſéchereſſe & en humidité ; & que ces qualités de l'air, lorſqu'elles ſont nuiſibles, ne tombent que trop ſous les ſens, leur témoignage doit ſuffire & les réflexions propoſées ci-deſſus ſur l'uſage des thermométres s'appliquent également aux hygrométres.

XIII.

De l'inutilité des observations faites sur les trois regnes, relativement à l'histoire des maladies épidémiques.

Quelques modernes ont grossi leurs observations météorologiques de détails astronomiques ; tels que les diverses positions des astres, de la lune & des autres plantes ; les éclipses de soleil & de lune ; les cercles autour de la lune, les aurores boréales & autres phénomenes qui, s'ils influent sur les maladies, ont une maniere d'agir absolument inconnue & des effets indéterminés. Pareillement les singularités observées dans l'ordre végétal & animal, telles que la morve des chevaux, le claveau des moutons, la rage des chiens, la mue des oiseaux, les ravages des chenilles, la multiplication ou la rareté des cigales & des papillons, le silence des sautérelles, le croassement des grenouilles, l'interruption du travail des abeilles, l'apparition d'oiseaux étrangers ou de poissons rares sur les côtes, & mille autres ne doivent point trouver place dans la partie météorologique.

La précision géométrique étoit essentielle en traitant le sujet qu'Hippocrate s'étoit proposé dans ses constitutions épidémiques. Lorsqu'on envisage le concours des causes qui produisent une maladie épidémique dans un sujet, on conçoit la nécessité de réduire au plus petit nombre & dénoncer de la maniere la plus simple, les principes qui doivent être présens à l'esprit dans cette sorte de recherche. Il falloit par conséquent supprimer toute la suite des effets physiques qu'une spéculation subtile apperçoit entre les causes météorologiques & les faits. C'étoit imiter la méthode des mathématiciens qui rapprochent autant qu'il est possible les objets pour en mieux considérer les rapports.



SECONDE PARTIE

I.

Dénombrement des maladies épidémiques.

LE dénombrement des maladies propres à chaque ſaiſon étant donné, tel que nous l'avons dans la 3e. ſection des Aphoriſmes fournit le dénombrement de toutes les maladies épidémiques. Ce théorême eſt évident, puiſque les conſtitutions épidémiques ne deviennent telles que par les vices de l'air qui les rendent plus ou moins ſemblables à quelqu'une des quatre ſaiſons. Il ſuit que les maladies des conſtitutions ſont préciſément les mêmes que celles des ſaiſons auxquelles ces conſtitutions reſſemblent. En effet, on retrouve dans les conſtitutions les mêmes maladies indiquées dans les Aphoriſmes. Il n'y a donc point de maladies épidémiques nouvelles. Sydenham prétend que chaque conſtitution a ſa fiévre

particuliere, qui ne ſe retrouve jamais hors de cette conſtitution. *Una quæque harum conſtitutionum propriâ ac peculiari ſibi febris ſpecie funeſtatur quæ extra illam nuſquam apparet.* Sydenham prend ici des variétés pour des eſpeces. On conçoit que chaque conſtitution, chaque année a une fiévre réglée ſuivant l'état des ſaiſons. Mais c'eſt la même fiévre qui reparut l'année ſuivante, élevée ou abaiſſée de quelques degrés. Ainſi chaque année a ſa fiévre ardente & ſa fiévre continue. Voyez les ardentes des quatre conſtitutions : le peu de reſſemblance des années produit de la diverſité dans ces fiévres par rapport à leur époque, leur durée, leur nombre, leur criſe & la gravité des ſymptômes. Mais n'obſervons nous pas dans toutes les productions de la nature, des inégalités qui dépendent des ſaiſons. Le docteur Freind a refuté Sydenham ſur ſon opinion de la diverſité des fiévres & du traitement qu'il prétendoit néceſſaire. Freind prétend même qu'on peut conclure des propres écrits de Sydenham, que les fiévres décrites par Hippocrate, ont exiſté & exiſteront dans tous les temps. Il blâme ces diſtinctions trop multipliées des eſpe-

ces de fiévre, *ita ferè supervacua est omnis quæ nimis curiosè fit distinctio, & præsertim medicinæ studiosos adeò parum juvat, ut potius in errorem agat falso nimirum opinantes, cùm certam quamdam morbo cuilibet notam affectam viderint propriam itidem esse omnino suam cuique medendi normam.*

I I.

De la maniere d'estimer les maladies épidémiques.

Nous estimons les excès des saisons sur l'idée que nous avons de la température légitime de ces mêmes saisons. Nous devons de même apprécier les maladies épidémiques sur l'idée des maladies légitimes. Ces maladies sont celles qu'Hippocrate appelle εὐσταθέες καὶ εὐκρινέες ainsi *l'eustathie & l'eucribie*, si on peut se servir de ces termes, constituent la légitimité des maladies. Ce sont de telles maladies que produisent les saisons bien réglées, suivant l'Aphorisme 8. de la 3e. section. *Temporibus benè & ordinatè constitutis & tempestivam tempestivitatem servantibus, morbi qui facilè consistant & solvantur, fiunt. In malè*

verò constitutis qui neque facilè consistant neque solvantur. Il est donc important d'acquérir une juste idée de la nature, la consistance & la solution légitime des maladies, pour bien juger du désordre épidémique. Les moyens de parvenir à ces connoissances sont indiqués à la fin de la seconde constitution. *Dans les cas*, est-il dit, *qui sont sans danger, il faut considérer soigneusement toutes les coctions des humeurs de quelque part qu'elles viennent, ou les metastases favorables & critiques. Les coctions annoncent une crise prochaine & une guérison assurée.* L'histoire des constitutions épidémiques suppose donc l'état légitime connu, comme regle d'estimation. Ainsi Hippocrate a dû s'abstenir de décrire les maladies légitimes & bien ordonnées. Les fiévres ardentes de la premiere constitution étoient d'un bon caractere. Elles sont seulement indiquées suivant leur époque, leur nombre, leur durée. Si ces mêmes maladies dégénerent de leur constitution légitime; si elles sont au-dessous de l'état moyen. Comme cette dégénération dépend de causes météorologiques, Hippocrate n'oublie pas de marquer en quoi elles different de l'état légitime. Les fiévres ardentes

de la ſeconde conſtitution, offrent un exemple dans l'eſpece dont il s'agit. C'eſt par cette même raiſon que toutes les maladies légéres & non dangéreuſes ſont ſeulement indiquées dans les conſtitutions.

III.

Enumération des fiévres épidémiques, & de quelle maniere elles ſont cauſées par les intempéries des ſaiſons.

Les fiévres épidémiques ſont intermittentes ou continues. Les tierces, les quartes, les fiévres de jour, celles de nuit, les fiévres errantes ſont de la premiere claſſe. Les ardentes, les phrénétiques, les hémitritées, & toutes celles qui n'ont point une entiere intermiſſion, auxquelles Hippocrate conſerve le nom générique de continues, forment la ſeconde. La maniere dont Galien explique la génération de ces fiévres, eſt ſimple. Chaque fiévre reconnoît pour cauſe matérielle une ou pluſieurs humeurs dominantes & viciées. Les quotidiennes ſont cauſées par la pituite; les tierces par la bile; les quartes par l'humeur atrabilaire. Quant aux continues, les ardentes ſont cauſées par

la

la bile, lorſque ſes principaux foyers ſont le foie & le ventricule : les phrénéſies, lorſque l'humeur bilieuſe ſe porte vers la tête. Les hémitritées reconnoiſſent diverſes humeurs altérées, dont les mouvemens inégaux cauſent la différence des paroxyſmes. Or connoiſſant les humeurs qui dominent dans chaque ſaiſon, & comment les intempéries de l'air peuvent en augmenter ou diminuer la quantité, en exciter ou ſupprimer l'excrétion ; connoiſſant d'ailleurs les divers tempéramens, le genre de vie, il ne paroît pas difficile de prévoir les fievres qui naîtront, & d'en expliquer les cauſes. Nous voyons que les intermittentes, dont il n'eſt fait mention que dans la ſeconde & quatrieme conſtitution, dûrent leur naiſſance à la tranſpiration ſupprimée par l'humidité de ces conſtitutions. Nous voyons auſſi que les quotidiennes, qui reconnoiſſent la pituite pour cauſe, devoient être plus fréquentes que les autres intermittentes dans cette deuxieme conſtitution, à cauſe de l'humidité & du froid ; que leur durée devoit être plus grande ; que les tierces devoient être plus nombreuſes que les ardentes, parce que la tranſpiration

long-temps ſupprimée avoit accumulé beaucoup de bile à l'habitude du corps dans les tempéramens bilieux : tandis que les viſceres, tels que le foie & l'eſtomac n'avoient point éprouvé une impreſſion de chaleur aſſez conſidérable pour la production des ardentes.

I V.

Des fiévres continues épidémiques.

Les fiévres continues des conſtitutions épidémiques peuvent ſe réduire à deux genres principaux ; les ardentes & celles auxquelles Hippocrate a conſervé le nom générique de continues. Il eſt néceſſaire de ſe faire une juſte idée de ces deux genres de fievre. La méthode employée dans leur deſcription n'eſt pas tout-à-fait la même. Elle peut ſervir à en faire connoître les différences. Hippocrate n'a pas jugé convenable d'établir leurs ſymptômes pathognomoniques ; parce que ce ne ſont point les noms des maladies qui doivent guider le Médecin ; mais les mouvemens de l'humeur ſubtile & les ſignes de crudité & de coction. Les maladies ne ſont point des êtres idéaux auxquels on puiſſe ap-

pliquer commodément des définitions qui contiennent le genre & la différence. Galien veut que la ſoif perpétuelle & une chaleur brûlante accompagne néceſſairement les fievres ardentes. Mais celles de la quatrieme conſtitution n'avoient pas ces conditions. Il n'accorde point le nom de fievre ardente à celles de la troiſieme, à cauſe de la légereté de leurs ſymptômes. De pareilles diſtinctions embarraſſent plus qu'elles n'éclairent. Il eſt néceſſaire de réduire à peu d'eſpeces les maladies & de ſimplifier la nomenclature. L'ardeur & l'embraſement ont fait appeller certaines fievres πῦρ feu ou fievre ardente. Hippocrate a conſervé les noms vulgaires, qui ſont toujours fondés ſur les apparences. Dans les continues la marche plus uniforme & plus rallentie a décidé de la dénomination. Nous reviendrons ci-après aux principales différences de ces deux ſortes de fievres.

V.

Diviſion des fievres épidémiques en bénignes & malignes.

Etabliſſons d'abord la ſignification

des termes. Nous avons dit que l'*eustathie* ou l'*eucrisie* constituoient l'état légitime, par conséquent la bénignité. Les conditions opposées forment donc l'état de la malignité. Les fievres, qui enlevent un grand nombre de malades, sont malignes. Celles qui n'en enlevent aucun ou très-peu sont ici appellées bénignes. Les fievres ardentes de la premiere & seconde constitutions furent bénignes. Elles ont été malignes dans la troisieme & quatrieme. Ainsi Hippocrate nous donne les occasions d'observer la méthode daus les circonstances principales.

V I.

Description des fievres ardentes bénignes.

Dans les fievres ardentes de la premiere constitution qui furent les plus régulieres, Hippocrate se contente d'observer qu'elles étoient en petit nombre & que l'*eustathie* étoit parfaite παντῆ ευςαθέες, qu'il y eut peu d'hémorrhagies. Dans les ardentes de la 2e. constit. il observe que, de toutes les fievres de cette constit. celles-ci furent les plus bénignes; qu'il y eut très-peu de malades; que les hémorrhagies furent rares & mo-

diques ; qu'il n'y eut point de délire ; & que tous les ſymptômes étoient modérés ; qu'elles ſe terminoient au dix-ſeptieme en comptant les jours d'intermiſſion ; que perſonne n'en mourut ; & qu'il n'y eut point de phrénétique. Il n'obſerve point dans ces dernieres quoique bénignes une parfaite *euſtathie*, ſans doute à cauſe que ces fievres ſe décompoſoient vers la fin en intermittentes. Elles dégénéroient, pour ainſi dire, & leur nature étoit altérée par la conſtitution. Ainſi la rareté ; la modicité des hémorrhagies, point de délire & tous ſymptômes modérés caractériſent les fievres ardentes épidémiques les plus bénignes.

VII.

Deſcription des fievres continues bénignes.

Dans les ardentes bénignes Hippocrate conſidére les hémorrhagies, le délire, les jours de criſe ſans faire mention des déjections, des urines ; dans les continues bénignes il conſidere les déjections, les urines, les ſueurs, les jours de jugement, & nullement le délire ni les hémorrhagies. Les ardentes aux-

quelles il faut joindre les phrénétiques renferment tout ce qu'il y a de plus aigu dans les fievres & manifestent davantage la violence des efforts de la nature. Dans les continues ses efforts sont plus rallentis & se font à plus de reprises. Dans les unes l'humeur morbifique plus active gagne les parties supérieures : dans les autres elle est plus lourde, plus froide, plus réfractaire ; l'orgasme est moins sensible. Ici la violence des crises est plus à craindre, là le défaut de crises est plus ordinaire. En un mot, les fievres ardentes contrastent avec les continues & toutes deux réunies, comprennent toutes les fievres épidémiques.

VIII.

Description des fievres ardentes malignes.

Dans les fievres ardentes bénignes de la troisieme constitution, sans entrer dans une description détaillée, & supposant toujours l'état légitime connu, Hippocrate observe seulement la variété des mouvemens de l'humeur morbifique suivant le tempérament, l'âge & le sexe. Il remarque, par exemple, que tous ceux qui eurent des hémorrhagies

avec les conditions requiſes furent guéris; que ceux qui n'en avoient point furent attaqués de friſſon vers le temps du jugement & ſuerent; que quelques-uns devinrent ictériques le ſixieme jour; & qu'ils furent enſuite purgés par les urines ou le flux de ventre, ou des hémorrhagies; & que la plûpart de ceux qui n'eurent point d'hémorrhagies, périrent; que quelquefois au lieu d'hémorrhagie il ſe formoit des parotides, dont la diſparition étoit ſuivie de douleurs aux hanches, d'urines tenues, & enfin d'hémorrhagie du nez. Il détaille enſuite les différentes criſes, auxquelles les perſonnes du ſexe étoient ſujettes, les accidens qui ſurvenoient aux femmes enceintes, enfin les qualités des urines & des déjections dans la plûpart de ces maladies. Mais lorſqu'il s'agit des fievres ardentes malignes, il n'oublie aucun des ſymptômes pernicieux dont elles étoient accompagnées.
» On reconnoiſſoit aux ſignes ſuivans
» celles qui devoient être funeſtes. Il y
» avoit fievre aiguë, petit friſſon, in-
» ſomnie, anxiété, ſoif, nauſée, petite
» ſueur au front & aux clavicules. Au-
» cun ne ſua de tout le corps. Ils extra-
» vaguoient beaucoup. La frayeur & le

» découragement s'emparoient d'eux.
» Les extrémités étoient froides : les
» mains encore plus que les pieds. Les
» redoublemens arrivoient à jours pairs.
» Le quatrieme étoit le plus fâcheux.
» Beaucoup de ſueurs froides. La cha-
» leur ne revenoit point aux extrémités,
» elles étoient livides & froides. Point
» de ſoif, des urines noires, modiques
» & ténues : les déjeƈtions ſupprimées :
» point d'hémorrhagie ; ſeulement il
» tomboit quelques gouttes de ſang des
» narrines. Il n'y avoit point de rechûtes
» dans ces maladies. Ils mouroient le
» ſixieme jour dans les ſueurs. Dans
» la quatrieme conſtitution, ils étoient
» comateux dès le commencement avec
» nauſée, horreur, fievre aiguë, peu
» de ſoif, point de délire. Les hémor-
» rhagies étoient trop modiques. La
» plûpart avoient des redoublemens en
» jours pairs. Ces redoublemens étoient
» remarquables par l'oubli, la défail-
» lance, l'aphonie. Les extrémités des
» pieds & des mains toujours froides,
» ſur-tout dans les redoublemens. La
» chaleur ne revenoit que lentement
» & imparfaitement. Ils recouvroient
» alors la connoiſſance & la parole. Ils
» étoient ou perpétuellement aſſoupis

» ſans un vrai ſommeil ou dans des
» inſomnies laborieuſes. La plûpart
» avoient un flux d'humeurs crues, te-
» nues. Les déjections étoient fréquen-
» tes. Les urines copieuſes, crues, te-
» nues, ſans rien de critique ni d'avan-
» tageux. D'ailleurs on n'obſervoit au-
» cun autre ſigne décrétoire. Point d'hé-
» morrhagie convenable ni aucun autre
» ſorte de métaſtaſe critique. Ils mou-
» roient à jours incertains ; communé-
» ment vers le jour du jugement, quel-
» ques-uns après une aphônie de longue
» durée. Beaucoup dans les ſueurs. »

Les continues de la deuxieme conſti-tution n'offroient point de ſubdiviſions par leur maniere de ſe terminer heureuſement. La ſtrangurie étoit le ſeul ſigne de guériſon. Le défaut d'appétit & même l'averſion conſtante pour toutes ſortes d'alimens étoit le ſigne le plus funeſte. Mais la longue durée de ces fievres, dans des ſujets de tempérament différent, emportoit néceſſairement une grande inégalité dans les ſymptômes & dans la maniere dont ils ſe ſuccédoient. Les diverſes métaſtaſes auxquelles ces fievres étoient ſujettes en ſont une preuve. Il n'étoit donc pas poſſible de les décrire de la même maniere

que les ardentes. L'artifice dont Hippocrate s'est servi, & qui se retrouve dans toutes ses descriptions de continues, consiste à donner l'histoire de chaque symptôme, au lieu que dans les ardentes c'est l'histoire de la maladie. *Voyez* la description suivante.

I X.

Description des fievres continues malignes.

» Il y avoit aussi des fievres tout-à-
» fait continues. Leurs paroxysmes sui-
» voient l'ordre des tierces : un jour foi-
» ble & rallenti, celui du lendemain
» étoit beaucoup plus fort. Ces fievres
» étoient les plus violentes, les plus
» longues & les plus fâcheuses de tou-
» tes celles de cette constitution. Modé-
» rées dans le commencement elles al-
» loient toujours en augmentant, re-
» doublant aux jours critiques & deve-
» noient pires qu'auparavant. Elles di-
» minuoient un peu, & derechef la
» rémission étoit suivie de plus violens
» redoublemens à jours critiques, &
» d'un danger plus manifeste. Dans
» toutes ces fievres les frissons étoient

» vagues & irréguliers, mais moins fré-
» quens & plus petits que dans les au-
» tres. Beaucoup de sueurs mais très-
» modiques en comparaison des autres
» fievres : & loin de soulager elles
» étoient préjudiciables. Le froid des
» extrémités étoit considérable. La cha-
» leur revenoit difficilement. L'insom-
» nie n'étoit pas complette. Mais il y
» avoit sur-tout dans ces fievres-ci de l'as-
» soupissement. Le flux de ventre, qui
» étoit commun dans toutes les maladies,
» étoit beaucoup plus fâcheux dans celles-
» ci. Les urines étoient ou tenues, crues,
» sans couleur & parvenoient après un
» long temps à quelque dégré de coc-
» tion ; ou elles étoient épaisses, mais
» troubles sans sédiment & sans coc-
» tion, ou modiques, vicieuses & avec
» un sédiment crud. La toux survenoit
» & n'apportoit aucun changement à
» l'état du malade. La plûpart de ces
» symptômes étoient de longue durée,
» fâcheux, irréguliers, erratiques, &
» ne se jugeoient pas tant dans les cas
» mortels que dans ceux qui se termi-
» noient par la guérison. Lorsqu'ils ces-
» soient, ce n'étoit que pour peu de
» temps. Quelques-uns néanmoins fu-
» rent jugés, mais en petit nombre : &

» la crise la plus prompte arriva au
» quatre-vingtieme. Quelques-uns de
» ces derniers eurent des rechûtes &
» plusieurs d'entr'eux étoient encore
» malades durant l'hyver. Dans la plû-
» part la maladie se termina sans crise.
» Et cet état fut commun à ceux qui
» eurent le bonheur de guérir, & à
» ceux qui moururent.

» Ces maladies étoient sujettes à
» beaucoup d'*acrisies* & de plusieurs sor-
» tes. Le signe le plus grave & le plus
» mauvais étoit l'aversion pour toute
» sorte d'alimens. Ce signe avoit lieu,
» sur-tout dans ceux dont les autres
» symptômes étoient mauvais. La soif
» n'étoit point considérable. En consé-
» quence de la longue durée des souf-
» frances & de l'exténuation, il se for-
» moit des apostases, ou trop grandes re-
» lativement aux forces des malades, ou
» trop modiques pour être de quelque
» utilité, & le prompt reflux des hu-
» meurs rendoit la maladie pire qu'au-
» paravant. Ces apostases étoient des
» dyssenteries, des tenesmes, des lien-
» teries, des flux. Quelques-uns devin-
» rent hydropiques avec ou sans les af-
» fections susdites. Lorsque quelqu'une
» de ces apostases se faisoit avec violen-

» ce, le malade étoit enlevé tout-à-
» coup. Lorſqu'elle étoit trop modique,
» elle n'étoit d'aucune utilité. Tels fu-
» rent de petits exanthêmes qui ne for-
» moient point de dépôts proportion-
» nés à la grandeur du mal, & qui diſ-
» paroiſſoient tout auſſi-tôt, ou des pa-
» rotides qui diſparoiſſoient ſans ſignes
» de ſolution. Dans quelques-uns l'hu-
» meur ſe dépoſoit aux articulations &
» ſur-tout à l'iſchion. Rarement le dépôt
» étoit critique. Les malades retom-
» boient dans leur premier état. Ces ma-
» ladies étoient funeſtes à beaucoup de
» perſonnes; mais ſur-tout aux enfans ſe-
» vrés, à ceux de l'âge de huit à dix ans
» & juſqu'à l'âge de puberté. On obſer-
» voit dans ceux de cette claſſe une com-
» plication des derniers ſymptômes
» avec les précédens, qui eurent ſou-
» vent lieu dans les autres âges, ſans être
» compliqués avec ces derniers. La
» ſtrangurie étoit l'unique ſigne ſalu-
» taire, celui auquel beaucoup de ceux
» qui étoient dans le plus grand péril
» dûrent leur ſalut, lorſque l'apoſtaſe
» ſe fit par cette voie. Elle fut obſervée
» dans la plûpart des malades & ſur-
» tout dans ceux des âges que je viens
» d'indiquer. Il ſe faiſoit alors tout-à-

» coup un grand changement. Les flux
» du plus mauvais caractere cessoient
» incontinent. Les malades recouvroient
» l'appétit pour toute sorte d'alimens
» & la fievre se calmoit. Mais la stran-
» gurie duroit long-temps & faisoit
» beaucoup souffrir. Les urines étoient
» copieuses, épaisses, variées, rouges,
» purulentes & causoient de grandes
» douleurs. Tous ceux qui furent dans
» ce cas guérirent, & je ne sache pas
» qu'il en soit mort un seul. »

Dans les fiévres ardentes malignes, l'événement est annoncé dès les premiers jours par le concours & la succession rapide des signes funestes. Dans les continues c'est plutôt la persévérance d'un ou de plusieurs signes funestes ; les autres étant également communs aux maladies suivies de la guérison & à celles qui sont terminées par la mort.

X.

Des principaux pathêmes ou symptômes des fievres ardentes & continues.

Suivant les descriptions que je viens d'extraire des constitutions épidémiques, il est visible que les principaux

symptômes observés dans les fievres par Hippocrate, se réduisent aux suivans.

1°. Les paroxysmes.

2°. Le froid, l'horreur, le frisson, la chaleur & les sueurs.

3°. Le sommeil & la veille.

4°. Les déjections & les urines.

5°. La toux & les crachats.

6°. Le dégoût, la nausée, la soif & l'*adipsie*.

7°. Le délire & la fureur.

8°. Les apostases.

9°. Les crises ou *acrisies*.

10°. Les rechûtes.

11°. Les signes funestes & les signes salutaires.

1°.

Des Paroxysmes.

Dans les fievres ardentes & continues malignes des constitutions épidémiques, ainsi que dans les quarante-deux histoires, Hippocrate observe les paroxysmes & les symptômes qui les accompagnent. Ce n'est point ici le lieu d'expliquer les causes de ces périodes & de leurs différences. Galien en a traité au chapitre II. *des différences des fie-*

vres. Je ne me propose que d'indiquer la maniere d'observer d'Hippocrate & la liaison des faits avec les causes météorologiques. Les ardentes ont leurs paroxysmes à jours pairs ou impairs. Lorsque le premier accès est dans toute sa force dès le 1er. jour & qu'il finit dans le second, le second redoublement ou paroxysme arrive dans le troisieme, & ainsi de suite : & alors les paroxysmes sont à jours impairs. Si le premier accès n'arrive à son plus haut dégré que le second jour, ce qui dénote une humeur plus tenace & plus réfractaire, les paroxysmes arrivent à jours pairs & ainsi de suite. Ainsi deux constitutions, quoique douées d'intempéries opposées produisent des ardentes avec des paroxysmes semblables quant au retour. Telles étoient les ardentes de la troisieme & de la quatrieme, dont les paroxysmes revenoient à jours pairs. Pareillement deux constitutions opposées, telles que la premiere & la seconde, ont produit des hémitritées, dont les accès étoient alternativement modérés & violens. Il n'en est pas de même du nombre des paroxysmes & de leurs rapports entr'eux. Ceux des ardentes de la troisieme, enlevoient les malades dès

le ſixieme jour ; c'eſt-à-dire, au troiſiéme paroxyſme. La ſéchereſſe avoit été grande pendant la plus grande partie de l'année. Mais ceux de la quatrieme n'avoient point un nombre déterminé de paroxyſmes. La mort arrivoit à jours incertains. Pluſieurs étoient long-temps malades. L'humidité de cette conſtitution augmentoit la durée des fievres & par conſéquent le nombre des paroxyſmes. *Imbribus aſſiduis febres longæ ..... per ſqualores morbi acuti.* Les paroxyſmes ont des rapports de grandeur entr'eux. Dans les ardentes de la troiſieme, le paroxyſme du quatrieme étoit fort laborieux & la mort arrivoit le ſixieme. Il n'y avoit que trois paroxyſmes qui formoient une progreſſion en croiſſant. Dans la quatrieme, point de rapport manifeſte entre les paroxyſmes ; la mort arrivoit à jours incertains. Dans les continues de la ſeconde, les accès étoient alternativement modérés & violens. Ils alloient en augmentant aux jours critiques. Il y avoit enſuite quelque rémiſſion. Et derechef ils étoient beaucoup plus conſidérables ; & le malade empiroit. Les continues des conſtitutions froides & humides étant néceſſairement de longue durée, l'alter-

native des accès eſt néceſſaire à cauſe de la durée, *l'acuité* d'une fievre mortelle eſt en raiſon inverſe de ſa durée, *cæteris paribus*.

Les principaux ſymptômes des paroxyſmes reſſortiſſent de même aux vices des conſtitutions. Dans les paroxyſmes des ardentes de la troiſieme, la crainte, la triſteſſe, le découragement étoient conformes au caractere mélancholique de cette conſtitution. L'oubli, la défaillance, l'aphonie des ardentes de la quatrieme, quadrent avec les aphoriſmes ſur les conſtitutions méridionales.

2°.

Le refroidiſſement, l'horreur, le friſſon, la chaleur & la ſueur.

Hippocrate obſerve le refroidiſſement des extrêmités, ſon dégré, ſa durée. Le rétabliſſement imparfait ou nul de la chaleur. Et ces ſymptômes ſe retrouvent dans les fievres ardentes & continues des quatre conſtitutions.

Il y a pareillement horreur ou friſſon dans toutes les fievres malignes des conſtitutions. Le premier eut lieu dans les fievres de la premiere & qua-

trieme conſtitution, dans leſquelles les vents méridionaux avoient dominé : le ſecond, dans celles de la ſeconde & troiſieme, qui étoient boréales. Galien dit que l'horreur eſt un degré de friſſon. *Horroris affectus cum in motum agitur concutientem rigorem efficiet. Hæc namque omnia ex mordacibus excrementis oriuntur. Differunt inter ſe tum excrementorum multitudine tum motu. Præterea quod excrementorum aliâ ſine magis mordacia, alia minus.* Hippocrate dit que les vents du nord cauſent des horreurs, φρικώδεες : & il ajoûte que lorſqu'ils auront dominé, on obſervera ce ſymptôme dans les maladies. Dans les conſtitutions boréales au lieu d'horreurs, il y a des friſſons. Mais dans celles qui ſont méridionales, il n'y a qu'une ſimple horreur, dont il n'aſſigne pas le degré, puiſqu'elle eſt elle-même un premier degré de friſſon. Mais il indique la multitude & les rapports des friſſons, ſur-tout dans les fievres de la ſeconde conſtitution.

Les ſueurs ne reſſortiſſent pas moins aux intempéries des conſtitutions. Dans les conſtitutions ſéches les fievres n'ont que de petites ſueurs, (*voyez* les continues de la premiere) ou des ſueurs

partielles. (*Voyez* les fievres des phthisiques de la même constitution.) Les ardentes malignes de la troisieme n'avoient pareillement que des sueurs modiques dans le commencement, & des sueurs froides vers la fin. Mais dans les continues de la seconde, les sueurs étoient fréquentes. Il y avoit dans tous les corps une humidité considérable, πᾶσι ταὐτόθεν πολυς ὁ πλάδος. Dans les ardentes de la quatrieme beaucoup mouroient dans les sueurs. Dans les autres tant intermittentes que continues, il y avoit des sueurs non critiques; mais dans les sueurs des phthisiques, il y avoit quantité de sueurs hors de saison, ἀκαιροι, froides & continuelles. Mais il faut remarquer que chaque symptôme peut avoir plus ou moins de conformité avec les intempéries des saisons, suivant les routes que prennent les humeurs. Ainsi dans les ardentes & dans toutes les maladies dangereuses de la quatrieme, le flux de ventre étoit la principale voie par laquelle se précipitoient les humeurs. Les sueurs par conséquent portoient moins que les déjections, les caracteres de la constitution.

3°.

L'insomnie, l'assoupissement, la léthargie.

On conçoit aisément comment ces symptômes sont produits par les constitutions. Galien à l'aphor. iij, sect. ij, dit *somnus fit refrigerato cerebro, quæ refrigeratio, si ipsa vehemens cum humiditate mista fuerit, morbos lethargicos; si cum siccitate vocatas* κατάληψεις, *id est, vigilantem sensûs stuporem committere solet. Similiter vigiliæ fiunt propter sensificæ partis caliditatem, quæ vel solâ intemperie vel bilioso redundante humore orta nataque sit.* Il est donc nécessaire que ces fonctions soient lésées par les intempéries des saisons.

4°.

Les urines & les déjections.

Dans les ardentes de la troisieme, les urines étoient noires, tenues, & en petite quantité; le ventre resserré. *Aquilonia tempestas alvos indurat, urinam supprimit..... cum sic invaluerit, ejusmodi in morbis expectanda sunt.* Mais

dans la quatrieme les déjections étoient crues, tenues, copieuses, les urines abondantes & surpassoient beaucoup la boisson. *Status austrini alvos humectant.* Pareillement dans la premiere, dans laquelle la sécheresse & les vents du sud dominoient, les urines des phthisiques étoient tenues, crues, décolorées & en petite quantité, ou épaisses avec peu de sédiment, mal conditionné, crud & hors de saison. Il y avoit en même temps flux d'humeurs bilieuses, modiques, pures, tenues & mordicantes. Dans la deuxieme le flux de ventre qui étoit commun & fâcheux dans toutes les maladies de cette constitution, l'étoit beaucoup d'avantage dans les fievres continues. La plûpart avoient des urines ou tenues, crues & décolorées, & qui ne parvenoient que fort tard à quelque degré de coction; ou elles étoient épaisses mais troubles, sans sédiment & sans coction; ou modiques, vicieuses & avec un sédiment crud. Il faut observer encore ici premierement, que le flux de ventre enlevoit la plus grande partie des humidités. En second lieu, que durant cette constitution, quoiqu'humide, les vents septentrionaux avoient dominé; *aquilonia tempestas uri-*

nam supprimit. Cette constitution n'étoit donc pas aussi propre que la quatrieme à procurer tout à la fois des déjections copieuses & des urines abondantes.

5°.

La toux & les crachats.

Ces symptômes eurent lieu dans les fievres des phthisiques & dans les continues de la premiere & seconde constitution. Il n'en est pas question dans les ardentes & les phrénésies. Si les constitutions sont chaudes & seches comme la premiere, l'humeur qui cause la toux sera en petite quantité, âcre & mordicante. Les crachats petits, épais & difficiles à expectorer; la gorge douloureuse avec rougeur & inflammation. Mais l'humidité jointe à la chaleur, produit des phthisies dans lesquelles la toux & les crachats sont copieux & liquides, l'expectoration peu pénible, le mal de gorge médiocre, la distillation de cerveau peu âcre & peu salée, les humeurs visqueuses, blanches, liquides & écumeuses. *Voyez* la quatrieme constitution.

6°.

Le dégoût, la nausée, la ſoif & l'adipſie.

Le dégoût, ou l'averſion générale pour toute ſorte d'alimens, eſt regardé par Hippocrate comme le ſigne le plus funeſte des continues de la ſeconde conſtitution & des phthiſies de la quatrieme. Galien fait mention dans ſes épidémies d'une peſte qui arriva de ſon temps, dans laquelle grand nombre de malades aimoient mieux mourir que de prendre des alimens. Les plus vigoureux ſe ſauverent en ſurmontant cette averſion. C'eſt ſur-tout dans la ſeconde & dans la quatrieme conſtitution que ce ſymptôme eut lieu. Plus les conſtitutions ſont oppoſées à la coction des humeurs, plus elles favoriſent ce dangereux ſymptôme dans les continues. Les conſtitutions trop humides ſont donc les plus propres à entretenir l'*apoſitie* ou à cauſer la *ſitophobie*. Il eſt vrai que dans les phthiſies de la premiere conſtitution, ce ſymptôme fut obſervé. Mais Galien l'attribue à une partie de l'humeur qui deſcend dans l'eſtomac. Car les autres fievres de cette

conſtitution

constitution n'ôtoient point l'appétit aux malades, & les alimens ne leur faisoient aucun préjudice.

Dans les ardentes l'assodie ou les nausées tiennent lieu de dégoût ou d'aversion pour les alimens.

La soif paroît plus propre aux maladies des constitutions séches. Hippocrate l'observe dans le premier période des ardentes de la troisieme constitution. Dans les constitutions humides elle est ordinairement médiocre.

7°.

Le délire & la fureur.

Delirium febrium ardentium peculiare est, dit Galien dans son commentaire sur le premier livre des Maladies Populaires, & nous remarquons qu'Hippocrate ne fait jamais mention de fiévres ardentes, qu'il ne déclare s'il y avoit délire & la grandeur de ce symptôme. Les sucs chauds & bilieux, âcres & mordicans, tels que la bile jaune, l'humeur atrabilaire, lorsqu'ils abondent dans le sang, & se portent à la tête, excitent le délire dont les différences sont marquées dans les quarante-

deux histoires. Dans les constitutions froides & humides, il n'est point question de délire, ni dans les ardentes, ni dans les continues. Hippocrate dit même expressément, qu'il n'y en avoit point dans les ardentes de la seconde, quoique ce symptôme leur soit propre. Il ne dit pas la même chose des ardentes de la premiere; mais seulement qu'elles étoient bien réglées & légitimes. Ce qui n'exclud point, mais suppose au contraire un délire modéré. Mais dans celles de la troisieme, il déclare qu'il y avoit du délire qui consistoit en propos extravagans, frayeurs, découragement. Cette constitution fut froide & séche jusqu'à la canicule, & ensuite très-brûlante jusqu'au lever d'Arcturus. Dans la quatrieme Hippocrate observe encore qu'il n'y avoit point de délire dans les ardentes, quoique ces fievres fussent très-malignes. C'étoit un état comateux, de l'oubli & de la défaillance dans les paroxysmes. Le délire dans les maladies épidémiques a donc un rapport nécessaire avec les causes météorologiques. Nous voyons que les phrénésies se moulent pareillement sur les constitutions. Hippocrate observe dans celles de la qua-

trieme, qu'au lieu de manie ou fureur, les malades tomboient dans un état léthargique.

8°.

Les Apoſtaſes.

Le changement d'une maladie en une autre, lorſqu'une fievre continue, par exemple, ſe change en fievre quarte, eſt appellée *apoſtaſe.* Voyez la ſeconde conſtitution. Le même auteur appelle encore apoſtaſe le déplacement de l'humeur morbifique, ſoit qu'il produiſe des évacuations comme la diarrhée, la dyſenterie, les hémorrhagies & la ſuppuration ; ſoit qu'il ſoit ſuivi de tumeurs, douleurs, exanthêmes, parotides, &c. Ces apoſtaſes ſont bénignes ou malignes : bénignes, lorſqu'elles jugent la maladie : malignes, lorſqu'elles rendent la maladie pire qu'auparavant. Dans ce dernier cas, elles ſont ou trop fortes pour être ſupportées facilement, ou trop modiques, vû la grandeur du mal. Les conſtitutions froides & humides cauſent des apoſtaſes malignes, l'humidité & le froid ſont oppoſés à la coction des humeurs ; d'où ſuit la

longueur des maladies & des ſouffrances, la fonte ou la colliquation des corps, auxquelles Hippocrate rapporte les apoſtaſes de la ſeconde conſtitution. La quatrieme, dont la chaleur & l'humidité étoient exceſſives, produiſoit auſſi des apoſtaſes malignes. Les maladies étoient longues, dit Hippocrate, parce que les apoſtaſes n'étoient point critiques. Il n'y eut point d'apoſtaſes malignes dans les maladies de la premiere & de la troiſieme par des raiſons oppoſées.

9°.

Les criſes, l'acriſie ou la dyſcriſie.

Il y a différentes ſortes de criſes, des criſes complettes, des criſes incomplettes ou imparfaites. Les quarante-deux hiſtoires ſont pleines de ces criſes, dans leſquelles la fievre ceſſe & reparoît quelques jours après. Hippocrate donne encore le nom de criſe à la ceſſation d'un ou de pluſieurs ſymptômes ou accidents graves. Car tout ce qui conſtitue les fievres peut être jugé ſucceſſivement juſqu'à la criſe finale, & c'eſt une ſuite de ce que les criſes ſe

ſont par apoſtaſes, comme nous venons de voir. L'attention d'Hippocrate ſur les criſes eſt ſoutenue dans toutes les conſtitutions. Elles eurent lieu dans les continues de la premiere qui ſe terminoient au vingtieme, au quarantieme ou au quatre-vingtieme : dans les ardentes de la deuxieme qui ſe terminoient au dix-ſeptieme ; & dans les tierces de cette même conſtitution qui ne paſſoient pas ſept accès ; dans les ardentes de la troiſieme, qui ſe jugeoient d'abord au dix-ſeptieme, puis au onzieme ; enfin, dans quelques continues de la quatrieme, qui duroient juſqu'au quatre-vingtieme. Mais les continues de la deuxieme, & preſque toutes les maladies de la quatrieme étoient *acritiques ou dyſcritiques*. L'humidité, dominant dans ces deux conſtitutions, s'oppoſoit à la coction préalablement néceſſaire dans la criſe complette. Ainſi les faits conſignés dans les écrits d'Hippocrate ſont tout à fait conformes aux cauſes météorologiques. Et les *acriſies & dyſcriſies* ſi fréquentes dans nos climats, ſont une ſuite de l'inconſtance des ſaiſons, de la grande humidité, de la diverſité des tempéramens.

10°.

Les Rechûtes.

L'eustathie & *l'eucrisie* des maladies excluent les rechûtes. Elles doivent donc être fréquentes dans les constitutions épidémiques. Effectivement elles furent communes dans les trois premieres. Cependant elles supposent un jugement qui précéde la rechûte, c'est pourquoi elles n'eurent pas lieu dans la quatrieme & moins dans la deuxieme que dans les deux autres.

11°.

Les signes funestes & les signes favorables.

L'aversion constante pour toute sorte d'alimens étoit le plus mauvais symptôme des continues de la deuxieme constitution. Ainsi que des phthisies & en général des maladies de la quatrieme. La strangurie étoit au contraire le meilleur & le plus sûr. Dans les ardentes de la troisieme, Hippocrate compte quatre signes favorables, l'hémorrhagie avec les conditions requises, l'urine

abondante avec un sédiment louable & copieux, un flux bilieux & la dysenterie. Dans les éréſipeles de la quatrieme, la suppuration étoit le signe le plus avantageux. Ensuite le flux de ventre & les urines louables. Il n'est pas nécessaire de s'arrêter plus long-temps à démontrer les rapports de ces phénomenes avec les intempéries des saisons. Ce que nous avons dit dans les articles précédens est plus que suffisant.

12°.

Réflexion.

Hippocrate ne fait entrer dans les descriptions des fievres que les *pathêmes* ou symptômes qui portent plus spécialement l'empreinte des saisons. Les causes météorologiques combinées avec l'âge, le tempérament, les dispositions, le régime &c. multiplient les accidens des maladies. Il étoit donc nécessaire d'exclure quantité de symptômes qui auroient rejetté dans les cas particuliers. Les constitutions épidémiques ne contiennent que l'histoire générale des maladies. Ainsi il n'est point fait mention dans les des-

criptions des fievres, de l'état du pouls, de la reſpiration, de la tenſion des hypochondres, d'aucunes douleuts locales & mille autres accidens qui ſont rapportés dans les quarante-deux hiſtoires.





LES QUARANTE-DEUX *HISTOIRES* D'HIPPOCRATE.

INTRODUCTION.

« ON parvient à connoître les maladies en étudiant bien la nature humaine en général, & le tempérament de chacun en particulier. La nature de la maladie, le malade, les chofes qu'on lui préfente, celui qui les lui préfente, doivent être pareillement connus. Nous devons encore obferver la conftitution générale de l'année, l'état particulier de la faifon, le lieu de l'habitation, les habitudes du malade, le régime, le genre de vie, l'âge, les difcours, les mœurs, la taciturnité, l'imagination, le fommeil, l'infomnie, les rêves, quelquefois les picotemens, le prurit & les lar-

mes, les paroxyſmes, les déjections, les urines, les crachats, les vomiſſemens. On doit encore faire attention aux changemens qui ſe font d'une maladie en une autre, & les métaſtaſes bonnes ou mauvaiſes, la ſueur, le refroidiſſement, le friſſon, la toux, les éternuemens, les hoquets, la reſpiration, les rots, les vents, les hémorrhagies, les hémorrhoïdes. Tous ces ſignes & ce qui arrive en conſéquence de chacun d'eux doivent être examinés attentivement. »

« Il y a des fievres continues. Il y en a dont les accès arrivent le jour & ceſſent la nuit. D'autres ſe font ſentir la nuit & ceſſent le jour. Il y a des fievres hémitritées, des tierces, des quartes, des quintes, des *ſepténaires*, des *novénaires*. Les maladies les plus graves ſont accompagnées de fievre continue. La quarte eſt de toutes les fievres la moins dangereuſe. C'eſt auſſi la plus bénigne & la plus longue. Elle préſerve de plus grandes maladies. L'hémitritée eſt ſouvent compliquée avec les maladies aiguës, & cette fievre eſt la plus funeſte; elle ſe joint ſouvent à la phthiſie & aux maladies longues. La fievre de nuit n'eſt pas fort dangereuſe, mais elle dure long-temps. Celle

de jour eſt plus longue encore, & ſe tourne quelquefois en phthiſie. La fievre dont les accès arrive tous les ſept jours eſt longue, mais n'eſt pas mortelle. Celle qui ne revient qu'au neuvieme eſt encore plus longue & ſans danger. La tierce exquiſe eſt jugée plus promptement & n'eſt pas mortelle. Celle dont lès accès reviennent tous les cinquiemes jours eſt la pire de toutes, & ſoit qu'elle paroiſſe avant la phthiſie ou qu'elle ſurvienne à ceux qui en ſont attaqués, elle rend la maladie mortelle. »

« Toutes les fievres tant continues qu'intermittentes ont leurs caracteres, leurs états, & leurs paroxiſmes. La fievre continue, par exemple, eſt quelquefois dès ſon commencement dans toute ſa vigueur; & alors c'eſt le temps le plus fâcheux de la maladie. Mais vers la criſe & lors de la criſe elle s'affoiblit, quelquefois ſes commencemens ſont foibles & ſes progrès imperceptibles; mais elle s'accroît chaque jour & redouble; & à l'approche de la criſe, & lors de la criſe elle eſt à ſon plus haut période. Quelquefois enfin modérée dans ſon commencement, elle augmente &

redouble jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à son plus haut degré ; & se rallentit ensuite vers la crise & dans le temps de la crise. Toutes les fiévres & toutes les maladies sont sujettes à ces divers mouvemens. Il faut savoir les discerner pour prescrire le régime. Il y a encore beaucoup d'autres signes semblables. Nous en avons parlé ailleurs & nous en traiterons encore. C'est en sachant apprécier ces différentes choses qu'on distingue les maladies aiguës & mortelles de celles qui ne le sont pas ; les cas où on peut donner des alimens, le temps, la quantité & la qualité. »

« Les fievres, dont les redoublemens arrivent en jours pairs, ont leurs crises en jours pairs. Celles dont les redoublemens se font sentir en jours impairs sont jugées dans les impairs. Le quatrieme jour est le premier des jours critiques pairs, puis le sixieme, le huitieme & le dixieme ; le quatorzieme, le vingt-huitieme, le trentieme, le trente-quatrieme, le quarante-huitieme, le soixantieme, le quatre-vingtieme & le centieme. Parmi les jours critiques impairs ; le troisieme, le cinquieme, le septie-

me, le neuvieme, le onzieme, le dix-ſeptieme, le vingt-troiſieme, le vingt-ſeptieme, & le trente-unieme. Les criſes, qui ſe font dans d'autres jours, annoncent des rechûtes & un état dangereux ; mais celles qui arrivent aux jours indiqués, procurent la ſanté ou la mort : & ſi ce ſont des métaſtaſes, elles ſont ou ſalutaires, ou funeſtes. Quant aux fievres erratiques, quartes, quintes, &c. il faut compter leurs périodes. »

PREMIER MALADE.

« Philiſcus s'allita dès le premier jour de ſa maladie ; il avoit une fievre aiguë avec ſueur ; la nuit fut laborieuſe ; le deuxieme jour il eut un redoublement ; un lavement le fit aller à la ſelle ; la nuit ſuivante fut tranquille ; le troiſieme jour au matin & juſqu'à midi il paroiſſoit ſans fievre ; vers le ſoir il eut une fievre aiguë avec ſueur, ſoif, langue ſeche, il rendit des urines noires. La nuit fut mauvaiſe ; il ne repoſa point ; l'eſprit fut tout-à-fait égaré. Au quatrieme jour il y eut re-

doublement, les urines furent noires; la nuit meilleure, les urines de meilleure couleur. Le cinquieme vers le milieu du jour il coula des narines quelques gouttes de ſang noir. Les urines étoient inégales & variées; on obſervoit des ſuſpenſions rondes, diſperſées, ſemblables à de l'humeur ſéminale & qui ne dépoſoit point; on lui mit un ſuppoſitoire qui fit ſortir des vents & peu d'excrémens; la nuit fut fort laborieuſe; il ne dormit preſque point, il parla beaucoup & avec délire. Toutes les extrémités devinrent froides, la chaleur ne revenoit plus. Il rendit des urines noires, enſuite repoſa un peu. Vers le commencement du jour la parole lui manquant il eut des ſueurs froides; les extrémités devinrent livides, & le ſixieme vers le milieu du jour il mourut; durant tout le cours de ſa maladie la reſpiration avoit été entre-coupée, rare & grande; la rate enflée & circonſcrite; des ſueurs froides; & des redoublemens en jours pairs. »

Commentaire de Galien.

La ſueur du premier jour ne fit point

cesser la fievre ; le redoublement arriva au deuxieme, & le troisieme les urines étoient noires ; il y avoit donc lieu de juger dès le troisieme que la maladie seroit mortelle suivant cette regle, que *les décretoires qui ne jugent point, annoncent une maladie mortelle, ou d'un jugement difficile* ; mortelle, s'il survient un signe funeste ; d'un jugement difficile, si, au lieu d'un signe funeste, il n'y a que de signes de crudité. Or, la soif, la sécheresse de la langue, l'agitation ; l'insomnie, le délire, venoient à l'appui du prognostique.... Dans les fievres aiguës, si le quatrieme a des signes aussi graves que le troisieme, le jugement n'est pas éloigné. Il arrive à jours pairs ou impairs suivant l'ordre des redoublemens. Le sang, qui coula des narines le cinquieme & les sueurs froides de la nuit suivante, déterminerent la crise pour la sixieme.

DEUXIEME MALADE.

« Après bien des fatigues, des excès de vin & des exercices immodérés, Silene fut attaqué de la fievre. Il eut d'abord mal aux reins avec pesanteur de tête & tension au cou. Le premier

jour il rendit par les ſelles beaucoup de bile pure, écumeuſe, forte en couleur. Les urines furent noires, & dépoſerent un ſédiment noir. Il fut altéré. Sa langue devint ſéche : point de repos pendant la nuit. Le deuxieme fievre aiguë : déjections plus abondantes, plus tenues, écumeuſes : urines noires. La nuit fut mauvaiſe. Il n'avoit pas toute ſa connoiſſance. Le troiſieme jour redoublement : tenſion aux hypochondres droit & gauche juſqu'à l'ombilic ſans dureté : déjections tenues & noirâtres : urines troubles & noirâtres : agitation pendant la nuit. Il parloit beaucoup, rioit, chantoit, & n'étoit plus maître de lui-même. Le quatrieme même état. Le cinquieme excrémens purement bilieux, luiſans, gras, urines tenues, tranſparentes. Il eut quelque connoiſſance. Le ſixieme il ſua peu de la tête. Les extrémités devinrent froides, livides : beaucoup d'agitation : il n'alla point à la ſelle : les urines s'arrêterent : la fievre étoit aiguë. Le ſeptieme il étoit ſans parole : les extrémités reſterent froides, il n'urina point. Le huitieme ſueur froide, univerſelle, ſuivie d'exanthêmes rouges, ronds, petits,

pustuleux qui ne vinrent point à suppuration : un suppositoire lui fit rendre avec effort quantité d'excrémens tenus, cruds : il urina avec douleur & cuisson : les extrémités recouvrerent un peu de chaleur : il eut des assoupissemens momentanés & fut sans parole : ses urines furent tenues & transparentes. Le neuvieme même état. Le dixieme on ne put lui faire prendre aucune boisson. Il étoit assoupi. Son sommeil étoit fort léger : ses déjections comme les précédentes : ses urines copieuses, épaisses avec un sédiment blanc, semblable à de l'orge grossierement moulu. Les extrémités redevinrent froides. Le onzieme il mourut. Depuis le commencement jusqu'à la fin la respiration avoit été grande & rare : il éprouvoit des palpitations continuelles à l'hypochondre. Il étoit âgé d'environ vingt ans. »

Commentaire de Galien.

Les symptômes du troisieme & du quatrieme jours indiquoient la mort au septieme, puisque les redoublement arrivoient en jours impairs; aussi s'en fallut-il peu que ce jour ne fût le

terme fatal. *Il perdit la parole*, dit Hippocrate, *la chaleur ne revint point aux extrémités ; il n'urina point* Il auroit péri le neuvieme, si l'éruption qui parut au huitieme, n'eût procuré l'expulsion d'une certaine quantité d'humeurs vicieuses, & remis la crise au jour décrétoire suivant ; nous devons donc imputer aux forces du sujet, qui n'avoit que vingt ans, la résistance jusqu'au onzieme.

La maladie étoit une inflammation au diaphragme, il y avoit, dit Hippocrate, *tension aux hypocondres sans tumeur & sans dureté*, parce que le diaphragme seul étoit enflammé. Car l'inflammation aux hypocondres est nécessairement avec tumeur & tension.

La pesanteur de la tête signifioit l'abondance d'humeurs, dont elle étoit chargée, qui n'étoient que médiocrement chaudes & bilieuses, puisque le malade étoit assoupi ; s'il y avoit eu insomnie jointe à la douleur des lombes & à la tension du cou, le malade seroit devenu phrénétique.

Silene devoit avoir acquis de longue main des dispositions à la maladie qui le fit périr. Les causes indiquées au commencement de cette histoire ne

pouvoient que produire une fievre éphémere, à moins qu'elles n'eussent été long-temps continuées ; car alors les lassitudes auroient accumulé des humeurs bilieuses, & l'excès du vin, des crudités, qui jointes ensemblent rendent les maladies très-graves.

TROISIEME MALADE.

« Hérophon fut attaqué de fievre aiguë. Dans les premiers jours de la maladie il alloit difficilement à la selle & ses déjections étoient fort modiques, ensuite elles devinrent tenues, bilieuses, abondantes ; il ne dormoit point. Les urines étoient noires & tenues. Le cinquieme au matin il éprouva de la surdité, il eut un redoublement ; la rate s'enfla ; l'hypochondre fut tendu ; les déjections modiques & noires : l'imagination blessée. Le sixieme il eut du délire : il sua pendant la nuit ; il eut froid ; le délire persista. Le septieme il eut un refroidissement ; il fut altéré ; sa connoissance n'étoit pas entiere. Vers la nuit la connoissance lui revint ; il reposa. Le huitieme la fievre augmenta ; la rate

diminua ; la connoiſſance parfaitement rétablie ; il ſentit de la douleur à l'aine gauche ; il s'y forma une tumeur ; enſuite les douleurs deſcendirent dans les deux jambes ; la nuit fut bonne ; les urines mieux colorées, avec un ſédiment modique, blanc. Le neuvieme il ſua & fut jugé ; la fievre ceſſa. Cinq jours après la rate s'enfla de nouveau, la ſurdité revint. Le troiſieme jour de la rechûte la tumeur de la rate diminua ; la ſurdité pareillement : les douleurs ſe firent ſentir aux jambes ; il ſua pendant la nuit & fut jugé le dix-ſeptieme. Pendant tout le temps de la rechûte la connoiſſance fut bonne.

Commentaire de Galien.

Les urines noires des premiers jours, ainſi que la ſurdité & le délire, ſuites de la ſuppreſſion des humeurs bilieuſes qui s'étoient portées vers la tête, laiſſoient peu d'eſpérance. La tumeur de la rate pouvoit ſeule compenſer ces mauvais ſymptômes en recevant une portion des humeurs vicieuſes. Vers le huitieme l'humeur deſcendit aux jambes, la tumeur de la rate diminua, &

l'aîne gauche qui est dans la même direction, devint douloureuse. En conséquence la nuit fut meilleure, les urines de meilleure couleur avec un peu de sédiment blanc, & le jour suivant qui étoit critique, le malade sua & fut jugé. Cependant la portion d'humeurs morbifiques qui restoit, causa une rechûte au quatorzieme, & le jugement ne fut complet qu'au dix-septieme.

QUATRIEME MALADE.

« A Thase, la femme de Philiscus étoit accouchée d'une fille assez heureusement, & tout alloit bien jusqu'au quatorzieme. Ce jour-là elle fut attaquée de fievre avec frisson, mal au cœur & à l'hypochondre droit. Elle sentit des douleurs de matrice. Les purgations s'arrêterent. Un pessaire lui procura quelque soulagement, mais les douleurs de la tête, du cou & des lombes continuoient, elle ne dormoit point, les extrémités étoient froides ; elle avoit de la soif; les excrémens étoient brûlés, modiques ; les urines tenues, claires dès le commencement. Le sixieme jour dans la nuit elle eut beaucoup d'ab-

fences, puis revint à elle-même. Le feptieme elle eut foif ; fes déjections furent bilieufes, haute en couleur. Le huitieme elle eut un nouveau friffon avec fievre aiguë ; des convulfions fréquentes & laborieufes ; elle déraifonna beaucoup ; elle fe leva ; un fuppofitoire fut fuivi de déjections copieufes avec beaucoup de bile. Elle ne dormit point. Le neuvieme elle eut des convulfions. Le dixieme elle eut un peu de connoiffance. Le onzieme elle repofa, fe reffouvint de tout. Peu après fes abfences recommencerent. Elle urinoit rarement & avec convulfion, rendoit beaucoup d'urine tout-à-la-fois, il falloit l'en faire fouvenir. Son urine étoit épaiffe, blanche comme celle dont on trouble le fédiment ; elle ne dépofoit point ; & reffembloit en couleur & en confiftance à de l'urine de jument. Vers le quatorzieme elle eut des palpitations univerfelles. Elle parloit beaucoup. Elle avoit un peu de connoiffance. Peu après, elle retomba dans les mêmes abfences. Vers le dix-feptieme elle étoit fans parole. Le vingtieme elle mourut. »

Commentaire de Galien.

Les ſuppreſſions, qui arrivent aux femmes après l'accouchement, cauſent preſque toujours des maladies très-graves, à cauſe de l'inflammation de la matrice. Le ſang des purgations eſt toujours vicieux ; il eſt bilieux ou mélancholique, ou virulent, ou pituiteux, jamais de bonne qualité ; parce que le fœtus attire les meilleurs ſucs pour ſa nourriture. On en connoît les vices par les ſymptômes qui ſuivent la ſuppreſſion. Dans le cas préſent le friſſon, la fievre aiguë, la ſoif, l'affluence de bile, le délire, l'inſomnie, annoncent une bile dominante. Les convulſions, les palpitations, l'urine ſemblable à celle de jument ſont des ſignes d'épaiſſiſſement & de crudité. La trop grande abondance de ces ſucs donne naiſſance à de très-fâcheuſes maladies, telles que l'hémitritée.

Quant au prognoſtique, Galien établit que les ſymptômes & ſignes du commencement de la maladie ſuffiſoient pour décider du ſort de la malade ; & voici ſon raiſonnement. La fievre ardente avec friſſon, cardialgie,

douleurs à la matrice & à l'hypochondre droit n'étoient point des signes absolument funestes. L'insomnie qui s'y joignoit augmentoit la malignité de la fievre, mais ne suffisoit pas pour pronostiquer avec certitude la mort de la malade ; non-plus que la soif ni la ténuité des urines ; mais le froid des extrémités au commencement d'une fievre très-ardente est un signe pernicieux. En connoissant les forces de la malade on pouvoit prévoir quelle seroit la durée de la maladie, & s'il restoit encore quelque lueur d'espérance... L'estimation des forces est nécessaire pour prononcer avec fondement sur la durée & le terme des maladies funestes... Les douleurs universelles dont cette malade fut attaquée le quatorzieme & le délire qui s'y joignoit, annonçoient qu'elle périroit le dix-septieme ou le vingtieme. L'un & l'autre eurent lieu en quelque maniere. Le dix-septieme elle perdit la parole & mourut le vingtieme.

CINQUIEME MALADE.

« La femme d'Epicrate, qui demeuroit chez Archigete, fut saisie peu avant

avant d'accoucher, d'un frisson violent, qui ne fut pas, disoit-on, suivi de chaleur. Le lendemain elle étoit dans le même état. Le troisieme elle accoucha assez heureusement d'une fille. Le deuxieme jour de sa couche elle fut attaquée de fievre aiguë avec douleur à l'orifice du ventricule & à la matrice. Un pessaire procura du soulagement ; mais elle continua d'avoir mal à la tête, au cou & aux lombes. Point de sommeil ; des déjections modiques, billeuses, tenues, pures ; des urines tenues & noirâtres. Le sixieme jour de la fievre elle eut des absences pendant la nuit. Le septieme il y eut redoublement, de l'insomnie, des absences, de la soif, des déjections bilieuses, & fort colorées. Le huitieme nouveau frisson, la malade fut plus tranquille. Le neuvieme elle fut dans le même état. Le dixieme grandes douleurs aux jambes. La douleur à l'orifice de l'estomac se fit sentir derechef. La tête fut pesante. La malade étoit bien à elle-même. Elle reposa mieux. Les déjections cesserent. Le onzieme les urines étoient mieux colorées. Elles déposerent beaucoup. La malade se trouva mieux

Le quatorzieme nouveau frisson, fievre aiguë. Le quinzieme elle vomit des matieres bilieuses, jaunes, en abondance; elle sua. La fievre cessa; mais vers la nuit elle eut une fievre aiguë; ses urines furent épaisses; elles contenoient un sédiment blanc. Le seizieme redoublement pendant la nuit; agitation; point de sommeil; des absences. Le dix-huitieme, soif, langue torréfiée, point de sommeil, beaucoup d'absences. Ses jambes furent douloureuses. Le vingtieme au matin petit frisson, assoupissement, sommeil tranquille, vomissement d'humeurs bilieuses, noires & en petite quantité; surdité pendant la nuit. Le vingt-huitieme pesanteur douloureuse dans tout le côté gauche. Elle toussa un peu. Les urines étoient épaisses, troubles, rougeâtres. Elles ne déposoient point. Le reste alloit assez bien. Elle n'étoit pas sans fievre. Dès les premiers jours de la maladie elle avoit mal à la gorge avec rougeur, gonflement de la luette, fluxion âcre, mordicante & salée, qui dura jusqu'à la fin. Le vingt-neuvieme point de fievre; sédiment dans les urines; douleur de côté. Le trente-quatrieme

la fievre la reprit avec un flux bilieux. Le quarantieme elle vomit quelques humeurs bilieuſes. Le quatre-vingtieme elle fut jugée finalement & n'eut point de fievre. »

Commentaire de Galien.

La femme d'Epicrate fut ſaiſie peu avant d'accoucher d'un violent friſſon qui ne fut pas, diſoit on, ſuivi de fievre. Galien diſtingue deux ſortes de friſſons. Le premier qui étoit le ſeul connu des anciens, étoit toujours ſuivi de fievre. Le ſecond étoit cauſé par une abondance de ſucs froids & cruds accumulés par l'intempérance, & n'étoit pas toujours ſuivi de fievre. Dans le détail des ſymptômes de cette maladie, outre les douleurs de la tête, du cou & des lombes, il eſt fait mention d'inſomnies & de déjections bilieuſes, d'où il ſuit que la bile étoit de la partie. Les humeurs tenues annonçoient bien la longeur de la maladie ; mais comme elles tiroient ſur le noir, il y avoit lieu de craindre pour la vie de la malade. En effet, juſqu'au onzieme ſon ſort fut fort incertain. Mais enfin ce jour-là même il y eut quelques ſignes favorables. Les urines

furent mieux colorées & le sédiment fut abondant. Cette coction des humeurs, qui ne parut que le onzieme, présageoit une maladie de longue durée. La malade eut d'abord une premiere crise le quatorzieme, qui la mit hors de péril ; ensuite la fievre continua à diverses reprises jusqu'au quarantieme, & ne fut jugée entiérement que le quatre-vingtieme. D'où l'on voit que le quarantieme & le quatre-vingtieme sont des jours décrétoires, & qu'on ne doit pas compter par semaines ; car alors le quarante-deuxieme, le soixante-troisieme & le quatre-vingt-quatrieme seroient décrétoires, & non les quarantieme, soixantieme & quatre-vingtieme.

SIXIEME MALADE.

» Cléonactis qui habitoit au-dessus du temple d'Hercule, fut attaqué de fievre irréguliere. Il eût mal à la tête dès le commencement & au côté gauche. Il avoit des lassitudes dans tous les membres. Les redoublemens n'observoient aucun ordre : il suoit quelquefois, d'autres fois il ne suoit pas. Ils se faisoient sentir principalement aux

jours décrétoires. Le vingt-quatrieme les doigts des mains se refroidirent. Il vomit quantité d'humeurs bilieuses, jaunes, & peu après virulentes. Il fut beaucoup soulagé. Vers le trentieme il saigna des deux narines. L'hémorrhagie revint à plusieurs reprises irréguliérement & en petite quantité jusqu'à la crise. Il n'avoit point d'aversion pour les alimens, il étoit sans soif. Pendant tout ce temps-là il dormoit. Ses urines étoient tenues, mais colorées. Au quarantieme jour les urines étoient rougeâtres avec beaucoup de sédiment rouge. Le malade se trouva mieux. Depuis ce jour-là les urines étoient tantôt avec un sédiment, tantôt sans sédiment. Au soixantieme, le sédiment étoit abondant, blanc & égal. Tout fut calme. La fievre le quitta. Les urines furent derechef tenues, mais bien colorées. Le soixante-dixieme il étoit sans fiévre, l'intermission fut de dix jours. Au quatre-vingtieme il eut un frisson suivi de fievre aiguë, il sua copieusement. Ses urines avoient un sédiment rouge, égal. Il fut jugé parfaitement. »

Commentaire de Galien.

Le malade avoit des ſignes favorables, tels que l'appétit, point de ſoif, ni d'inſomnie ; ainſi les ſucs viciés n'étoient ni trop chauds ni trop bilieux. Si les urines, qui furent toujours de bonne couleur, avoient eu un bon ſédiment, la maladie auroit été de plus courte durée. Elle auroit pu être jugée le quarantieme. Pareillement ſi la nubécule avoit eu les conditions requiſes, le terme auroit été plus court. Mais parce-qu'elles étoient toujours ténues, il fallait beaucoup de temps pour la coction. Le quarantieme elles étoient rougeâtres avec beaucoup de ſédiment de même couleur. Cette ſorte d'urine annonce une maladie qui n'eſt point dangereuſe, mais beaucoup plus longue que celle dans laquelle le ſédiment eſt blanc. Depuis le quarantieme l'urine étoit fort variable, tantôt avec ſédiment, tantôt ſans ſédiment, ſuivant l'irrégularité des accès qui a pour cauſe la diverſité des humeurs morbifiques. Mais la coction & la crudité alternatives des urines ſignifient que parmi ces humeurs les unes ſont parvenues à coction, tandis

que les autres reſtent encore crues. Le ſoixantieme jour l'urine contenoit beaucoup de ſédiment blanc & égal. Les urines devenues derechef tenues quoique de bonne couleur dénotoient un reliquat d'humeurs crues, dont la parfaite coction n'arriva qu'au quatre-vingtieme, lorſqu'après une ſueur précédée de friſſon, elles offrirent un ſédiment rouge & égal. Ici Galien obſerve que la forme du ſédiment doit être ſoigneuſement obſervée. Il rapporte à ce ſujet l'exemple de Silene qui avoit rendu la veille de ſa mort une urine abondante avec un ſédiment blanc ſemblable à de la farine groſſiere. Le même Galien fait remarquer encore ici les jours décrétoires qui fûrent le ſoixantieme & non le ſoixante-troiſieme, le quatre-vingtieme & non le quatre-vingt-quatrieme.

SEPTIEME MALADE.

Méton fut attaqué de la fievre avec peſanteur & douleur aux lombes. Le deuxieme jour il but beaucoup d'eau, & alla bien à la ſelle. Le troiſieme peſanteur de tête, déjections tenues, bilieuſes, rougeâtres. Le quatrieme redoublement. Le ſang coula en très-

petite quantité & à deux reprises de la narine droite. La nuit fut fâcheuse. Les déjections pareilles à celles du troisieme jour : les urines noirâtres avec suspension noirâtre inégalement rassemblée & qui ne tomboit point au fond du vase. Le cinquieme il coula du sang abondamment de la narine gauche. Il sua, il fut jugé. Après la crise il eut des insomnies, & déraisonna. Ses urines furent tenues & noirâtres. On lui baigna la tête, il reposa. La connoissance fut bonne. Il n'y eut point de rechûte. Mais les hémorrhagies du nez revinrent plusieurs fois, même avant le jugement.

Commentaire de Galien.

Cette histoire fournit la preuve de la vérité du passage du deuxieme livre des Epidémiques. *Les hémorrhagies copieuses du nez suffisent souvent pour purger la maladie.* Méton fut guéri uniquement par l'hémorrhagie du nez. Il y avoit des signes fâcheux. Le quatrieme les urines étoient noirâtres avec suspensions noirâtres qui ne se précipiterent point ; & après le jugement qui arriva au cin-

quieme, les urines étoient encore tenues & noirâtres. Le malade ne dormoit point. Il déraisonnoit. On voit ici en passant le meilleur remede, dont on puisse se servir en pareil cas, savoir le bain de la tête. Car il est dit au livre de la diéte dans les maladies aiguës, qu'on ne doit point faire de lotion à la tête dans les hémorrhagies par les narines, excepté lorsque le sang coule en trop petite quantité. Or dans ce cas l'insomnie & le délire prouvoient suffisamment que l'hémorrhagie étoit trop modique. Ce même remede étoit pareillement indiqué par l'aphorisme qui prescrit de conduire & d'attirer les humeurs par les voies qu'elles affectent, sur-tout lorsque ces voies sont propres à l'évacuation qu'on se propose. D'ailleurs la pesanteur de la tête au troisieme jour annonçoit qu'elle se remplissoit. Il faut encore observer que ce fut au quatrieme jour qui est un des critiques, que l'hémorrhagie commença & que le jugement n'arriva que le jour suivant après l'hémorrhagie & la sueur. Hippocrate nous dit à la fin de l'histoire qu'il *n'y eut point de rechûte, & qu'après le jugement l'hémorrhagie reparut à plusieurs reprises*, parce qu'il n'y

avoit point eu de ſignes de coction dans les urines. Il eſt dit à la fin de la ſeconde conſtitution. Les coctions annoncent une criſe prochaine & une guériſon aſſurée. Mais les crudités qui ne ſont pas ſuſceptibles de coction, & qui dégénerent en mauvaiſes apoſtaſes annoncent des défauts de criſes ou des ſouffrances, ou la mort, ou une longue durée de la maladie, ou enfin des rechûtes. Il y avoit auſſi crudité, mais l'apoſtaſe étoit bonne.

HUITIEME MALADE.

» Eraſinus qui demeuroit près du torrent de Bootas, fut attaqué de fievre après avoir mangé, & fort agité la nuit ſuivante. Le lendemain qui étoit le premier jour de ſa maladie ſe paſſa aſſez bien. La nuit fut laborieuſe. Le deuxieme jour redoublement, il eut des abſences pendant la nuit. Le troiſieme fut très-fâcheux, beaucoup d'abſences. Le quatrieme il fut fort travaillé; point de repos pendant la nuit; il eut d'abord des rêveries & diſcourut beaucoup, puis le mal augmentant par dégrés il fut agité d'idées grandes, funeſtes,

effrayantes. Le cinquieme au matin le calme revint, la connoiſſance fut bonne. Mais dans la matinée il devint furieux & ne ſe poſſédoit plus. Les extrémités froides, livides; les urines ſupprimées. Il mourut au ſoleil couchant. La fiévre avoit été accompagnée de ſueurs juſqu'à la fin. Les hypochondres enflés avec tenſion douloureuſe. Les urines noires avec des ſuſpenſions rondes, qui ne ſe précipitoient pas au fond du vaſe. Le ventre fit ſes fonctions. La ſoif fut toujours médiocre. Il mourut dans la ſueur & dans les convulſions.

Commentaire de Galien.

Eraſinus eut une ſueur continuelle non critique mais ſymptômatique. La région des hypochondres affectée, & des urines noires. Il n'y avoit donc aucune eſpérance; & il ſemble qu'Hippocrate a voulu propoſer ce cas comme un exemple de mort prompte. Nous liſons dans le livre du Prognoſtique. *Les fievres ſont jugées en pareil nombre de jours ſoit pour la guériſon, ſoit pour la mort. Les plus bénignes & celles dans leſquelles on obſerve les ſignes les plus favorables,*

sont jugées au quatrieme ou même auparavant. Les plus malignes & celles qui présentent les signes les plus funestes au quatrieme pareillement ou même auparavant. Erasinus malgré les plus fâcheux symptômes parvint jusqu'au cinquieme, parce qu'il étoit assez bien le premier jour. Ainsi le cinquieme deviendra le quatrieme si on commence à compter du deuxieme.

NEUVIEME MALADE.

» A Thase, Criton fut attaqué tout-à-coup en marchant, d'une douleur vive à l'orteil. Le même jour il se mit au lit. Il avoit de l'*horreur*, des nausées, du dégoût & un peu de chaleur. La nuit il extravagua. Le deuxieme tout le pied fut enflé avec rougeur & tension autour du talon. On apperçut des phlyctènes noires. La fievre étoit aiguë. Il eut un délire furieux & mourut le deuxieme jour ».

Commentaire de Galien.

Cette histoire nous fournit un exemple mémorable des morts subites. On doit inférer du récit d'Hippocrate que

le malade péchoit par une abondante cacochymie. La nature la poussoit vers les parties inférieures qui ne purent la contenir ; & le reflux se fit vers la tête. La malignité, suffisamment prouvée par les phlyctènes noires qui parurent au talon, excita un délire furieux.

DIXIEME MALADE.

» Clazomene, qui demeuroit près le puits de Phrynichidas, fut attaqué de fievre, avec mal à la tête, au cou & aux reins. La surdité se joignit à ces symptômes. Il ne dormoit point, la fievre étoit aiguë. L'hypochondre droit étoit enflé avec une médiocre tension. La langue seche. Le quatrieme il extravagua pendant la nuit. Le cinquieme jour fut fort laborieux. Il eut un redoublement. Vers le neuvieme il fut un peu mieux. Depuis le commencement de la maladie jusqu'au quatorzieme, les déjections avoient été copieuses, tenues & aqueuses avec soulagement. Ensuite le ventre fut resserré. Les urines toujours tenues, mais de bonne couleur avec suspension abondante, épaisse, sans sédiment. Vers le seizieme jour

elles furent plus épaisses : il y eut quelque sédiment. Le malade se trouva mieux. La connoissance fut meilleure. Le dix-septieme, urines tenues derechef. Il se forma une parotide douloureuse à chaque oreille : point de sommeil, du délire, de grandes douleurs aux jambes. Le vingtieme la fievre cessa. Il fut jugé. La connoissance étoit bonne. Il ne sua pas. Le vingt-septieme il eut une douleur violente à la cuisse droite qui fut appaisée presqu'aussi-tôt. Mais les parotides ne se résolvoient point & ne venoient point à suppuration. Elles étoient toujours douloureuses. Le trente-unieme il eut un flux abondant, aqueux & dysenterique. Des urines épaisses. Les parotides s'affaisserent. Le quarantieme, l'œil droit fut douloureux. La vue devint obscure. Il resta dans cet état. »

Commentaire de Calien.

Jusqu'au seizieme les urines avoient été tenues, mais de bonne couleur, avec beaucoup de suspension dispersée, & qui ne se précipitoit point en forme de sédiment. De telles urines exigent du

temps pour la coction. Mais elles ſont d'ailleurs d'un bon préſage, parce que la couleur en eſt bonne. Le ſeizieme elles furent plus épaiſſes, avec un peu de ſédiment. Le dix-ſeptieme elles étoient tenues derechef. Le même jour les parotides parurent. Ce qui dénotoit la diverſité des humeurs viciées. Si les urines avoient été épaiſſes en même temps, le jugement du vingtieme auroit été complet, parce que le dix-ſeptieme eſt indice du vingtieme; ainſi il y eut un jugement le vingtieme. Mais il n'exempta pas de rechûte, & les parotides reſterent dans le même état. Il ſurvint enſuite des ſelles dyſenteriques & des urines épaiſſes. Les parotides s'affaiſſerent, & le malade fut entierement jugé le quarantieme. Ici Galien recommande l'obſervation non-ſeulement du dernier jour critique ou de la criſe abſolue, mais encore des jours critiques intermédiaires, dans leſquels la nature produit des changemens tels qu'on voit dans le cas préſent, où les parotides parurent au dix-ſeptieme. Les douleurs ſe firent ſentir dans la cuiſſe le vingt-ſeptieme, & le flux ſurvint quatre jours après. Il eſt donc viſible que

l'établissement des jours décrétoires est fondé sur l'observation.

ONZIEME MALADE.

» La femme de Dromeades étant accouchée heureusement d'une fille, fut attaquée le lendemain de frisson, suivi de fievre aiguë. Ce jour-là même elle sentit des douleurs à l'hypochondre droit. Elle eut du dégoût, de l'horreur, & beaucoup d'agitation. Elle ne dormit point, ni les jours suivans. Sa respiration étoit rare, grande, & soudainement entrecoupée. Le deuxieme jour de la fievre le ventre fut libre, les urines épaisses, blanches, troubles, telles que celles qu'on agite après qu'elles ont formé un sédiment. Elles ne déposerent point. La nuit suivante point de repos. Le troisieme vers le milieu du jour elle eut derechef un frisson suivi de fievre aiguë. Urines semblables aux précédentes, douleurs à l'hypochondre droit; dégoût; mauvaise nuit; elle ne reposa point, elle eut une sueur froide, universelle; mais la chaleur revint presqu'aussi-tôt. Le quatrieme la douleur des hypochondres fut un peu calmée, mais la tête étoit pesante avec

douleur, assoupissement. Quelques gouttes de sang coulerent des narrines. La langue étoit seche, la malade avoit soif. Les urines tenues, bilieuses; elle reposa un peu. Le cinquieme soif, nausée, urines telles que les précédentes; elle n'alla point à la selle. Vers le milieu du jour l'esprit fut égaré; la connoissance revint presqu'aussi-tôt. Elle se leva & tomba dans un assoupissement profond; elle eut un petit refroidissement. La nuit elle reposa; elle eut des absences. Le sixieme au matin nouveau frisson suivi presqu'aussi-tôt de chaleur & de sueur universelle. Les extrémités devinrent froides; elle perdit l'intelligence. La respiration étoit rare & grande. Peu après elle eut des convulsions qui attaquerent d'abord la tête; & elle mourut sur le champ. »

Commentaire de Galien.

Il étoit visible dès le premier jour que la maladie étoit aiguë. On pouvoit dès le deuxieme, à l'inspection des urines & en conséquence des symptômes énoncés, prédire une mort prompte. Ces mêmes symptômes & les mêmes

urines qui continuerent le troisieme confirmoient le fâcheux pronostique ; les gouttes de sang qui coulerent du nez le quatrieme, & les urines huileuses, déterminerent enfin la mort de la malade au sixieme.

DOUZIEME MALADE.

» Un homme qui avoit déjà un peu de fievre soupa & but largement. Pendant la nuit il vomit tout ce qu'il avoit pris. La fievre devint aiguë & accompagnée de douleurs à l'hypochondre droit, avec inflammation interne, sans dureté. La nuit fut mauvaise. Les urines étoient dès le commencement épaisses, rouges, sans sédiment. La langue séche, peu de soif. Le quatrieme il eut une fievre aiguë & des douleurs universelles. Le cinquieme l'urine étoit huileuse & abondante. La fievre aiguë. Le sixieme vers le soir beaucoup d'absences ; point de repos dans la nuit. Le septieme redoublement ; urines semblables aux précédentes. Il parloit beaucoup & ne se possédoit plus. Un suppositoire lui fit rendre des vers avec des matieres liquides. La nuit

ſuivante fut très laborieuſe. Le matin il eut un friſſon ſuivi de fievre aiguë & d'une ſueur chaude. Il parut ſans fievre ; il repoſa peu. A ſon réveil il eut un refroidiſſement ; il cracha beaucoup. Le ſoir ſon eſprit étoit fort égaré ; enſuite il vomit un peu d'humeurs noires & bileuſes. Le neuvieme, refroidiſſement, délire conſidérable, point de ſommeil. Le dixieme grandes douleurs aux jambes ; redoublement, délire. Le onzieme il mourut. »

Commentaire de Galien.

On doit être fort attentif à l'invaſion des maladies & uſer d'une grande circonſpection en adminiſtrant des alimens dans le commencement, quoiqu'elles paroiſſent légeres. Celle-ci devint très-grave par l'intempérance du malade. Le vomiſſement ſuivit, & la fievre ſe montra avec des ſymptômes violents. Les urines étoient épaiſſes & ſans ſédiment. Le cinquieme il étoit manifeſte que le malade mourroit à cauſe des urines huileuſes qu'il rendit ce jour-là ainſi qu'au ſeptieme, indépendamment des autres mauvais ſymp-

tômes. La mort arriva le onzieme qui est un des jours critiques.

TREIZIEME MALADE.

» Une femme enceinte de trois mois qui demeuroit sur le rivage, fut attaquée tout à la fois de la fievre & d'un mal de reins. Le troisieme jour le cou, la tête, la clavicule & la main droite douloureux. Elle devint muette presqu'aussi-tôt, & perclue de la main droite avec convulsion. Elle eut un délire complet, elle passa une mauvaise nuit, ne reposa pas & fut tourmentée par un flux de bile toute pure, qui ne sortoit qu'en petite quantité. Le quatrieme elle ne proféroit aucune parole; les convulsions subsistoient & les mêmes douleurs. L'hypochondre droit devint enflé & douloureux; elle ne reposa point; son esprit fut tout-à-fait égaré; ses déjections étoient bilieuses; elle sua pendant la nuit; la fievre cessa. Le sixieme la connoissance étoit rétablie & tout alloit mieux. La douleur persista à la clavicule gauche. Il y avoit soif, urines tenues, point de repos. Le septieme tremblement, assoupissement, égare-

ment d'esprit ; les douleurs de la clavicule & du bras gauche continuerent. Le reste alloit mieux. La connaissance étoit bonne. Elle fut trois jours sans fievre. Le onzieme la fievre la reprit avec frisson. Vers le quatorzieme elle vomit beaucoup de matieres bilieuses; jaunes ; elle sua ; la fievre cessa ; elle fut jugée. »

Commentaire de Galien.

Il est rare que les femmes enceintes essuient de pareilles maladies sans faire de fausses couches. Celle-ci à la vérité étoit dans des circonstances assez favorables, parce que vers le quatrieme mois les femmes risquent moins de perdre leur fruit. C'est pourquoi Hippocrate permet de purger depuis le quatrieme mois jusqu'au septieme, lorsque le cas le requiert. La raison en est simple. Dans les premiers mois le fœtus se détache facilement de l'utérus ; près du terme de l'accouchement l'enfant exige plus de nourriture, il périt promptement, lorsqu'elle lui manque. Alors il est difficile de prescrire une diéte convenable aux femmes attaquées de fievre aiguë. Si la diéte est trop rigide, l'en-

ſant périt faute de nourriture; ſi les alimens ſont abondants, la vie de la mere eſt en danger. Ainſi les fœtus de trois à quatre mois courrent moins de riſque. La femme, dont il s'agit dans cette hiſtoire, dût ſon ſalut à la force de ſon tempérament, qui lui procura au cinquieme un premier jugement, quoique ſes urines fuſſent tenues & de mauvaiſe couleur; la maladie ſe rallentit enſuite juſqu'au onzieme jour, auquel la fievre revint avec friſſon. Elle fut entiérement jugée au quatorzieme par la ſueur & le vomiſſement. Les ſymptômes, qui eurent lieu depuis le cinquieme juſqu'au onzieme, appartenoient au genre nerveux & non au ſyſtême vaſculeux. Car nous liſons, *le ſeptieme tremblement; aſſoupiſſement, abſences légeres.* Ce qui reſtoit dans les urines après le cinquieme acquéroit plus aiſément de la maturité. Auſſi eſt-il dit au ſixieme jour, *les urines étoient tenues*, ſans ajouter comme précédemment, qu'elles n'étoient pas de bonne couleur. Voilà ce qui mérite d'être obſervé dans cette hiſtoire. D'ailleurs nous voyons que le jugement du cinquieme eſt préſenté ici comme un jugement laborieux & difficile. C'eſt ainſi

que nous avons vu dans les histoires précédentes un jugement au cinquieme jour procuré par une hémorrhagie du nez. Ce jugement-ci arriva par une sueur. Mais dans l'un & dans l'autre cas il n'y eut pas de signe de coction & le jugement ne fut point absolu.

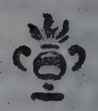
QUATORZIÉME MALADE.

» Mélidie, qui demeuroit près du temple de Junon, fut attaquée d'abord d'un violent mal à la tête, au cou & à la poitrine. La fievre la prit presqu'en même temps, les purgations menstruelles parurent médiocrement, & néanmoins les douleurs continuerent. Le sixieme, elle étoit assoupie, elle avoit des nausées, des horreurs, de la rougeur aux joues, & quelques absences. Le septieme, elle sua, la fievre la quitta. Les douleurs persistoient. La fievre revint. Elle dormoit peu. Ses urines dans le cours de la maladie avoient été d'assez bonne couleur, mais tenues. Ses déjections tenues, bilieuses, mordicantes, modiques, noires & très-fétides. Enfin on observa dans les urines un sédiment blanc & égal, la ma-

lade ſua & fut jugée parfaitement le onzieme. »

Commentaire de Galien.

Hippocrate ne fait pas mention de l'état des urines à chaque jour de la maladie. Il dit dans la derniere partie de cette hiſtoire qu'elles avoient été toujours tenues, mais de bonne couleur, c'eſt-à dire, qu'elles étoient d'un jaune pâle. Car les urines ſimplement tenues ſont blanches. Cette femme dût ſon ſalut à la bonté de ſon tempérament.



HISTOIRES

Tirées du troiſieme livre des Epidémiques.

PREMIER MALADE.

« PYTHION qui demeuroit dans le temple de Cérès éprouva d'abord un tremblement des mains. Le premier jour, il eut une fievre aiguë & du délire. Le deuxieme, la fievre redoubla. Le troiſieme, les choſes étoient dans le même état. Le quatrieme, les déjections furent modiques, pures, bilieuſes. Le cinquieme, redoublement, ſommeil léger & interrompu, le ventre fut reſſerré. Le ſixieme, crachats variés, rougeâtres. Le ſeptieme, ſa bouche étoit de travers. Le huitieme, redoublement. Les tremblements des mains continuoient. Les urines, depuis le commencement jusqu'au huitieme, étoient tenues, ſans couleur, avec ſuſpenſion nébuleuſe. Le dixieme, il ſua, les crachats commençoient à mûrir. Il fut jugé. Les urines

étoient blanchâtres vers le temps du jugement. Après le jugement environ le quarantieme jour de la maladie, il eut un abſcès au fondement & la maladie fut convertie en ſtrangurie. »

Commentaire de Galien.

On obſerve dès le premier jour deux ſymptômes joints à la fievre aiguë, ſavoir le tremblement des mains & un léger délire. Le premier de ces deux ſymptômes vient de la foibleſſe des muſcles ; le ſecond, d'inflammation au cerveau ou de l'affluence d'un ſuc bilieux. Hippocrate n'ayant point fait mention de cauſes procatarctiques, on doit attribuer cette maladie à l'abondance des ſucs accumulés inſenſiblement. Ainſi la diminution des forces, & par conſéquent les tremblemens procédoient de la trop grande plénitude. Car cette diminution s'obſervoit dès le premier jour.

Les crachats variés du ſixieme jour ne prouvent pas que le malade étoit pleurétique ou péripneumonique, mais ſeulement qu'il y avoit des humeurs viciées dans le poumon ; elles y étoient en petite quantité, puiſqu'il n'y avoit

pas difficulté de respirer, ni d'autres symptômes pleurétiques ou péripneumoniques; tels que la douleur de côté. Il est donc probable qu'il s'étoit accumulé quelqu'humeur dans la région supérieure du thorax vers les dernieres vertèbres du cou. La respiration étoit peu lésée, parce que le premier intercostal, qui donne naissance aux muscles des mains, contribue mediocrement à cette fonction. Le vice résidant dans les racines des nerfs produisit donc le tremblement, qui continua après l'apparition des crachats, & ne cessa que lorsque la coction fut achevée. Alors la maladie fut jugée par les sueurs, quoique les urines fussent encore crues; & le jugement fut tel que l'un & l'autre signe eurent leur valeur compétente. En effet il y avoit dans ce cas-ci deux affections différentes: l'une qui étoit fébrile résidoit dans les sucs veineux, l'autre avoit son siége dans le thorax. Les sueurs n'enleverent pas tout-à-fait la premiere, puisqu'il y avoit encore après, crudité dans les urines. Mais l'autre fut tout-à-fait dissipée, parce qu'il ne resta rien de vicié dans le poumon.

Le dixieme jour, il sua. Les crachats commençoient à mûrir, il fut jugé. Les

urines étoient tenues vers le temps du jugement. Il eſt fait mention dans le livre du Prognoſtique de deux ſortes d'urines tenues, ſavoir, les rouſſes & les blanches. *Tant que l'urine eſt rouſſe & tenue*, dit Hippocrate, *la maladie eſt dans un état de crudité.* Et dans un autre endroit : *ſi le malade rend pendant long-temps des urines tenues, il faut attendre quelques apoſtaſes vers les parties qui ſont au-deſſous du diaphragme.* Auſſi voyons-nous que le quarantieme jour après le jugement il y eut ſuppuration au fondement avec ſtrangurie.

Quant au jugement arrivé le dixieme jour, Galien conjecture qu'il y a erreur de copiſte, & que probablement le jugement eſt arrivé le onzieme. Nous ne voyons aucun malade jugé le dixieme jour dans les livres des Epidémiques: & ce jour n'eſt mis au nombre des jours décrétoires dans aucun des autres livres d'Hippocrate. Ce n'eſt pas lever la difficulté que d'alléguer que le malade fut jugé imparfaitement, parce que les jugemens même imparfaits arrivent en jours critiques & ſe font reconnoître à la ſeule crudité de l'urine, comme Hippocrate en fournit pluſieurs exemples.

Les urines depuis le commencement

jusqu'au huitieme étoient tenues, sans couleur, avec suspension nébuleuses. On lit, dans le livre du Prognostique, *les nubécules des urines sont bonnes lorsqu'elles sont blanches, & mauvaises lorsqu'elles sont noires.* Dans le cas dont il s'agit, si la suspension eût été blanche, le jugement n'auroit point été incomplet; mais si elle eût été noire, le jugement ne pouvoit être que fatal. Elle étoit donc d'une couleur moyenne entre le blanc & le noir; ensorte que le jugement fut bon mais incomplet, & ce qui restoit d'humeurs produisit, quarante jours après le commencement de la maladie, une double apostase, savoir, une au fondement, & l'autre à la vessie. Il est dit dans la seconde constitution; *le seul signe salutaire dans ces maladies, celui auquel dûrent leur salut grand nombre de malades qui se trouvoient dans le plus grand danger, étoit la strangurie, lorsque l'apostase se fit par cette voie.* Hippocrate donne le nom d'apostase à l'évacuation des humeurs viciées, ainsi qu'à la collection de ces humeurs dans quelque partie du corps que ce soit. C'est ainsi que dans un autre endroit il dit que l'apostase se fit par dyssenterie.

DEUXIEME MALADE.

« La fievre prit Hermocrate qui demeuroit près du nouveau mur, avec douleur à la tête & aux reins, tension à l'hypochondre droit sans dureté. Dès les premiers jours sa langue fut rissolée, il devint sourd : il ne dormoit point ; il avoit peu de soif. Ses urines étoient épaisses, rouges, sans sédiment ; ses déjections abondantes, recuites. Le cinquieme, les urines furent tenues avec nubécule. Elles ne déposerent point. Vers la nuit il eut des absences. Le sixieme, il parut ictérique : il eut un redoublement, & fut sans connoissance. Le septieme jour fut mauvais : les urines tenues, semblables aux précédentes. Les jours suivants se passerent de même. Mais vers le onzieme jour, tout parut aller mieux. Il fut assoupi, les urines furent épaisses, rougeâtres, tenues vers le fond du vase, sans sédiment ; il eut un peu de connoissance. Le quatorzieme, il étoit sans fievre. Il ne sua pas. Il reposa. La connoissance fut bien rétablie. Les urines étoient les mêmes. Le dix-septieme, la fievre le reprit &

devint aiguë les jours ſuivants ; les urines tenues. Le vingtieme, il fut jugé une ſeconde fois. La fievre ceſſa. Il ne ſua point. Pendant tout ce temps le dégoût ſubſiſtoit, la connoiſſance étoit bonne : il ne pouvoit parler : ſa langue étoit ſéche : il étoit ſans ſoif & fort aſſoupi. Vers le vingt-quatrieme, il fut pris de nouveau de chaleur fébrile. Il eut des ſelles abondantes, liquides, & tenues, beaucoup de fievre les jours ſuivants, & la langue riſſolée. Il mourut le vingt-ſeptieme. La ſurdité perſiſta durant toute la maladie. Les urines épaiſſes, rouges, ſans ſédiment, ou blanches, ſans couleur & avec ſuſpenſion ; il avoit du dégoût pour toute nourriture. »

Commentaire de Galien.

La douleur de tête accompagnée de ſurdité, prouve que les humeurs gagnent le cerveau. Le délire arrivé au cinquieme, dénote que les humeurs ſont mordicantes, & non froides & pituiteuſes. Ces dernieres produiſent le ſommeil & la léthargie. La langue ſéche & noire eſt encore une preuve de chaleur & d'âcreté d'humeurs. Si le ma-

lade n'éprouve point de ſoif, ou l'imagination eſt dérangée, ou l'eſtomac ne fait plus de fonctions. L'hypochondre (c'eſt toujours le droit, lorſqu'il ne détermine pas lequel des deux) médiocrement tendu indique le foyer de l'affection fébrile. L'inflammation réſidoit plutôt dans la partie interne du foie qui embraſſe l'eſtomac, puiſqu'il n'y avoit point de tumeur ni de dureté bien ſenſible. Les excréments aduſtes étoient encore une preuve de l'inflammation de ce viſcere. Ainſi des urines abſolument mauvaiſes jointes à ces ſignes auroient annoncé une mort prochaine. Mais celles-ci étoient de qualité moyenne, & on pouvoit juger que la maladie ſe prolongeroit. Car on ne pouvoit eſpérer qu'elles changeroient en mieux. Les urines rouges annoncent une longue durée de la maladie, mais d'ailleurs peu de danger, parce que le ſang qui les colore, lorſqu'il eſt trop ſéreux & qu'il n'a pas une coction ſuffiſante eſt de toutes les humeurs la plus douce & la moins nuiſible. Hippocrate dit encore que *les urines étoient épaiſſes & ne dépoſoient point*. Elles étoient par conſéquent troubles & flatueuſes ; les maux de tête accompagnent ſouvent de telles urines ; lorſque

l'air gagne la tête avec les sucs les plus chauds ; d'où naissent les veilles & le délire, quand il y a de l'acrimonie. Cet état dura jusqu'au cinquieme jour, auquel Hermocrate *rendit des urines tenues, sans suspension & sans sédiment. La nuit suivante il eut du délire.* Les urines tenues sont encore signe de crudité, ainsi que les urines épaisses qui ne déposent point. Lorsqu'il y a quelque sédiment dans les urines épaisses, elles annoncent un commencement de coction. S'il n'y a point de sédiment, elles dénotent l'épaississement des humeurs joint à la crudité. Il étoit donc sensible que cette maladie auroit quelque durée. Mais d'ailleurs le danger se manifesta par le délire de la nuit suivante. Dans ces circonstances, *l'ictère parut, il y eut un redoublement, le malade perdit la connoissance.* L'ictere, qui étoit une suite de l'affection du foie, ne pouvoit être avantageux, parce qu'il arrivoit avant le septieme jour, & que toute métastase avant la coction est nuisible, sur-tout lorsqu'elle se fait par ictère, qui empêche que la bile ne soit purgée par le foie & vuidée par les selles; au lieu que la coction achevée, la nature chasse souvent vers la peau les humeurs nuisi-

bles & même la bile jaune. D'ailleurs cette métastase se fit le jour du redoublement, & fut suivie de délire.

Le septieme, il fut mal. Les urines étoient toujours tenues. Pareillement les jours suivans. Vers le onzieme, il se trouva beaucoup mieux. Après des signes aussi funestes, la crudité des humeurs persévéroit & ne permettoit pas de juger que l'état du malade fût changé en mieux, d'autant plus qu'il n'y avoit eu aucun signe décrétoire le onzieme, tel qu'une hémorrhagie du nez ou un flux de ventre, ou des vomissemens ou des sueurs ou des parotides, &c.

Le onzieme, le malade étoit assoupi. Les urines étoient épaisses, rougeâtres, sans sédiment. Il eut un peu de connoissance. L'assoupissement reconnoît trois causes : l'humidité excessive de la partie du cerveau qui reçoit le sentiment; le simple refroidissement de cette partie (de ces deux qualités réunies, naît l'assoupissement profond); enfin l'épuisement des forces, tel qu'on l'observe dans ceux qui n'ont que peu de momens à vivre & qui ne peuvent tenir leurs paupieres ouvertes. La langueur, la lenteur, la rareté & la petitesse du pouls distinguent cet assoupissement des deux précédents.

La nature de cette maladie, dans laquelle on obſerve une langue brûlée, de l'inſomnie, une fievre violente, un ictere au ſixieme jour, des excrémens recuits, ne permet pas d'attribuer à des ſucs trop humides, introduits dans le cerveau l'aſſoupiſſement dont il s'agit. C'étoit donc l'épuiſement des forces ou un refroidiſſement inſigne dans le cerveau qui cauſoit l'aſſoupiſſement. L'un & l'autre ſont très-pernicieux dans les maladies chaudes & ſéches. Et ſi les urines avoient été en même temps d'un mauvais préſage, la mort n'auroit pas tardé. Mais elles furent épaiſſes, rougeâtres, en un mot moyennes entre les bonnes & les mauvaiſes.

Le quatorzieme, la fievre ceſſa. Il ne ſua point. Il repoſa. Il avoit bonne connoiſſance. Les urines étoient ſemblables aux précédentes. La ceſſation de la fievre qui arriva le quatorzieme, ne préſageoit rien de bon. Pour le faire ſentir, Hippocrate obſerve qu'il n'y eut point de ſueur, conformément à cette maxime que *les apparences de mieux ſont infideles, à moins qu'elles ne ſoient fondées ſur des cauſes réelles.* Ainſi dans ce malade le mieux apparent après des ſymptômes auſſi pernicieux, ſans coction précéden-

te, sans signes décrétoires, annonçoit la malignité de la maladie. C'est ainsi que dans les tumeurs causées par des humeurs malignes, si la nature est trop foible pour opérer le coction, la douleur & la fievre cessent. Mais alors faute de suppuration, de douleur & de fievre, la partie chargée de ces humeurs se putréfie, de maniere qu'on est quelquefois obligé d'en faire l'amputation. On pouvoit donc établir à coup sûr qu'il y auroit une rechûte & que le malade périroit. Mais par la connoissance de ce qui étoit arrivé le onzieme & le quatorzieme, il étoit naturel de penser que le dix septieme seroit le jour de la rechûte. Car les changements dans les maladies arrivent dans les jours décrétoires. Ainsi le retour de la maladie au dix-septieme & le changement survenu au vingtieme sont conformes aux lois établies par Hippocrate, qui enseigne que le onzieme est indice du quatorzieme, & le dix septieme du vingtieme. Il est difficile d'assigner quel devoit être le changement, parce que nous ignorons les forces du malade qui ne peuvent bien être appréciées que par la connoissance du pouls.

Le dix-septieme, rechûte, chaleur fébri-

le, les jours suivants fievre aiguë, urines tenues, délire. Quoique ces signes ne fussent point absolument pernicieux, on ne pouvoit faire espérer la guérison. Il étoit à craindre que le malade ne pût supporter la longueur de la maladie.

Le vingtieme, il fut jugé de nouveau, la fievre cessa, il ne sua point.

Ce même jour il y auroit eu redoublement, si la nature eût tenté la coction des humeurs morbifiques dont la crudité étoit annoncée par celle des urines qui conservoient toujours le même caractere. Au lieu de redoublement la fievre cessa ; elle ne s'étoit point allumée le dix-septieme par l'effet de la chaleur naturelle, mais par la seule pourriture des humeurs. Elle cessa donc lorsque cette chaleur étrangere fut dissipée. La mort du malade n'étoit pas moins certaine à cause de la préséverance des signes funestes, dont Hippocrate fait l'énumération en disant, *pendant tout ce temps il avoit de l'aversion pour les aliments. Il jouissoit de toute sa raison. Il ne pouvoit parler. Sa langue etoit seche. Il n'avoit point soif. Il étoit fort assoupi.* Tous signes d'extinction de la faculté vitale. Remarquez l'attention d'Hippo-

crate : après avoir fait observer le dégoût du malade pour tout aliment, il dit qu'*il jouissoit de toute sa raison*, ensuite qu'*il ne pouvoit parler* : après le symptôme d'aridité de la langue, il dit que le malade n'avoit point de soif. Ainsi l'éloignement pour tout aliment & pour la boisson ne procédoit point de délire ou d'inadvertance, mais de l'extinction des facultés. D'où il suit que la cessation de la fievre au vingtieme jour étoit dûe à l'extinction de la chaleur naturelle : ce qui s'accorde avec l'assoupissement profond produit, non par l'excessive humidité du cerveau, mais par l'épuisement total des forces. La mort d'Hermocrate n'eut donc rien de surprenant ; mais la durée de cette maladie jusqu'au vingt-septieme paroit extraordinaire. Ce qui donne lieu de croire que le malade étoit jeune & d'une forte constitution.

Vers le vingt-quatrieme, la fievre le reprit encore. Il rendit par les selles beaucoup de matieres liquides & tenues. Les jours suivants la fievre fut aiguë, la langue rissolée. Il mourut le vingt-septieme.

Dans cette maladie les jours décrétoires apporterent de grands changements.

Tels étoient le vingt-quatrieme & surtout le vingt-septieme qui fut fatal. Le dix-septieme la fievre reprit le malade. Le vingtieme, il parut mieux, quoiqu'en effet il fut très-mal, puisque la fievre ne cessoit qu'à cause de l'extinction de la chaleur naturelle. Ainsi au vingt-quatrieme la pourriture des humeurs ayant excité une nouvelle chaleur, & les déjections ayant été abondantes & tenues, il mourut au vingt-septieme.

TROISIEME MALADE.

« Le malade, qui habitoit le jardin de Déalces, ressentoit depuis longtemps une pesanteur de tête & une douleur à la tempe droite, lorsqu'il fut attaqué d'une forte fievre à la suite de quelque dérangement, & obligé de garder le lit. Le deuxieme jour, il coula de la narine gauche quelques gouttes de sang. Il alla à la selle Les urines furent tenues, variées avec quelques suspensions semblables à des parties d'orge mal moulu ou à de la semence. Le troisieme, la fievre fut aiguë. Les selles noires, tenues & mousseuses. Une matiere livide se précipi-

toit au fond du vaſe. Il étoit dans un aſſoupiſſement profond & ne ſe levoit qu'avec beaucoup de difficulté. Les urines dépoſoient un ſédiment livide & viſqueux. Le quatrieme, il vomit d'abord un peu de bile jaune, enſuite de la bile verte. Quelques gouttes de ſang coulerent de la narine gauche. Les déjections & les urines furent ſemblables aux précédentes. Il eût une petite ſueur à la tête & aux clavicules. La rate s'enfla. Il ſentit des douleurs à la cuiſſe du même côté. L'hypochondre droit fut tendu ſans dureté. Il ne repoſa point. Durant la nuit il eût des abſences. Le cinquieme, les ſelles furent plus abondantes, noires, mouſſeuſes. Une matiere noire ſe précipita au fond du vaſe. Il ne dormit point. Son eſprit fut égaré. Le ſixieme, déjections noires, graſſes, gluantes, fétides. Il dormit. La connoiſſance fut bonne. Le ſeptieme, langue fort ſéche ; altération ; point de repos ; des abſences. Les urines furent ténues, mal colorées. Le huitieme, déjections noires, modiques & compactes. Il dormit ; il avoit bonne connoiſſance & peu d'altération. Le neuvieme, il eut un friſſon ſuivi de fievre:

aiguë ; il sua, puis se refroidit ; son esprit fut égaré ; il devint louche de l'œil droit ; sa langue fut fort seche. Il étoit fort altéré, il ne dormit point. Le dixieme, même état. Le onzieme, connoissance parfaite, point de fievre : il sua : ses urines furent tenues, la fievre cessa pendant deux jours. Le quatorzieme, elle revint. Il neût point de repos pendant la nuit : son esprit fut tout à fait égaré. Le quinzieme, urines troubles, semblables à celles qu'on agite après qu'elles ont déposé : fievre aiguë : absences continuelles : point de repos. Les genoux & les jambes furent douloureux. Un suppositoire fit sortir des excréments noirs. Le seizieme, urines tenues avec suspension nébuleuse : des absences. Le dix-septieme au matin, extrémités froides : on le couvrit, il eut une fiegre aiguë & une sueur universelle. La connoissance fut meilleure, il se trouva mieux. Il avoit encore de la fievre & de l'altération ; il vomit un peu de bile jaune, alla à la selle, & peu après il vomit encore un peu d'humeurs noires tenues : les urines furent tenues, décolorées. Le dix-huitieme, il n'eût pas de connoissance : il étoit assoupi. Le dix-neuvie-

me, même état ; urines tenues. Le vingtieme il dormit, la connoiſſance fut bonne : il ſua & la fievre le quitta. Il n'eût point de ſoif, mais les urines étoient tenues. Le vingt-unieme, légéres abſcences, un peu de ſoif ; douleurs à l'hypochondre droit & palpitations continuelles au nombril. Le vingt-quatrieme, ſédiment dans les urines. La connoiſſance fut parfaite. Le vingt-ſeptieme, douleurs à la hanche droite ; urines tenues avec ſédiment. Tout alloit aſſez bien. Le vingtneuvieme, douleurs à l'œil droit, urines tenues. Le quarantieme, il eût un flux de ventre pituiteux, blanc, copieux. Il ſua abondamment & de tout le corps. Il fut jugé entiérement. »

Commentaire de Galien.

Le malade reſſentoit depuis long-temps de la peſanteur à la tête & de la douleur à la tempe droite. Il fut attaqué d'une forte fievre à la ſuite de quelque dérangement. La peſanteur de tête, & la douleur à la tempe droite, prouvent que le malade avoit déjà des diſpoſitions à tomber dans quelqu'accident. Le dérangement qui ſurvint n'auroit pas été capable de pro-

duire ſeul une maladie, mais il ſe joignit aux diſpoſitions précédentes & rendit la cauſe complette.

Le deuxieme jour, il coula de la narine gauche un peu de ſang pur.

Cette hémorrhagie ne ſe fit point dans la direction convenable, puiſque la douleur occupoit la tempe droite.

Les urines furent tenues, variées, avec quelques ſuſpenſions ſemblables à des parties d'orge mal moulu ou à de la ſemence. Le troiſieme jour, la fievre fut aiguë, les ſelles noires, tenues & mouſſeuſes. Une matiere livide ſe précipitoit au fond du vaſe. Il étoit dans un aſſoupiſſement profond & ne ſe levoit qu'avec beaucoup de difficultés; les urines dépoſoient un ſédiment livide & viſqueux. Tous ces ſymptômes ſont mauvais ſuivant le livre du Prognoſtique.

Le quatrieme, il vomit un peu de bile jaune & quelques momens après de la bile verte. Quelques gouttes de ſang coulerent de la narine gauche. Les déjections & les urines furent ſemblables aux précédentes, il eut une petite ſueur à la tête & aux clavicules. La rate s'enfla. La cuiſſe du même côté devint douloureuſe. L'hypochondre droit fut tendu ſans dureté. Il ne repoſa point. Durant la nuit ſon eſprit fut égaré. Tous ſymptômes encore mauvais, à l'excep-

tion de l'enflure de la rate & des douleurs de la cuisse gauche qui annonçoient une métastase de l'humeur morbifique.

Le cinquieme, les selles furent plus abondantes, noires & mousseuses. Il se précipitoit un sédiment noir au fond du vase. Il ne dormoit point dans la nuit. Son esprit fut égaré. Autres symptômes de mauvais présage.

Le sixieme, déjections noires, grasses, gluantes, fetides. Il dormit. La connoissance fut bonne. Parmi ceux-ci le sommeil & la présence d'esprit sont les seuls favorables. Les autres sont encore mauvais.

Le septieme, langue fort aride, altération, point de repos, des abscences. Les urines furent tenues, mal colorées. Le huitieme, déjections noires, modiques & compactes. Il dormit. Il avoit bonne connoissance & peu d'altération. Jusqu'ici tout étoit fort suspect.

Le neuvieme, il eut un frisson suivi de fievre aiguë : il sua, puis il eut froid. Son esprit fut égaré. Il devint louche de l'œil droit : sa langue fut fort séche. Il étoit fort altéré. Il ne dormit point. Le dixieme, même état. Le onzieme, connoissance parfaite. Point de fievre. Il sua : ses urines furent tenues. Ce malade devoit être d'u-

ne forte constitution pour avoir surmonté une maladie aussi grave que celle-ci. On ne voit aucun symptôme avantageux jusqu'au neuvieme, qui fut remarquable par un frisson décrétoire suivi de fievre aiguë, puis de sueur & enfin d'apyrexie. Le délire & le strabisme qui se manifesterent au neuvieme, sont assez ordinaires dans les crises. La fievre ne cessa pas dès le neuvieme à cause de la grandeur de la maladie : & le dixieme les choses resterent dans le même état. Mais le onzieme, il y eut apyrexie. Le jugement ne fut pas complet. Hippocrate nous fait attendre le retour de la fievre en disant que les urines étoient tenues.

La fievre cessa pendant deux jours. Le quatorzieme, elle revint. Il n'eût point de repos pendant la nuit. Son esprit fut tout-à-fait égaré. Le jugement ayant été incomplet, il y eut deux jours d'intermission. Le quatorzieme, la fievre revint accompagnée des mêmes symptômes.

Le quinzieme, urines troubles, semblables à celles qu'on agite après qu'elles ont déposé : fievre aiguë, absences continuelles : point de repos. Les genoux & les jambes furent douloureux. Un suppositoire fit sortir des excrémens noirs.

Les douleurs des genoux & des jambes étoient un ſigne favorable, parce qu'elles annonçoient le mouvement des humeurs morbifiques vers les parties inférieures. Mais les excrémens noirs n'étoient pas d'un bon préſage.

Le ſeizieme, urines tenues avec ſuſpenſion nébuleuſe. Des abſences. Le dix-ſeptieme au matin, extrémités froides : on le couvrit. Il eut une fievre aiguë & une ſueur univerſelle. La connoiſſance fut meilleure. Il ſe trouva mieux. Il avoit encore de la fievre & de l'altération. Il vomit un peu de bile jaune, alla à la ſelle, & peu après il vomit encore un peu d'humeurs noires & tenues. Les urines furent tenues, ſans couleur.

La ſueur du dix-ſeptieme ne fut pas ſuffiſante pour enlever la maladie à cauſe de la crudité des humeurs.

Le dix-huitieme, il n'eût pas de connoiſſance. Il étoit aſſoupi. Le dix-neuvieme, même état.

Le dix-ſeptieme n'avoit pas produit un changement fort avantageux dans cette maladie. Cependant on apperçoit que la nature faiſoit des efforts & il n'y avoit point à déſeſpérer qu'elle remporteroit la victoire.

Le vingtieme, il dormit. La connoiſſance

fut bonne, il ſua & la fievre le quitta. Il n'eût poiut de ſoif. Mais les urines étoient tenues. Le vingt unieme, legeres abſences, un peu de ſoif. Douleurs à l'hypochondre droit & palpitations continuelles au nombril. Le vingt-quatrieme, ſédiment dans les urines. La connoiſſance fut parfaite. Le vingt-ſeptieme, douleurs à la hanche droite : urines tenues avec ſédiment. Tout alloit aſſez bien. Le vingt neuvieme, douleurs à l'œil droit : urines tenues. Le quarantieme, il eut un flux de ventre pituiteux, blanc & copieux. Il ſua abondamment & de tout le corps. Il fut jugé entierement.

C'eſt la troiſieme fois que la nature tente l'expulſion de l'humeur morbifique par les ſueurs. Ce jour-ci, comme les autres, étoient décrétoires.

QUATRIEME MALADE.

« A Thaſe, Philiſte étoit incommodé depuis long-temps du mal de tête. Enfin il tomba dans un aſſoupiſſement profond, & ſe mit au lit. Il avoit fait des excès de vin, à la ſuite deſquels il fut attaqué de fievre continue, & le mal de tête devint plus aigu. D'abord il ſentit une très-grande chaleur pendant la nuit, & le premier jour il

vomit un peu d'humeurs bilieuses, jaunes ; ensuite beaucoup de bile verte. Il alla à la selle & fut fort agité pendant la nuit. Le deuxieme, surdité, fievre aiguë, l'hypochondre droit fut tendu, & tiré vers les parties internes. Les urines étoient tenues, transparentes, & contenoient une suspension modique, semblable à de l'humeur séminale. Vers le milieu du jour il eut un délire furieux. Le troisieme, il fut fort agité. Le quatrieme, convulsion, redoublement. Le cinquieme au matin, il mourut. »

Commentaire de Galien.

Galien renvoie à ses commentaires sur le livre du Prognostique, les Aphorismes, les Prorrhétiques ; le premier & le second livre des épidémiques, pour l'explication des signes de cette maladie. Il observe seulement que le malade précédent & celui-ci, étoient également attaqués de mal de tête. Mais l'assoupissement de ce dernier étoit un symptôme de plus, qui méritoit attention. Il y eut encore une grande différence dans les causes procatarctiques. Dans le premier, le cerveau n'étoit point lésé depuis long-temps.

temps; il y avoit ſeulement abondance d'humeurs dans la tête, & la maladie ſe déclara par quelqu'accident. Dans celui-ci la léſion du cerveau, qui ſubſiſtoit déjà, reçut un accroiſſement ſi conſidérable par les excès du vin, que le malade fut enlevé le cinquieme jour. Il y a une diſtinction à faire entre les ſymptômes de cette maladie. Les uns appartiennent à la fievre aiguë; tels ſont les vomiſſemens & la qualité des urines. Ils ſont indépendans de l'affection du cerveau. Les autres ſont une ſuite de la léſion de cet organe. La ſurdité, la convulſion & la fureur, ſont de ce nombre. La tenſion de l'hypocondre droit & ſa rétraction vers les parties internes arrivent lorſque le diaphragme attire à ſoi les parties voiſines. Cette tenſion du diaphragme a lieu dans l'inflammation de la plévre, lorſqu'elle eſt conſidérable. Quelquefois elle dépend de l'action des nerfs qui ſe portent au diaphragme & qui l'attirent vers leur origine. Enfin l'inflammation même du diaphragme opere cet effet. Dans ce cas-ci il eſt vraiſemblable que la tenſion du diaphragme fut cauſée par l'action des nerfs, qui l'attiroient vers leur origine. Souvent

dans ces affections l'un & l'autre hypochondres se portent vers les parties internes. Quelquefois aussi il n'y en a qu'un seul, selon la partie des nerfs affectés & le dégré de l'affection.

CINQUIEME MALADE.

» Chœrion, qui demeuroit chez Dæménete, après bien des excès de vin fut attaqué de la fievre avec pesanteur & douleur à la tête, point de repos & un flux d'humeurs tenues & bilieuses. Le troisieme jour, il eut une fievre aiguë avec tremblement de la tête, & sur-tout de la lévre inférieure; peu après un frisson, des convulsions. Son esprit fut tout-à-fait égaré. La nuit fut mauvaise. Le quatrieme, il fut tranquille : il reposa un peu. Il déraisonnoit. Le cinquieme fut fort laborieux. Il y eut redoublement, délire, mauvaise nuit, point de repos. Le sixieme il étoit dans le même état. Le septieme, nouveau frisson, fievre aiguë. Il sua de tout le corps. Il fut jugé. Et depuis le commencement de sa maladie, ses déjections étoient de la bile toute pure, fort liquide, & en petite quantité.

Ses urines étoient pareillement tenues, de bonne couleur, avec suspension nébuleuse. Le huitieme, l'urine étoit mieux colorée & fit voir un peu de sédiment blanc. La connoissance fut bonne. La fievre cessa. Le neuvieme, elle revint. Vers le quatorzieme, il eût une fievre aiguë : il sua. Le seizieme, il vomit beaucoup d'humeurs jaunes, bilieuses. Le dix-septieme, nouveau frisson, fievre aiguë. Il sua, la fievre le quitta. Il fut jugé. Depuis la rechûte & le jugement, les urines étoient de bonne couleur & déposoient. La connoissance étoit bonne. Le dix-huitieme, il eut de la chaleur & de la soif. Les urines furent tenues avec suspension nébuleuse. Il eût quelques absences. Le dix-neuvieme, il n'eut point de fievre. Le cou devint douloureux, il y eût du sédiment dans les urines. Le vingtieme, il fut jugé parfaitement. »

Commentaire de Galien.

Ce malade péchoit par une abondance d'humeurs, & sur-tout d'humeurs bilieuses ; la doctrine des jours

critiques & des urines eſt encore confirmée par cet exemple.

SIXIEME MALADE.

» La fille d'Euryanax fut attaquée de fievre ardente. Elle n'avoit point de ſoif pendant toute ſa maladie, & ne prenoit aucun aliment. Elle alloit peu à la ſelle. Son urine étoit modique, tenue & de mauvaiſe couleur. Elle eût dès les premiers jours de la douleur au fondement. Le ſixieme, la fievre manqua; elle ne ſua pas. Elle fut jugée. Il s'étoit formé un petit abſcès au fondement, qui s'ouvrit lors du jugement. Sept jours après elle eut un friſſon, puis ſentit de la chaleur & ſua. Le lendemain elle eût encore un peu de friſſon, & depuis, les extrémités reſterent froides. Le dixieme jour après la ſueur précédente, elle eût des abſences. La connoiſſance revint peu après. On diſoit que ces accidens étoient ſurvenus, parce qu'elle avoit mangé du raiſin. Mais après douze jours d'intermiſſion, elle eût derechef un grand délire, & fut tourmentée d'un flux d'humeurs bilieuſes, modiques, pures, tenues & mordican-

tes. Elle alloit ſouvent à la ſelle. Elle mourut ſept jours après le délire, qu'elle avoit eu en dernier lieu. Dès le commencement & durant toute ſa maladie elle avoit mal à la gorge avec rougeur & inflammation, cauſée par une humeur modique, tenue, âcre. Elle touſſoit & rejettoit des crachats cruds. Elle avoit une averſion conſtante pour toute ſorte d'alimens. Elle n'avoit point de ſoif & ne buvoit preſque pas. Elle étoit taciturne, triſte, abattue. Cette fille avoit des diſpoſitions à la phthiſie. »

Commentaire de Galien.

Galien ne croit pas qu'il faille s'appliquer à rechercher ici l'ordre des jours critiques, ni à diſcuter les différentes leçons des exemplaires, parce qu'il eſt évident que cette mort a été cauſée par la diſtillation des humeurs du cerveau ſur la poitrine, & qu'elle n'a été ſi prompte qu'à cauſe de l'extinction de la faculté naturelle, ſuffiſamment prouvée par le dégoût général pour tout aliment & pour toute boiſſon.

SEPTIEME MALADE.

» L'extinction de la voix, la rougeur & la sécheresse de la langue furent les premiers symptômes qui se manifesterent dans la squinancie, dont étoit attaquée une femme, qui demeuroit chez Aristion. Le premier jour elle eût un frisson qui fut suivi de chaleur. Le troisieme, elle eût encore un frisson suivi de fievre aiguë. Le cou & la poitrine parurent enflés des deux côtés avec rougeur & tension. Les extrémités devinrent froides & livides : la respiration haute : la boisson sortoit par les narrines. Elle ne pouvoit point avaler. Les selles & les urines furent supprimées. Le quatrieme, elle eût un redoublement. Le cinquieme, elle mourut. »

Commentaire de Galien.

Galien explique ces mots, *la respiration haute*, en disant qu'il s'agit ici des mouvemens de la partie supérieure du thorax, lorsque les malades élevent les omoplates, comme il arrive dans l'angine, dans la péripneumonie &

dans les ſuppurations du poulmon. Cette reſpiration haute s'obſerve auſſi dans l'orthopnée & l'aſthme. Hippocrate dit dans le livre du Prognoſtique. *Les angines qui ne font rien appercevoir à la gorge ni au cou, & cauſent beaucoup de travail & de l'orthopnée, ſont dangereuſes & enlevent les malades très-promptemunt.* Dans l'état de ſanté & de repos, la reſpiration ne s'exerce que par les parties inférieures du thorax, qui ſont voiſines du diaphragme. Si nous avons beſoin d'une plus grande inſpiration, nous élevons les côtes moyennes. Voulons-nous une reſpiration encore plus grande, nous élevons juſqu'aux omoplates, & nous employons toutes les forces du thorax. Lorſque nous courons & que nous nous agitons beaucoup, nous ſommes obligés de faire de grandes inſpirations, parce qu'alors une grande quantité d'air nous eſt néceſſaire. Mais dans les péripneumonies, les ſuppurations & l'orthopnée avec fievre, c'eſt le défaut des organes qui ne peuvent recevoir la quantité d'air néceſſaire pour la vie : & la reſpiration étant incompléte, nous ſommes forcés d'agiter continuellement le thorax en entier pour y ſuppléer. Dans l'angine

les organes, qui doivent recevoir l'air, ſont libres & dégagés. Mais l'inflammation des muſcles de la gorge reſſerre le paſſage & la reſpiration ne s'exécute qu'imparfaitement, comme dans les péripneumonies. Il pourroit encore ſe faire que la reſpiration dans l'angine eût été appellée *reſpiration haute*, parce que les malades veulent ſe lever comme dans l'orthopnée.

La boiſſon ſortoit par les narrines. Le reſſerrement du paſſage cauſé par l'inflammation ou la paralyſie de la partie, deux ſymptômes également pernicieux, pouvoient produire cet effet. *Les extrémités froides & livides au troiſieme jour* annonçoient l'extinction de la chaleur naturelle, d'où ſuivit la ſuppreſſion des ſelles & des urines, par l'abolition des fonctions. De tout ceci, on peut conclure que cette femme n'eſt morte ni le ſeptieme ni le neuvieme jour, comme l'ont écrit quelques interprêtes, qui, au lieu du cinquieme jour, ont écrit le ſeptieme; d'autres le neuvieme : car il n'étoit pas poſſible qu'elle vécut ſi long-temps, vû les ſymptômes du troiſieme jour. D'ailleurs Hippocrate n'auroit pas omis les ſymptômes du cinquieme & du ſep-

tieme. Lors donc qu'il dit qu'au troisieme les extrêmités étoient froides avec fievre aiguë & suppression d'urines, il est clair que, quand même il n'y auroit point eu au quatrieme de redoublement, la malade ne pouvoit manquer de mourir le cinquieme.

HUITIEME MALADE.

» Le jeune homme, qui demeuroit sur la place des menteurs, fut attaqué de fievre ardente, après des travaux, des fatigues & des courses extraordinaires. Il fut tourmenté dès le premier jour d'un flux de ventre & rendit beaucoup de matieres bilieuses & tenues. Ses urines étoient tenues & noirâtres. Il ne dormit point. Il étoit altéré. Le deuxieme jour, il eut un redoublement, des déjections plus abondantes & pires que les précédentes : point de sommeil : l'esprit troublé : petite sueur. Le troisieme, de l'impatience, de la soif, des nausées, de l'agitation : son esprit étoit égaré : les extrémités étoient livides & froides : les hypochondres étoient tendus sans dureté. Le quatrieme point de sommeil : il étoit

plus mal. Le ſeptieme, il mourut. Il étoit âgé d'environ vingt ans. »

Commentaire de Galien.

Le premier jour, les urines étoient noirâtres. Le deuxieme, il y eut une petite ſueur. Le troiſieme, beaucoup d'agitation. Durant tout ce temps point de ſommeil. Ces ſymptômes ſont mauvais. mais la lividité & le froid des extrémités au troiſieme jour d'une fievre aigue ſont des ſignes mortels, ſur tout à l'âge de ce malade, puiſqu'ils ſuppoſent ou une grande inflammation des viſceres ou l'extinction de la chaleur naturelle. La tenſion des hypochondres ſans dureté ſignifioit que le diaphragme, le foie ou la rate, & non les parties externes, étoient enflammés. Tous ces cas ſont dangereux. Mais la lividité & le froid des extrémités au troiſieme jour d'une fievre aiguë, & dans un ſujet âgé de vingt-ans, annonçoient, encore un coup, une mort certaine. L'âge & peut-être la bonne conſtitution du malade lui ont fait atteindre le ſeptieme jour ? Héraclite de Tarente, s'imaginant que les redoublemens étoient arrivés à jours pairs, eſt ſurpris que la

maladie ait été terminée le ſeptieme ; mais il n'a pas fait réflexion que les ſymptômes du troiſieme enchériſſoient ſur ceux du deuxieme, & qu'au lieu de ſimple inſomnie & de confuſion des idées, il y avoit agitation, ſoif, dégoût, impatience; tous ſymptômes, qui chacun en parrticulier, rendoient le troiſieme pire que le deuxieme. D'ailleurs les fonctions du cerveau étoient plus dérangés au troiſieme jour qu'au deuxieme, où il eſt dit ſimplement que les idées du malade étoient confuſes. Mais au troiſieme l'eſprit étoit égaré. Ajoutez la tenſion de l'hypochondre qui ſe manifeſta ce jour-là. Ainſi que le froid & la lividité des extrémités. On doit donc s'étonner plutôt de ce que le jeune homme ne mourut pas le cinquieme. Si, pour défendre Héraclite, on fait obſerver que l'état du malade empiroit au quatrieme, on répondra que le quatrieme eſt indicateur du ſeptieme, parce que le bien ou le mal, qu'il annonce, arrive plutôt au ſeptieme qu'au ſixeme. Ainſi le redoublement étant arrivé au deuxieme jour, relativement à l'état du premier jour, le troiſieme fut pire que le deuxieme ; le quatrieme plus mauvais encore que le troiſieme. La ma-

ladie ſe ſoutint les jours ſuivants dans le même état ; & le malade réſiſta juſqu'au ſeptieme, à cauſe de ſes forces ou de ſon âge. Autrement il ſeroit mort le cinquieme.

NEUVIEME MALADE.

» Une femme, qui demeuroit chez Tiſamene, fut attaquée de paſſion iliaque avec des douleurs inſupportables, des vomiſſemens continuels. Elle ne pouvoit garder la boiſſon. Elle reſſentoit des douleurs aux hypochondres & dans toute la région hypogaſtrique. Elle avoit des tranchées continuelles : point de ſoif. Elle ſe plaignoit d'une chaleur extrême, tandis que les extrémités étoient froides. Ajoûtez des nauſées ; de l'inſomnie ; des urines modiques & tenues ; des déjections crues, tenues, modiques. Tous les remedes qu'on employa furent inutiles. Elle mourut.

Commentaire de Galien.

Les vomiſſemens continuels, l'impoſſibilité de garder la boiſſon, les douleurs des hypochondres & les tranchées

dans les inteſtins, ſont les ſymptômes de la paſſiôn iliaque. Le froid perpétuel des extrémités, s'il ſe joint aux ſymptômes précédens, rend la maladie funeſte. Hippocrate obſerve qu'elles étoient les urines, quoique la maladie ne fut pas dans les veines, & nous devons à ſon exemple, ne point négliger l'inſpection des urines dans les affections du ventre, du thorax, du poulmon, des nerfs. Car lorſqu'elles ſont bonnes elles ne décident point de la guériſon : mais lorſqu'elles ſont mauvaiſes, elles annoncent un danger plus preſſant. Les paſſions iliaques, qui occupent les inteſtins voiſins du foie & de la rate, ſont plus pernicieuſes que celles qui ont leur ſiége dans les gros inteſtins. On les diſtingue par la fréquence & la violence des vomiſſemens, l'impoſſibilité de garder la boiſſon & ſur-tout la ſuppreſſion des déjections. D'ailleurs les douleurs font diſcerner le ſiége de cette maladie. S'il y a vomiſſement de matieres fécales, c'eſt une preuve que les inteſtins grêles ſont affectés.

DIXIEME MALADE.

» Une des ſuivantes de Pantimides

ayant fait une fausse couche dans les premiers mois de sa grossesse fut attaquée d'une fievre violente avec langue très-seche, soif, nausées, insomnies, flux de ventre tenu, crud & abondant. Le deuxieme, elle eût un nouveau frisson, suivi de fievre aiguë; des déjections copieuses. Elle ne dormit pas. Le troisieme, les douleurs augmenterent. Le quatrieme, son esprit fut égaré. Le septieme, elle mourut. Le flux de ventre avoit continué durant toute la maladie. Les déjections étoient abondantes, tenues & crues. Les urines modiques & crues.»

Commentaire de Galien.

Hippocrate n'ayant indiqué aucune cause externe, qui ait occasionné la fausse couche de cette femme, on doit l'attribuer à un amas d'humeurs viciées. La fievre étoit aiguë & très-forte. La sécheresse de la langue & la soif le prouvent suffisamment. Elle étoit par conséquent causée par des humeurs bilieuses. D'ailleurs le dégoût & la nausée indiquent la malignité de cette fievre. Cependant il y avoit flux d'humeurs, tenues, abondantes & crues; il falloit

donc que l'humeur bilieuſe fût contenue dans tous les vaiſſeaux, tandis que les premieres voies & les parties caves du foie fourniſſoient des crudités aux déjections. La crudité des urines prouve en même temps la crudité des humeurs des premieres voies.

ONZIEME MALADE.

» Une autre femme après une fauſſe couche, au cinquieme mois de ſa groſſeſſe, fut attaquée d'une fievre violente avec un grand aſſoupiſſement, auquel ſuccéderent de l'inſomnie, des douleurs aux lombes, & de la peſanteur à la tête. Le deuxieme jour, elle fut tourmentée d'un flux, & rendit un peu de bile pure & tenue. Le troiſieme, le flux étoit plus abondant & de plus mauvaiſe qualité. La nuit ſuivante elle n'eut point de repos. Le quatrieme, ſon eſprit étoit égaré ; elle avoit des frayeurs, du découragement. Elle devint louche de l'œil droit. Elle eût une petite ſueur froide à la tête. Les extrémités devinrent froides. Le cinquieme, elle eut un redoublement. Elle déraiſonna beaucoup. La connoiſſance revint preſ-

qu'aussi-tôt. Elle avoit de la soif. Elle ne dormit point. Le flux continuoit & dura jusqu'à la fin. Elle rendoit beaucoup de matieres de mauvaise qualité : les urines étoient modiques, tenues & noirâtres : les extrémités froides & livides. Le sixieme, elle resta dans le même état. Le septieme, elle mourut. »

Commentaire de Galien.

Les sauts violents, les frayeurs soudaines, les grandes douleurs, les indigestions, quelquefois les médicamens, les saignées, les hémorrhagies qui surviennent aux blessures, les hémorrhoïdes causent des fausses couches. Quelques femmes perdent leur fruit à la suite des hémorrhagies du col de la matrice. Hippocrate n'ayant fait aucune mention de ces accidens, nous devons juger que la fievre n'étoit pas une suite de la fausse couche, mais plutôt que la fausse couche étoit causée par la fievre. Le flux de ventre du deuxieme jour étoit un flux d'humeurs bilieuses jaunes. Lorsqu'Hippocrate n'indique point la couleur des humeurs, il faut entendre la couleur naturelle. Cet auteur a soin de spécifier

les couleurs vertes & noires, parce qu'elles s'obſervent moins communément dans la bile, qui ſort par le vomiſſement ou par les ſelles. *Le troiſieme jour, la malade ne dormit point dans la nuit.* Il n'eſt plus queſtion, comme au premier jour, d'aſſoupiſſement. L'inſomnie du troiſième annonce le délire du quatrieme. D'ailleurs la ſueur froide à la tête eſt un ſigne de phrénéſie & montre un état fort dangereux. Si vous ajoûtez le froid des extrémités, il y aura encore plus de certitude dans le prognoſtique fâcheux qu'on pouvoit tirer. L'état du cinquieme & ſixieme jours fut tel qu'on pouvoit l'attendre en conſéquence des ſymptômes précédents.

DOUZIEME MALADE.

» Une femme qui demeuroit ſur la place des menteurs, eut un accouchement fort laborieux, & mit au monde un garçon qui étoit ſon premier enfant. Peu après elle fut attaquée de la fievre avec ſoif, nauſées, cardialgie, langue ſéche. Le flux de ventre ſurvint. Elle rendit peu d'humeurs qui étoient tenues. Le deuxieme jour, elle eut un léger friſſon ſuivi de fievre

aiguë & de petite ſueur froide à la tête. Le troiſieme, elle fut fort travaillée. Elle alla ſouvent à la ſelle & ne rendit que des matieres crues & tenues. Le quatrieme, nouveau friſſon, redoublement, inſomnie. Le cinquieme fut fort laborieux. Le ſixieme, pareillement. Elle alla beaucoup à la ſelle & rendit des matieres fort liquides. Le ſeptieme, nouveau friſſon, fievre aiguë, grande ſoif, agitation. Vers le ſoir, ſueur froide univerſelle. Les extrémités furent froides & elles ne recouvroient pas leur chaleur naturelle. Vers la nuit, elle eut un friſſon; les extrémités reſterent froides: elle ne dormit point: elle eut quelques abſences. La connoiſſance revenoit auſſi-tôt. Le huitieme jour, à l'heure de midi, elle ſentit de la chaleur & de la ſoif. Elle fût aſſoupie, eût des nauſées, & vomit un peu de bile jaunâtre. La nuit fut mauvaiſe; elle ne repoſa point. Elle rendit tout à la fois beaucoup d'urine involontairement. Le neuvieme, ſon état étoit meilleur. Vers le ſoir elle fût aſſoupie; elle eût un petit friſſon, & vomit un peu de bile. Le dixieme, elle eut encore un friſſon: la fievre re-

doubla. Elle ne dormit point du tout. Le lendemain matin, elle rendit beaucoup d'urine tout à la fois, dans laquelle il n'y avoit point de sédiment. Les extrémités se réchaufferent. Le onzieme, elle vomit des matieres érugineuses, bilieuses : peu après elle frissonna & le froid revint aux extrémités. Vers le soir, elle eut une sueur, un frisson & un vomissement copieux. La nuit suivante fut laborieuse. Le douzieme, elle vomit beaucoup d'humeurs noires & fœtides. Le frisson se fit encore sentir. Vers le milieu du jour, la parole lui manqua. Le quatorzieme, elle eut une hémorrhagie du nez. Elle mourut. Durant toute sa maladie elle avoit eu un flux de ventre, des frissons. Elle étoit âgée d'environ dix-sept ans. »

Commentaire de Galien.

Tous les signes étoient mortels dès le commencement. Et il est surprenant que la maladie ait duré jusqu'au quatorzieme jour. Hippocrate a donc eu soin d'indiquer l'âge de la malade. Mais il falloit en outre qu'elle fût d'une bonne constitution, puisqu'il n'y eut aucun

ſigne ſalutaire. Le friſſon du deuxieme jour ayant été ſuivi de fievre aiguë & de ſueur froide à la tête, il y eut redoublement au quatrieme. Enſuite le friſſon du ſeptieme fut ſuivi de fievre aiguë, de ſécheresse de langue, & de froid aux extrémités, qui ne recouvroient plus leur chaleur naturelle. Le terme fatal étoit donc annoncé pour le neuvieme ou le onzieme jour. C'eſt donc à l'âge de la malade & à ſa forte conſtitution, que le délai de la criſe juſqu'au quatorzieme doit être attribué ; l'hémorrhagie du nez, qui arriva ce jour-là même, en étoit encore une preuve. Mais elle ne ſuffiſoit pas pour diſſiper une maladie auſſi grave. Parmi les mauvais ſymptômes qui ſe préſentent, on doit compter ſur-tout les vomiſſemens noirs & fœtides, ſuivant ce paſſage du livre du Prognoſtique. *Les vomiſſemens putrides & d'une odeur très-fœtide ſont d'un mauvais préſage.*

HISTOIRES

Qui ſuivent la conſtitution du troiſieme livre.

PREMIER MALADE.

« A Thaſe, le fils de Parion, qui habitoit au-deſſus du temple de Diane, fut attaqué de fievre aiguë, ardente & continue dans le commencement avec altération, & aſſoupiſſement ſuivi d'inſomnie. Il étoit tourmenté d'un flux de ventre dès les premiers jours : ſes urines étoient blanches. Le ſixieme, ſon urine étoit huileuſe : les déjections bilieuſes, graſſes, il eut des abſences. Le ſeptieme, redoublement, point de repos. Ses urines furent ſemblables à celles du jour précédent : ſon eſprit fut troublé : les ſelles furent bilieuſes, graſſes. Le huitieme, il rendit quelques gouttes de ſang par le nez. Il vomit un peu d'humeur verdâtre, il eut quelque repos. Le neuvieme même état. Le dixieme, il fut mieux. Le onzieme,

il sua. La sueur ne fut pas universelle. Il eût un refroidissement. Mais presqu'aussi tôt la chaleur revint. Le douzieme, fievre aiguë, déjections bilieuses, tenues, copieuses : suspensions dans les urines. Il eut des absences. Le dix-septieme fut mauvais : point de sommeil, la fievre n'augmenta pas. Le vingtieme, il sua de tout le corps : il ne dormit point. Ses déjections furent bilieuses : point d'appétit : assoupissement. Le vingt-quatrieme, la fievre le reprit. Le trente-quatrieme, il étoit sans fievre. Le flux continuoit. Il fut pris de rechef de chaleur fébrile. Le quarantieme, il étoit sans fievre. Le ventre fut resserré pour un peu de temps. Il n'avoit point d'appétit. Il eut de rechef un peu de fievre : mais toujours irrégulierement, tantôt elle le quittoit, puis elle le reprenoit, & soit qu'elle le quitta, soit qu'elle diminua, elle ne manquoit pas de revenir peu après. Il prenoit aussi beaucoup d'alimens de mauvaise qualité. Dans les rechûtes le sommeil étoit mauvais, l'esprit égaré ; il rendoit alors des urines épaisses. Il étoit tourmenté de douleurs de ventre. Les selles s'arrêtoient & devenoient com-

pactes, & de rechef le flux se rétablissoit. Toujours les mouvemens de fievre. Beaucoup de déjections tenues. Le cent vingtieme, il mourut. Dès les premiers jours & durant toute sa maladie il avoit un flux bilieux & abondant, & lorsque le ventre se resserroit il rendoit des matieres brûlées & crues. Les urines toujours mauvaises. Un assoupissement laborieux & presque continuel. Dans l'insomnie, du dégoût. »

Commentaire de Galien.

Quelques-uns ont cru qu'il falloit entendre par ces mots *urine huileuse*, dont il est question au sixieme jour, des urines grasses comme de l'huile, ou une graisse liquéfiée par la violence & l'ardeur de la fievre. Galien n'a jamais observé de telles urines. D'autres veulent que ces mots signifient une urine semblable à de l'huile en couleur & en consistance. Galien a vû souvent des urines de cette derniere sorte sans suite fâcheuse. Hippocrate fait mention de certaines urines dans lesquelles on voit des graisses semblables à des toiles d'araignées qui surnagent. Ces urines sont un

ſigne de colliquation ; mais dans le livre du Prognoſtique, ou ſe trouvent tous les ſignes qu'on doit obſerver dans les maladies aiguës, il n'eſt point parlé d'urines graſſes comme de l'huile.

Le ſixieme jour auquel fut rendue cette urine, les déjections étoient bilieuſes & graſſes. Ceux qui prétendent que par *une urine huileuſe*, on doit entendre une graiſſe fondue par l'ardeur de la fievre, s'appuient ſur cet endroit. Mais rien n'empêchoit Hippocrate de qualifier les urines ainſi qu'il qualifie les déjections ; & puiſqu'il s'eſt exprimé diverſement, on peut en conclure que ces deux différentes expreſſions ont leur ſignification particuliere. Au reſte, on peut expliquer cette hiſtoire ſuivant l'une & l'autre ſignification. En ſuppoſant les urines graſſes comme les déjections, on obſervera que la chaleur qui fond les graiſſes eſt moins pernicieuſe que celle qui fond les chairs. Il y a par exemple une grande différence entre les *colliquations* qui ſont rendues par les ſelles & les déjections ſimplement graſſes. Dans la longue peſte qui a régné de nos jours, preſque tous les malades rendoient par les ſelles des colliquations plus ou moins rouſſes

rousses & toutes fort fétides. Ces déjections sont mortelles & ne comportent pas une longue durée de maladie. Mais ce malade-ci a résisté jusqu'au cent vingtieme, malgré son mauvais régime. Dans la seconde signification , c'est-à-dire , en supposant des urines semblables à de l'huile par la couleur & la consistance, ce symptôme n'a rien qui annonce une mort prochaine.

L'huile n'est pas toujours de la même couleur ni de la même consistance. L'urine huileuse peut être plus ou moins pâle. Lorsqu'elle est foible en couleur & blanche , elle dénote la crudité des humeurs. Si la couleur est plus foncée , elle indique une chaleur bilieuse. Le danger annoncé par cette sorte d'urine ne vient donc point de la malignité de la fievre mais de son ardeur. Et si les autres signes sont salutaires , la maladie peut être jugée promptement. Ainsi quelque signification qu'on puisse donner au terme d'huileux , les urines huileuses peuvent être compatibles avec la longue durée des maladies. Il est dit à la fin de cette histoire que le flux avoit été continuel ; que les déjections étoient bilieuses & liquides ; & que de temps en temps

elles avoient été supprimées ; & qu'alors il ne sortoit par les selles que des matieres crues & bouillonnantes : ce qui suffit pour caractériser le vice des humeurs ; ajoutez l'état comateux & l'insomnie qui avoit duré pendant presque toute la maladie : d'où l'on voit que Parius étoit attaqué d'une maladie bilieuse ; que l'estomac & le foie ne faisoient pas leur fonction, & que la nature succomboit dans les efforts qu'elle faisoit aux jours critiques ; car on retrouve encore ici l'ordre des jours décrétoires dans les principaux mouvemens de l'humeur morbifique & dans les rechûtes qui eurent lieu les onzieme, quatorzieme, dix-septieme, vingtieme, vingt-quatrieme, trente-quatrieme, quarantieme, & enfin le cent vingtieme.

Deuxieme Malade.

« A Thase une femme qui demeuroit près.... étant accouchée d'une fille & n'ayant point ses purgations, fut attaquée le troisieme jour de fievre aiguë avec frisson. Il y avoit déjà long-temps qu'elle avoit de la fievre & gardoit le lit. Elle étoit sans appétit. Mais depuis

le jour qu'elle avoit reſſenti un friſſon, la fievre devint continue, aiguë, avec des horreurs. Le huitieme & les jours ſuivans, elle eut l'eſprit fort égaré. Elle revenoit preſqu'auſſi-tôt à elle-même; un flux abondant d'humeurs tenues, aqueuſes, la tourmenta. Elle étoit ſans ſoif. Le onzieme, la connoiſſance fut bonne, mais elle étoit aſſoupie. Ses urines furent copieuſes, noires & tenues. Elle eut de l'inſomnie. Le vingtieme, elle éprouva un léger refroidiſſement ſuivi preſqu'auſſitôt de chaleur. Elle déraiſonna un peu. Elle ne dormit point. L'état du ventre étoit le même que les jours précédents. Les urines aqueuſes; abondantes. Le vingt-ſeptieme, point de fievre, le flux ceſſa. Peu de temps après elle ſentit des douleurs violentes & opiniâtres dans la cuiſſe droite. La fievre revint & les urines furent aqueuſes. Le quarantieme, les douleurs de la cuiſſe ceſſerent. Mais il ſurvint une toux continuelle, humide & abondante. Les ſelles furent ſupprimées. Point d'appétit. Les urines ſemblables aux précédentes: la fievre ne la quittoit point & redoubloit

irrégulierement. Le ſoixantieme, la toux ceſſa ſans qu'il y eut aucun ſigne de coction dans les crachats & ſans aucune *apoſtaſe*. Il ſurvint une convulſion à la mâchoire du côté droit. La malade tomba dans l'aſſoupiſſement, déraiſonna, & revint promptement à elle-même. Elle avoit de l'averſion pour tout ce qu'on lui préſentoit. La convulſion de la mâchoire ceſſa. Elle rendit par bas un peu d'humeurs bilieuſes. La fievre devint plus aiguë, elle étoit accompagnée d'horreurs. Les jours ſuivants la voix manqua. Elle recouvra cependant la connoiſſance & la parole. Le quatre-vingtieme, elle mourut. Ses urines avoient été durant tout le cours de la maladie, noires, tenues & aqueuſes. Elle étoit toujours aſſoupie, ne prenoit point d'alimens : elle étoit fort découragée, ne dormoit point, & ſe laiſſoit aller facilement à la colere, à l'impatience, & à la mélancolie. »

Commentaire de Galien.

La ſuppreſſion des purgations paroît avoir été la cauſe principale de cette

maladie. Cette ſuppreſſion eſt plus dangereuſe que celle des menſtrues, à cauſe de l'abondance & de la mauvaiſe qualité des humeurs ; le fœtus attire à lui le ſang le plus pur, & laiſſe le plus vicieux. De-là vient que les femmes durant leur groſſeſſe ſe rempliſſent d'humeurs nuiſibles, qu'elles vuident après l'accouchement. En général le ſang des purgations des accouchées eſt un ſang mélancolique, & leurs urines paroiſſent noirâtres. Hippocrate obſerve, au onzieme jour, que les urines étoient copieuſes, tenues & noires. Une grande quantité de pareilles urines ſoulage quelquefois beaucoup, mais dans ce cas-ci les urines ſe changerent en urines aqueuſes, abondantes & de mauvaiſe qualité vers le vingtieme jour. De-là au quarantieme, il n'y eut point de changement. D'ailleurs point d'autre évacuation, point d'apoſtaſe, & la malade mourut au quatre-vingtieme. La nature avoit tenté de dépoſer dans la cuiſſe la ſurabondance des humeurs qui furent renvoyées de-là à la poitrine & cauſerent la toux continuelle & humide par la ſympathie de la poitrine avec les parties de la génération.

Troisieme Malade.

« A Thafe, Pythion, qui logeoit au-deffus du temple d'Hercule, après bien des travaux, des fatigues, & un mauvais régime, fut faifi d'un violent friffon, fuivi de fievre aiguë, avec langue fort féche & bilieufe; altération, infomnie. Ses urines furent noirâtres avec fufpenfion, mais point de fédiment. Le deuxieme, vers midi, les extrémités furent froides, fur-tout la tête & les mains. Il fut fans parole & fans voix. Sa refpiration fut courte pendant un temps confidérable. La chaleur revint. Il eut foif. Il paffa la nuit affez tranquillement. Il fua un peu de la tête. Le troifieme jour le calme fe foutint; mais vers le coucher du foleil il eut un petit refroidiffement. La nuit fut turbulente & laborieufe. Point de fommeil, il rendit quelques excrémens durs. Le quatrieme au matin, il étoit fort tranquille; vers midi il eut un redoublement avec refroidiffement; la parole lui manqua; il étoit fort mal; la chaleur revint enfin. Il rendit des urines noires avec fuf-

pension. La nuit suivante fut assez bonne. Le cinquieme, il parut mieux, mais il se plaignit beaucoup d'une pesanteur douloureuse au ventre. Il étoit altéré. La nuit fut très-laborieuse. Le sixieme au matin il étoit tranquille, vers le soir les douleurs se firent sentir plus vivement. Il eut un redoublement, on lui fit prendre un lavement; il alla bien à la selle. La nuit suivante il reposa. Le septieme, il eut des nausées, de l'agitation : son urine fut huileuse. La nuit fort mauvaise. Il déraisonna; & n'eut aucun repos. Le huitieme au matin il reposa un peu, mais le refroidissement revint presqu'aussi-tôt. La parole lui manqua, il n'avoit presque point de respiration. Vers le soir, la chaleur se rétablit, l'esprit étoit égaré; au point du jour, il étoit un peu mieux, ses déjections étoient pures, modiques, bilieuses. Le neuvieme, il étoit assoupi, & lorsqu'il sortoit de son assoupissement, il avoit des nausées & étoit un peu altéré. Vers le coucher du soleil il fut agité, déraisonna. La nuit fut mauvaise. Le dixieme au matin, il perdit la voix, il eut un refroidissement considérable, une fie-

vre aiguë, une grande ſueur. Il expira. Les redoublemens avoient été en jours pairs. »

Commentaire de Galien.

Les ſignes étoient mortels dès le commencement de la maladie. Le jugement arriva à jours pairs, parce que les redoublemens étoient en jours pairs. Au deuxieme, la reſpiration étoit courte. Au huitieme, elle étoit petite & diminuée. La reſpiration eſt petite & rare, lorſque la faculté vitale s'éteint. C'eſt de cette ſorte de reſpiration qu'il s'agit dans ce paſſage du livre du Prognoſtique, *ſi l'air qui ſort par la bouche & par le nez dans l'expiration eſt froid, la mort eſt prochaine.* Mais la reſpiration courte & fréquente indique de la douleur dans les organes de la reſpiration ou dans les régions voiſines, & alors la fréquence peut compoſer la petiteſſe & faire entrer une aſſez grande quantité d'air : ce qui ne peut arriver dans la reſpiration petite & rare. Ainſi il y a deux ſortes de reſpirations courtes. La reſpiration courte & fréquente, & la reſpiration courte & rare ; & il eſt viſible qu'au

deuxieme jour la respiration étoit de cette seconde espece. On peut demander comment il peut se faire que la fievre étant aiguë le premier jour, ce qui suppose la respiration grande & fréquente, la respiration au deuxieme jour soit devenue courte & rare. On répond, 1°. Que la chaleur allumée par les humeurs putrides au premier jour a été entiérement dissipée, & que la chaleur naturelle restée seule se seroit plutôt éteinte que d'allumer la fievre une seconde fois. 2°. Qu'il y a eu au deuxieme jour des signes manifestes de refroidissement, puisqu'il est dit; *le deuxieme vers le midi, les extrémités furent froides, sur-tout la tête & les mains. Il fut sans parole & sans voix.* Voyez encore ce qui se passe au huitieme jour, le malade ne pouvoit proférer aucuns sons, ce qui annonce un anéantissement extrême.

QUATRIEME MALADE.

« Un phrénétique s'étant mis au lit dès le premier jour de sa maladie, vomit beaucoup d'humeurs verdâtres & tenues. La fievre le prit avec horreur, suivie d'une sueur considérable

& universelle. Il sentoit une pesanteur douloureuse à la tête & au cou. Ses urines furent tenues avec suspension inégale, sans sédiment ; il rendit beaucoup d'excrémens. Son esprit fut fort égaré. Il ne dormit point du tout. Le deuxieme au matin, la voix lui manqua. La fievre fut aiguë : il sua. La fievre ne continua pas moins. Il eut des palpitationss par tout le corps, & la nuit des convulsions. Le troisieme jour, il eut un redoublement : il mourut. »

Commentaire de Galien.

Cette histoire nous fournit un exemple d'une phrénésie très-aiguë, déclarée en même temps que la fievre. Presque tous ceux qui sont ainsi attaqués, meurent dans les sept premiers jours, très-peu passent ce terme. Les causes de ces maladies agissent sourdement, & leurs progrès sont assez semblables à ceux du venin introduit par la morsure d'un chien enragé. Le venin de la rage ne donne aucun indice de sa présence, que lorsque l'hydrophobie se déclare, & alors la mort n'est pas éloignée. Pareillement l'humeur vicieuse dans cette phré-

néſie, ayant acquis inſenſiblement une qualité vénimeuſe, s'eſt manifeſtée tout-à-coup par des ſymptômes mortels. Le malade a vomi d'abord une humeur virulente, comme il arrive dans les fievres brûlantes. Un homme, qui meurt de poiſon le lendemain ou le troiſieme jour, périt plutôt par la qualité que par la quantité du poiſon qu'il a pris. Ce malade-ci a péri de même par la qualité délétere des ſucs, & non par la phrénéſie qui n'étoit que ſymptôme. J'ai vu ſouvent des malades, devenus phrénétiques dès le premier jour, mourir le quatrieme ou le cinquieme, mais non le troiſieme. Je n'en ai pas vû durer juſqu'au vingtieme. Il ſemble qu'Hippocrate nous propoſe cette hiſtoire pour ſervir d'exemple d'une mort très-prompte. Nous verrons un peu plus bas un malade qui a réſiſté long-temps contre toute attente.

CINQUIEME MALADE.

« A Lariſſe, Phalacrus reſſentit tout à coup une douleur très-vive dans la cuiſſe droite que rien ne put appaiſer. Le premier jour, il eut une fievre aiguë, ardente, & des douleurs

vives. Le lendemain, la cuiſſe étoit moins douloureuſe, mais la fievre augmenta : il fut agité : il ne repoſa point : les extrémités devinrent froides : il rendit beaucoup d'urines de mauvaiſe qualité. Le troiſieme jour, la douleur de la cuiſſe étoit appaiſée, mais l'eſprit du malade étoit aliéné ; le trouble & l'agitation étoient extrêmes. Le quatrieme, il mourut vers le milieu du jour. »

Commentaire de Galien.

Lorſqu'une partie du corps ſouffre, on doit examiner d'abord ſi cette douleur eſt occaſionnée par quelque cauſe externe : car on peut ſe bleſſer en faiſant certains mouvemens, quelquefois même pendant le ſommeil, en ſe retournant dans ſon lit. Si on ne découvre aucune cauſe de cette nature, il faut examiner le genre de vie qui a précédé : ſi le malade n'a pas uſé d'alimens trop nourriſſans ; ſi les excrétions accoutumées ont été interrompues. Si quelqu'une de ces cauſes a lieu, & qu'il y ait plénitude, on ne peut trop ſe preſſer d'évacuer ; enſuite on pourra en toute ſûreté appliquer des répercuſſifs aux

endroits où il y a fluxion d'humeurs ; mais si on avoit recours aux répercussifs avant d'évacuer, les humeurs ne manqueroient pas de se porter vers les parties principales, & de causer un nouvel inconvénient. On ne doit pas même échauffer les parties dolentes, ni calmer la douleur avant l'évacuation ; ces remedes pourroient attirer encore davantage ; & dans les grandes inflammations souvent la partie ne peut recevoir toute l'humeur qui s'y porte, ou si elle la reçoit, elle ne peut la supporter. Si le régime précédent n'annonce pas qu'il y ait affluence d'humeurs, on doit user des remedes calmans, tels que fomentations & médicamens humides & chauds. Enfin, si la douleur ne cede pas, on en vient à une évacuation générale de tout le corps : car souvent la plénitude s'est accrue peu à peu & imperceptiblement. Quelquefois aussi la peau, devenue plus dure, cause la pléthore en arrêtant la transpiration. Lors donc que la douleur persiste malgré les fomentations & autres remedes, le malade doit être évacué dès le commencement.

Sixieme Malade.

« A Abdere, Périclès fut attaqué de fievre aiguë, continue. Il souffrit beaucoup. Il avoit une soif considérable, des nausées, & ne pouvoit garder la boisson : la rate étoit douloureuse & la tête pesante. Le premier jour, il eut une hémorrhagie de la narine gauche, la fievre augmenta beaucoup, l'urine fut abondante, trouble & blanche, elle ne déposa point. Le deuxieme, il y eut un redoublement, les urines furent épaisses & déposerent un peu, les nausées diminuerent, il reposa. Le troisieme, la fievre fut moins forte, il y eut abondance d'urines cuites avec beaucoup de sédiment ; la nuit fut fort tranquille. Le quatrieme, vers le milieu du jour, il eut une sueur abondante, chaude & universelle. La fievre le quitta, il fut jugé, & il n'y eut point de rechûte. »

Commentaire de Galien.

Cette maladie, quoique très-aiguë, n'en pouvoit imposer qu'à des person-

nes peu instruites. L'hémorrhagie du premier jour dans un homme attaqué du mal de rate, les urines épaisses & blanches sans sédiment du même jour, puis avec sédiment le jour suivant, donnoient d'abord de grandes espérances, ensuite la cessation des nausées suivie de sommeil. Le deuxieme annonçoit que le malade ne tarderoit pas à être tout-à-fait hors de péril. Enfin, l'abondance, & la bonne qualité des urines au troisieme, promettoient la guérison complette au quatrieme.

SEPTIÉME MALADE.

« Une fille, qui demeuroit à Abdere, dans la voie sacrée, fut attaquée de fievre ardente. Elle étoit fort altérée & ne dormoit pas. Ses regles coulerent pour la premiere fois. Le sixieme jour, elle eut beaucoup de nausées, elle étoit fort rouge, elle éprouva de l'horreur & de l'agitation. Le septieme, elle étoit dans le même état, les urines furent tenues, mais de bonne couleur, le ventre fut libre. Le huitieme, surdité, fiévre aiguë, nausées, horreur, elle avoit bonne connoissance, les urines furent sembla-

bles aux précédentes. Le neuvieme & les jours suivans, point de changement, la surdité continua. Le quatorzieme, elle eut l'esprit troublé, la fievre se calma. Le dix-septieme, il survint une hémorrhagie abondante par les narines, la surdité diminua un peu. Les jours suivans, il y avoit encore des nausées, de la surdité & du délire. Le vingtieme, elle sentit de la douleur aux pieds, la surdité & le délire cesserent; elle eut une petite hémorrhagie du nez, elle sua, la fievre la quitta. Le vingt-quatrieme, la fievre revint & la surdité; la douleur des pieds se fit sentir derechef, & il y avoit encore aliénation d'esprit. Le vingt-septieme, elle sua beaucoup, la fievre cessa, ainsi que la surdité, mais la douleur des pieds persista. Quant aux mêmes symptômes, elle fut jugée entiérement. »

Commentaire de Galien.

Cette maladie provenoit d'abondance d'humeurs : les premiers symptômes faisoient craindre pour la vie de la malade; mais la bonne couleur des urines, quand il y a abondance d'humeurs, est un signe favorable; leur

ténuité annonçoit la longueur de la maladie. Dans cette hiſtoire, comme dans les précédentes, l'ordre des jours décrétoires eſt obſervé.

HUITIEME MALADE.

» Anaxion, qui demeuroit près des portes de Thrace à Abdere, fut attaqué de fievre aiguë avec douleur continuelle au côté droit. Il avoit une toux ſeche, & ne crachoit point dans les premiers jours; il étoit altéré, & ne dormoit point; ſes urines étoient bien colorées, tenues & copieuſes. Le ſixieme, il eut du délire, les fomentations n'eurent aucun ſuccès. Le ſeptieme fut fort laborieux, la fievre augmentoit, les douleurs ne diminuoient point, la toux étoit toujours fort importune, & la reſpiration également difficile. Le huitieme, on lui fit une copieuſe ſaignée du bras, les douleurs ſe calmerent; mais la toux étoit toujours ſeche. Le onzieme, la fievre diminua, il ſua un peu autour de la tête, la toux continuoit, & les crachats étoient moins ſecs. Le dix ſeptieme, il cracha un peu, il parut de la coction dans les crachats, le ſoulagement ſuivit. Le vingtieme,

il ſua, la fievre le quitta; après la criſe il étoit mieux, mais il avoit encore de la ſoif, & l'expectoration n'étoit pas louable. Le vingt-ſeptieme, la fievre revint, les crachats furent cuits & abondans, il y eut dans les urines beaucoup de ſédiment blanc; plus de ſoif; il dormoit bien. Le trente-quatrieme, il eut une ſueur univerſelle, il fut ſans fievre, & fut jugé entierement. »

Commentaire de Galien.

Voilà la ſeule hiſtoire dans laquelle Hippocrate ait fait mention de la ſaignée. Les anciens Médecins avoient pour loi de ne point ouvrir la veine après le quatrieme jour. Galien prétend en conſéquence que cette ſaignée, faite au huitieme, n'eſt rapportée qu'à cauſe de la ſingularité du cas. Il penſe que tous ceux dont la maladie exigeoit ce remede le ſecond, troiſieme ou quatrieme jour, n'en ont point été privés malgré le ſilence de notre auteur. Hippocrate, ſelon lui, n'entre dans aucun détail du traitement, parce que le but de ſon ouvrage n'eſt pas de donner des préceptes particuliers pour la curation

des maladies, mais de vérifier les lois du prognoſtique. Il renvoie à ſon premier livre des Criſes, où il explique de quelle maniere on connoît la parfaite crudité des maladies, le commencement de la coction, ſes progrès, & enfin la parfaite coction. Anaxion, attaqué de toux continuelle ſans expectoration, avoit une pleuréſie parfaitement crue ; le malade ayant commencé de cracher le onzieme jour des matieres liquides, c'étoit un commencement de coction. Le vingt-ſeptieme, les crachats étoient cuits & abondans, les ſédimens des urines étoient blancs ; ainſi il fut entierement jugé le trente-quatrieme.

NEUVIEME MALADE.

« A Abdere, Héropythe éprouva un violent mal de tête dans le temps qu'il vaquoit à ſes affaires : quelque temps après il s'alita, il demeuroit dans la rue haute. Il avoit une fievre ardente aiguë, un vomiſſement bilieux, abondant, une grande ſoif & beaucoup d'agitation : ſes urines étoient tenues, noires, avec ſuſpenſion, quelquefois ſans ſuſpenſion. Les nuits étoient laborieuſes, les redou-

blemens ne gardoient point un ordre certain. Vers le quatorzieme, il devint ſourd, la fievre augmenta, les urines étoient ſemblables aux précédentes. Le vingtieme & les jours ſuivans, ſon eſprit fut fort égaré. Le quarantieme, il eut une abondante hémorrhagie du nez, la connoiſſance fut meilleure : la ſurdité continuoit encore, mais elle étoit diminuée, la fievre diminua pareillement. Les jours ſuivans, l'hémorrhagie reparut pluſieurs fois, mais le ſang coula en petite quantité. Le ſoixantieme jour, l'hémorrhagie ceſſa : il ſentit alors une violente douleur à la cuiſſe droite & la fievre augmenta : peu après de violentes douleurs dans toutes les parties inférieures, la fievre & la ſurdité étoient conſidérables, & lorſque l'une & l'autre venoient à diminuer, les douleurs de la cuiſſe augmentoient. Le quatre-vingtieme, tous ces ſymptômes s'affoiblirent, ſans qu'aucun ceſſât entiérement : mais la couleur des urines fut louable, & le ſédiment copieux, le délire diminua pareillement. Vers le centieme, il eut un flux bilieux abondant qui dura pendant quelques jours, enſuite un flux

dyssenterique douloureux. Tous ces symptômes s'appaiserent, la fievre & la surdité cesserent tout-à-fait. Le cent vingtieme, le malade fut entiérement guéri. »

Commentaire de Galien.

Cette maladie étoit très-grave, & ne pouvoit manquer d'être funeste, si le malade n'eût pas été d'une forte constitution. Le pouls devoit être robuste. C'est une partie du prognostique dont Hippocrate n'a pas traité, ainsi qu'il a déjà été observé. La respiration & l'appétit devoient être pareillement bons, & l'on sait comme Hippocrate l'enseigne lui-même, que ces deux fonctions sont d'un grand poids pour la guérison des maladies. La fievre étoit aiguë dans les commencemens, mais ensuite les accès devinrent irréguliers, & par conséquent elle en étoit moins aiguë. Le seul mauvais signe étoit la ténuité jointe à la mauvaise couleur des urines; aussi cette maladie fut longue, & ne fut domptée que par l'hémorrhagie survenue le quarantieme jour qui est un des décrétoires, ensuite la douleur des cuisses & de toutes les parties infé-

rieure. D'où l'on voit que les grandes maladies ont des manieres de ſe juger qui leur ſont appropriées. Cependant le jugement n'étoit point complet ; mais vers le quatre-vingtieme il y eut dés ſignes de coction dans les urines : de-là jusqu'au cent vingtieme la coction s'acheva entierement, & la guériſon devint parfaite.

Dixieme Malade.

« A Abdere, Nicodeme fut attaqué de fievre ardente après bien des débauches de vin & de femmes. Il eut d'abord des nauſées, des maux de cœur & de la ſoif, ſa langue devint torréfiée : ſes urines tenues & noires. Le deuxieme, la fievre redoubla avec horreurs, nauſées. Il ne repoſa point. Il vomit des matieres bilieuſes, jaunes : les urines furent ſemblables aux précédentes ; la nuit fut aſſez tranquille, il dormit. Le troiſieme, le malade étoit mieux ; mais vers le ſoir il ſe trouva moins bien, la nuit fut fort laborieuſe. Le quatrieme, friſſon, grande fievre, douleurs univerſelles : urines tenues avec ſuſpenſion. Le ſixieme, l'eſprit fut fort

égaré. Le ſeptieme, la tranquillité revint. Le huitieme, tout alloit mieux. Le dixieme, & les jours ſuivans, il reſſentit encore des douleurs, mais légeres. Les redoublemens & les douleurs ſe firent ſentir pendant toute la maladie, principalement en jours pairs. Le vingtieme, il rendit une urine blanche, épaiſſe, qui étant repoſée ne donna point de ſédiment ; il ſua beaucoup, il parut être ſans fievre ; vers le ſoir la chaleur le reprit, les mêmes douleurs ſe firent ſentir, il éprouva de l'horreur, de la ſoif, & quelques égaremens d'eſprit. Le vingt-quatrieme, il urina beaucoup ; l'urine étoit blanche avec beaucoup de ſédiment ; il eut une ſueur copieuſe, chaude & univerſelle. Il fut jugé.

Commentaire de Galien.

Galien renvoie à ſes commentaires ſur les Epidémiques, le livre du Prognoſtique, & celui des Prédictions pour l'explication des phénomènes de cette maladie.

ONZIEME MALADE.

« A Thafe, une femme d'une humeur auftere & difficile, ayant eu quelque fujet de chagrin, ne dormoit ni ne mangeoit. Elle avoit de la foif & des naufées. Elle logeoit près de Pylade dans le....... Le premier jour vers le commencement de la nuit elle eut des frayeurs, parla beaucoup, marqua du découragement. Elle avoit un peu de fievre. Le lendemain matin, elle eut beaucoup de convulfions, & lorfque les convulfions cefferent, elle déraifonna, dit des chofes obfcenes. Elle éprouvoit de grandes & de continuelles douleurs. Le deuxieme, même état. Elle ne repofa point ; la fievre étoit plus aiguë. Le troifieme, les convulfions cefferent ; mais un affoupiffement léthargique s'empara d'elle. Il fut fuivi bientôt de réveil. Elle fe jetta hors du lit & ne put fe contenir. Elle dit beaucoup de chofes extravagantes. Elle avoit beaucoup de fievre. La nuit elle eut une fueur copieufe, chaude & univerfelle. La fievre la quitta : elle dormit. Elle eut bonne connoiffance,

connoiſſance elle fut jugée. Le troiſieme jour, elle eut des urines noires & tenues avec énéoreme de figure ronde. Il ne ſe forma point de ſédiment. Vers le jugement, les règles coulerent en abondance. »

Commentaire de Galien.

Galien eſt ſurpris de ce qu'il n'eſt point fait mention dans cette hiſtoire de regles ſupprimées, ou trop peu abandantes : car cette maladie étoit aiguë, & provenoit d'abondance d'humeurs, & elle fut jngée au troiſieme jour par des ſueurs & l'éruption des menſtrues. En outre, l'abondance des regles, qui coulerent après le jugement, confirma la guériſon. Quant à la couleur de l'urine qui étoit noire, il n'y avoit rien de dangereux, le ſang menſtruel ſupprimé étoit mélancholique, & donnoit ſa couleur aux urines; auſſi devint-elle d'une humeur difficile. La frayeur, le délire & l'aſſoupiſſement, qui furent des ſymptômes de cette maladie, reconnoiſſent la même cauſe.

DOUZIEME MALADE.

» A Lariſſe, une fille fut attaquée

de fievre aiguë ; ardente, avec insomnie, soif, langue fuligineuse, seche, urines de bonne couleur, mais tenues. Le deuxieme, elle fut fort mal, elle ne dormit point. Le troisieme, elle alla beaucoup à la selle ; ses déjections étoient aqueuses. Le flux dura les jours suivans, & elle s'en trouva soulagée. Le quatrieme, elle rendit des humeurs tenues en petite quantité avec suspension, point de sédiment. La nuit, son esprit fut égaré. Le sixieme, le sang coula abondamment du nez, & après un léger frisson, elle eut une sueur copieuse, chaude & universelle ; la fievre cessa, elle fut jugée. Pendant la fievre, les regles parurent pour la premiere fois, & continuerent après le jugement. Le dégoût, l'horreur, la rougeur de la face, la douleur des yeux & la pesanteur de la tête avoient été continuels ; elle n'eut pas de rechûte, tout fut jugé. Les accès étoient en jours pairs. »

Commentaire de Galien.

On voit par le récit d'Hippocrate que cette fille avoit atteint l'âge nubile, & que sa maladie étoit causée par abon-

dance d'humeurs ; elle fut jugée au sixieme jour, parce que les redoublemens arriverent en jours pairs ; mais il paroît singulier qu'il n'y ait point eu de rechûte, puisque le sixieme jour ne juge jamais fidellement. Hippocrate semble nous en avertir à cause de la rareté du fait. L'éruption des menstrues qui parurent pour la premiere fois, & continuerent les jours suivans, rendit le jugement du sixieme jour bon & solide, d'autant qu'aucune partie principale n'étoit enflammée, & que les humeurs n'avoient aucune malignité. Hippocrate indique suffisamment que le vice étoit pléthorique, en disant que la face étoit rouge, les yeux douloureux & la tête pesante. Il ne s'agissoit donc ici que d'évacuations : la nature les commença le troisieme, & les acheva le sixieme. Or, l'évacuation qui se fit alors n'étoit pas tant un symptôme, qu'un effort de la nature qui expulsa les humeurs nuisibles, puisque l'historien ajoûte qu'elle s'en trouva soulagée. On peut encore inférer de cette histoire, que la langue fuligineuse & aride n'est pas toujours un signe funeste, & que la suspension dans les urines, sans être un signe certain

de délire, puiſqu'il n'en eſt pas fait mention dans le livre du Prognoſtique, en eſt cependant très-ſouvent ſuivie, comme il paroît par les hiſtoires précédentes, parce qu'elle indique un ſang trop flatueux.

TREIZIEME MALADE.

» Apollonius, qui demeuroit à Abdere, avoit le ventre gros, & depuis long-temps une douleur habituelle au foie ; il étoit devenu ictérique, pâle & fort incommodé de vents. Un jour, après avoir mangé du bœuf, & bû inconſidérément, il ſentit un peu de fievre & ſe mit au lit ; il but beaucoup de lait de chevre & de brebis crud & cuit, & par ſon mauvais régime augmenta conſidérablement ſes indiſpoſitions ; la fievre devint plus aiguë, le ventre conſtipé, les urines tenues & modiques ; il ne dormoit point, il étoit bouffi, altéré & aſſoupi, l'hypochondre droit enflé & douloureux : toutes les extrémités froides. Il déraiſonnoit un peu, il oublioit le moment d'après ce qu'il venoit de dire ; il étoit dans une grande émotion. Vers le quatorzieme, à compter du jour que le friſſon l'a-

voit pris, & qu'il s'étoit alité, il devint ſurieux, il pouſſoit des cris affreux, il étoit dans un trouble extrême & parloit beaucoup, puis il étoit plus tranquille & s'aſſoupiſſoit. Tout cela fut ſuivi d'un flux abondant de bile pure & de crudités, tandis que les urines étoient noires, tenues & modiques, & l'agitation très-grande; ſes déjections étoient fort variées, tantôt graſſes, crues & mordicantes, elles furent même laiteuſes. Le vingt-quatrieme, il y eut quelque diminution; d'ailleurs tous les ſymptômes étoient les mêmes : il avoit un peu de connoiſſance, mais il ne ſe ſouvenoit point de ce qui s'étoit paſſé depuis qu'il étoit alité; il la perdit derechef, & tout alla en empirant. Vers le trentieme, eut une fievre aiguë, des déjections abondantes & tenues, du délire, les extrémités froides. La voix lui manqua. Le trente-quatrieme, il mourut. Pendant tout le temps que je l'ai vu, il avoit un flux de ventre, des urines noires & tenues, un aſſoupiſſement accompagné d'inſomnie, les extrémités froides, & un délire continuel. »

Commentaire de Galien.

Le commentaire de Galien ſur cette hiſtoire eſt fort court, il ſe contente de dire qu'on n'y trouvera rien d'obſcur ni d'embarraſſant, ſi on ſe rappelle ce qu'il a déjà expliqué.

QUATORZIEME MALADE.

» A Cyzique, une femme étant accouchée laborieuſement de deux filles, & n'ayant point des purgations ſuffiſantes, fut attaquée de fievre aiguë avec *horreur*, peſanteur douloureuſe de la tête & du cou; inſomnie : elle étoit tadeurne, triſte, opiniâtre & revêche, ſes urines étoient tenues, ſans couleur; elle avoit de la ſoif & de fréquens maux de cœur; le ventre étoit tantôt libre, tantôt reſſerré. Le ſixieme jour, elle déraiſonna beaucoup pendant la nuit, & ne repoſa point du tout. Vers le onzieme, elle devint furieuſe, & derechef, la connoiſſance lui revint; ſes urines furent noires & tenues, enſuite elles parurent huileuſes, elle fut tourmentée d'un flux de ventre, & rendit beaucoup d'humeurs tenues; elle eut de fréquentes convul-

ſions, le froid s'empara des extrémités, la connoiſſance lui manqua, les urines s'arrêterent, elle perdit la parole, & mourut le dix-ſeptieme. »

Commentaire de Galien.

La ſuppreſſion des purgations, après l'accouchement, fut ſuivie de phrénéſie dans cette femme, qui étoit naturellement triſte & taciturne; mais d'ailleurs l'accouchement laborieux avoit cauſé l'inflammation de la matrice & l'augmentation de la fievre. On conçoit que les humeurs vicieuſes s'étoient portées à la tête, & avoient produit un délire furieux ſuivi de convulſions. On voit encore ici l'ordre des jours décrétoires conſervé; & lorſqu'il y a quelqu'événement qui ſemble s'écarter de cet ordre, nous avons ſoin d'en avertir.

Quinzieme Malade.

» Des chagrins cuiſans cauſerent à la femme de Déalcès qui demeuroit à Thaſe une fievre aiguë avec *horreur*. Durant toute la maladie elle s'enveloppoit de ſes vêtemens, elle étoit taciturne; elle palpoit, arrachoit, grattoit, ramaſſoit des flocons: elle pleuroit & rioit le mo-

ment d'après. Elle n'avoit aucun repos. Les suppositoires ne produisoient aucun effet : elle buvoit peu , & il falloit l'exciter pour la faire boire. Ses urines étoient tenues & modiques. La fievre au tact ne paroissoit pas considérable. Elle avoit les extrémités froides. Le neuvieme jour, elle déraisonna beaucoup , puis redevint tranquille & taciturne. Le quatorzieme, la respiration étoit rare , grande , & avec des intervalles considérables, ensuite elle devint courte. Le dix-septieme , on lâcha le ventre au moyen d'un suppositoire : la boisson passa , & rien ne s'arrêtoit : elle perdit le sentiment : sa peau étoit tendue & aride. Le vingtieme , elle parla beaucoup , puis elle resta sans parole avec une respiration courte. Le vingt-unieme , elle mourut. Sa respiration avoit été rare & grande durant sa maladie ; elle étoit insensible à tout. Elle s'enveloppoit dans ses vêtemens , parloit beaucoup , ou gardoit un silence obstiné. »

Commentaire de Galien.

Cette femme étoit phrénétique dès le premier jour. Or , les phrénésies qui

ſe déclarent en même temps que la maladie, ſont les plus aiguës, & enlevent les malades très-promptement. Cependant la maladie dura juſqu'au vingt-unieme, parce que la fievre, quoiqu'aiguë, n'étoit pas conſidérable. *La fievre étoit légere au tact*; le délire de cette femme étoit composé de phrénéſie & de mélancholie, *ou elle parloit beaucoup, ou elle gardoit un ſilence obſtiné*.

SEIZIEME MALADE.

« Un jeune homme de Mélibée, échauffé depuis long-temps par de fréquentes débauches de vin & de femmes, s'alita. Il ſentoit de *l'horreur*. Il avoit des nauſées, il ne dormoit point, & n'étoit point altéré. Le premier jour, il rendit beaucoup d'excrémens & d'humeurs. Les jours ſuivans, beaucoup de ſéroſités; ſes urines étoient tenues, modiques & ſans couleur; ſa reſpiration rare, grande & avec de longs intervalles; ſes hypochondres tendus ſans dureté; une palpitation de cœur continuelle; des urines huileuſes. Le dixieme, il eut quelques abſences, il étoit néanmoins tranquille & taciturne. Il avoit

la peau ſéche & tendue. Ses déjections étoient abondantes & tenues, ou bilieuſes & graſſes. Le quatorzieme, il y eut redoublement. Son eſprit étoit égaré, il déraiſonna beaucoup. Le vingtieme, il eut un délire furieux avec une extrême agitation. Ses urines furent ſupprimées, il buvoit très-peu. Le vingt-quatrieme, il mourut.

Commentaire de Galien.

L'intempérance dans le vin nuit aux nerfs & au cerveau qui eſt leur origine. La débauche des femmes, outre qu'elle eſt nuiſible aux mêmes parties, diminue les forces. Ainſi beaucoup d'humeurs vicieuſes amaſſées par l'intempérance, causerent dans ce jeune homme affoibli par le libertinage, une fievre qui, dans ſon commencement, dégénéra en phrénéſie. La reſpiration rare & grande annonçoit le dérangement du cerveau, & la taciturnité étoit déja un degré de délire. Les eſprits légers & turbulents tombent aiſément dans le délire, & difficilement ceux qui ont des mœurs oppoſées.



REMARQUES

SUR LES TRADUCTIONS

DE FOÈS

ET DE CORNARIUS.

FOËS dit que les verbes παρακρούειν, παραλέγειν, παραφέρειν, ληρῆσαι, παραληρῆσαι, παρενεχθῆναι, παραπαίειν, παρακόπτειν & παραφρονεῖν, signifient dans Hippocrate une légere émotion de l'ame & le délire, dont la grandeur est ensuite déterminée par quelques mots que cet auteur ajoûte. *Dicuntur de levi mentis emotione & delirio, quibusdam enim aliis additis verbis desipientiæ magnitudinem circumscribit Hippocrates. Epid. 1. sect. iij. ager. 1.* Il cite les commentaires de Galien sur les

Prorrhétiques, & ſon premier commentaire ſur le troiſieme livre des Epidémiques. Cependant Foës ne pouvoit ignorer que Galien, dans ſon livre περὶ κώματ, annonce qu'il n'y a pas une ſeule ſyllabe ſuperflue dans les écrits d'Hippocrate ; & il rapporte à ce ſujet les diverſes manieres d'exprimer le délire & ſes degrés, qui ſe rencontrent dans les Epidémiques. Hippocrate, dit Galien, ne ſe contente pas d'indiquer d'une maniere générale & indéterminée les ſymptômes des maladies, il emploie toujours les termes propres à déterminer l'eſpece & la grandeur. Foës a donc traduit παραληρεῖν, *delirare*, *deſipere* ; παραλήρειν, *delirare*, *deſipere* ; παραλέγειν, *delirare*, *præter rationem loqui*, *mente moveri* ; παραφρονεῖν, *delirare*, *deſipere* ; παρακοπή, *mentis emotio*, *mentis alienatio*. Cornarius a fait de même ; & je ne ſache aucun auteur qui ait approfondi ſuffiſamment les différentes ſignifications de ces termes.

Boërrhaave définit le *delirium febrile*, *Idearum ortus non reſpondens cauſis externis* ; *ſed internæ cerebri diſpoſitioni*, *unà cum judicio ex his ſequente vel animi affectu motuque corporis : atque his quidem per gradus auctis ſolitariis vel*

combinatis varia deliriorum genera fiunt. Cette définition comprend toute espece de délire, & peut guider dans la recherche que nous nous proposons de faire de la valeur des termes usités par Hippocrate.

I. Παραλέγειν. Ce verbe est employé treize fois dans les histoires épidémiques, & une fois seulement dans les constitutions. Galien ne nous laisse pas ignorer sa signification. Au chap. X. du liv. ij. περί δυσων. il dit que παραλέγειν n'exprime pas un véritable délire, mais un état semblable à celui de l'ivresse, qui est causée par la plénitude du cerveau; & à la fin du XI. chap. du iij. liv. περί δυσων, il dit qu'Hippocrate a coutume de se servir de ce terme pour exprimer la plus petite espece de délire. Gadaldin reprend à cette occasion Cornarius d'avoir fait synonymes παραλέγειν & παραφρονεῖν; *minus enim malum est*, dit-il, παραλέγειν, *quàm* παραφρονεῖν; & il ajoute: *antiqua translatio verbum* παραλέγειν *ad verbum vertit* PRÆTERLOQUI, παραφρονεῖν *verò desipere.* Je ne conçois pas comment de Gorris, dans ses *Définitions* de Médecine, à l'article παραφροσύνη, a avancé que le verbe παραλέγειν, ne se trouvoit dans au-

cun des ouvrages d'Hippocrate ni de Galien, & qu'on avoit mis mal-à-propos, à la fin du iij. liv. de Gal. περὶ ϕύσων. Παραλέγειν au lieu de παραλῆρειν; il est vrai que ce verbe ne se rencontre dans aucun des autres ouvrages d'Hippocrate. On en appercevra mieux la raison, lorsque nous aurons établi les exdressions qui désignent le délire en général, le délire propre aux fievres ardentes, & le délire phrénétique. Revenons à la signification de παραλέγειν. C'est une dépravation du jugement ou du raisonnement; & par conséquent l'espece de délire la plus légere; car il est plus aisé de se tromper sur les rapports des objets, que sur leur existence. Cette dépravation se manifeste par les discours d'un malade qui dit une chose pour une autre, qui parle sans bien comprendre ce qu'il dit, & souvent ne dit pas ce qu'il voudroit dire, parce que les instrumens qui servent à la parole sont eux-mêmes souvent altérés.

II. Παρακρούω *seu* παρακρούομαι, *repello*, *rejicio*, *repudio*, *refuto*, dit Henry Etienne; *item*, *deprecor & á me summoveo*; *item*, *circumvenio*, *fraudulenter decipio*.... & παράκρουσις, *fraus*, *error*, *impostura*. C'est un dérivé de κρούω,

pulso, d'où vient κρῦμα, *sonus quem instrumenta musica pulsata edunt.* Ce verbe est employé quarante-neuf fois dans les quarante-deux histoires. Lorsque la présence des objets, n'excite pas dans l'ame des idées conformes à ces mêmes objets : si le malade voit des objets qui n'existent pas, entend des sons différens de ceux qui frappent les oreilles des assistans, &c. il y a παρακρούσις, erreur, imposture des sens. Galien rapporte l'histoire de Théophile, Médecin, qui, étant tombé malade, avoit conservé sa raison, connoissoit les assistans, conversoit avec eux, sans donner aucun indice de délire, excepté qu'il s'imaginoit voir, dans un réduit de sa chambre, des joueurs de flûte, dont les uns étoient assis, les autres debout, & qui ne cessoient de jouer des instrumens, pour quoi il s'écrioit, qu'on les chassât. Après sa guérison, il se souvint parfaitement de toutes les personnes qui étoient venues le voir, & des propos qu'on avoit tenus en sa présence. Il se souvenoit aussi de l'ennui que lui avoient causé les joueurs d'instrumens. Παρακρούειν exprime l'erreurde l'imagination, qui peut s'étendre sur peu ou beaucoup d'objets, ou

sur tous les objets. Παρακρούειν σμικρά ; πολλὰ , πάντα. Nous trouvons souvent dans les histoires πάντα παρεκρουσε, mais non πάντα παρελεγε , seulement σμικρά , ou πολλά παρέλεγε.

III. Λῆρος, παράληρος, ληρεῖν, παραληρεῖν, sont employés douze fois dans les hist. Παράληρος se trouve encore quatre fois dans les constitutions ; savoir, une fois dans la premiere, une fois dans la deuxieme, & deux fois dans la quatrieme. Il est employé négativement dans les descriptions des fievres ardentes de la deuxieme & quatrieme constitution, dans lesquelles Hippocrate dit que les malades n'étoient point παράληροι ; & deux fois positivement dans les descriptions des phthisies de la premiere & quatrieme constitution ; d'où il suit que παράληρος exprime le délire propre des fievres ardentes ; autrement il eut été absurde de faire entrer dans leur description la négative de ce symptôme. Dans les fievres ardentes de la troisieme constitution, qui avoient une espece de délire particuliere, Hippocrate ne dit point que les malades fussent παράληροι, mais παραλέγοντες. Cela suffit pour établir que παραληρεῖν exprime un degré de délire supérieur à ceux exprimés par παραλέγειν

& παρακρούειν. Aëtius, liv. 6, dit que λῆρος diffère de μώρωσις, en ce que dans celui-ci les discours du malade ont une suite; mais dans le délire, les propos n'ont aucune connexion. Il y a donc erreur de jugement & d'imagination, autrement les malades seroient παραλέγοντες & non παράληροι.

IV. Παραφρονεῖν n'a lieu que trois fois dans les histoires, & ne se rencontre pas dans les constitutions. Je viens de dire que παραληρεῖν exprime le délire propre des fievres ardentes. Je dis maintenant que παραφρονεῖν exprime le délire commun des fievres, tant ardentes que phrénétiques, d'où il suit qu'il est d'un degré supérieur à tous les délires précédens : j'en tire la preuve des ouvrages dogmatiques d'Hippocrate, & notamment du livre du Prognostique, & de celui de la Diete, dans lesqueis Hippocrate n'emploie pas d'autre terme pour exprimer le délire en général. Ainsi παραφρονεῖν emporte la dépravation de l'imagination & du raisonnement, avec passion ou affection de l'ame, *delirium*, dit Boërhaave, *est idearum ortus non respondens causis externis unà cum judicio ex his sequente & animi affectu.* Cette explication est d'accord avec l'interprétation

que nous donne Budée de φρονέω, dans laquelle on trouve *cupio*, *volo*, *habeo affectum*, *animum intendo*. Ces desirs, ces volontés, ces passions distinguent cette espece des précédentes.

V. Παραφέρεσθαι n'est employé qu'une seule fois dans les histoires. On le trouve dans la trente-neuvieme, dans laquelle on lit λῆθη πάντων, ὅ, τι λέγοι, παρεφέρετο. Foës a reconnu dans cette histoire une gradation indiquée par les verbes παραλέγειν, παραφέρεσθαι, ἐκμαίνειν, βοᾶν, dont chacun ajoute au précédent. Il blâme les interprêtes qui ont traduit ce verbe, *furere*, *prosilire*, il substitue *mentis emotio*, qui ne dit point assez, & regarde comme synonyme παραφορά, παρακοπὴ τῆς γνώμης & ταραχή. Galien, au commencement de son I. comment. sur le iij. liv. des Epidémiques, range les différentes especes de délire de la maniere suivante; ληρῆσαι, παραληρῆσαι, παραφρενῆσαι, παρενεχθῆναι, παρακόψαι, ἐκστῆναι, μανῆναι, ἐκμανῆναι, dans lesquels παραφέρεσθαι indique une espèce inférieure à παρακόψαι, d'où il suit que ces deux especes sont voisines; mais on n'en doit pas conclure que ces deux verbes aient la même signification.

Παραφέρεσθαι marque spécialement un

transport, un mouvement corporel; ainsi revenons à la définition de Boërrhaave, *idearum ortus non respondens causis externis; unà cum judicio ex his sequente & motu corporis.*

VI. Παρακόψαι, est suivant Galien, une espece de délire supérieure aux précédentes. Hippocrate ne s'est servi du mot παρακοπὴ qu'en deux endroits. De Gorris dit que ce mot est ambigu. Les raisons qu'il en apporte ne sont pas suffisantes, & le passage, tiré du liv. de Galien *de locis affectis*, ne détruit point la valeur & le rang assigné à ce verbe par le même Galien. Vander-Linden, qui croit, avec de Gorris, que la signification de παρακόπτειν est douteuse, convient qu'il signifie souvent le délire phrénétique; *sæpè verò* τό παρακόπτειν *significat id quod gravius homini accidere non potest*, τὸ μαίνεσαι *inquam, insanire.* Cela posé, παρακοπὴ peut être défini, *idearum ortus non respondens causis externis, unà cum judicio ex his sequente & animi affectu, motuque corporis.* Le passage d'Aristote, où cette expression se trouve employée, quoiqu'il ne s'y agisse pas d'un délire phrénétique, renferme toutes les parties de cette définition. Τινὰ ἐν ἀθύσῳ

παρακόψαντα τῇ διανοίᾳ, καὶ εἰς τί θέατρον ἐρχόμενον ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας, θεωρεῖν ὡς ὑποκρινόμενον τινῶν καὶ ἐπισημαίνεσθαι καὶ ὡς κατέστη τῆς παρακοπῆς, ἔφησεν ἐκεῖνον αὐτῷ τὸν χρόνον ἥδιστα βεβιῶσθαι. Dans cet insensé, l'imagination, les affections de l'ame, les mouvemens du corps étoient dépravés. Εκστῆναι, rapporté par Galien à la suite de παρακόψαι, n'est point employé dans les histoires.

VII. Εκμανῆναι exprime le délire furieux, ou le plus haut degré des délires phrénétiques. Il est usité six fois dans les histoires. Aucun des malades, attaqués de cette espece de délire, n'a guéri : il rassemble seul tous les autres; il suppose la plus grande dépravation des facultés. Cependant la fureur des phrénétiques varie, suivant le vice dominant de telle ou telle faculté. C'est pourquoi nous lisons dans la huitieme histoire, ἐξεμάνη, κατέχειν οὐκ ἠδύνατο; dans la trente-neuviéme, ἐξεμάνη, βοή, ταραχή, λόγοι πολλοί : & dans la quarante-deuxiéme, ἐξεμάνη, βληστρισμός. Les délires plus simples, tels que παραλέγειν, παρακρούειν, παραλήρειν, étoient suffisamment déterminés par σμικρὰ, πολλὰ, πάντα; mais les délires composés, tels que παρακόψαι & ἐκμανῆναι, dans lesquels le vice d'une fa-

culté peut être dominant ſur les autres, doivent être caractériſés & différenciés. Nous trouvons dans la trente-uniéme hiſtoire παρακοπὴ τῆς γνώμης, καὶ ταραχὴ, καὶ πολὺς βληστρισμός. Lorſqu'Hippocrate emploie quelques-uns des verbes rapportés ci-deſſus ſans addition, comme lorſqu'il écrit παρέλεγε, παρέκρουσε, παρέληρε, ſimplement & ſans addition, c'eſt toujours le degré moyen qu'il veut exprimer.

VIII. Κῶμα, κοιμηθῆναι, ὑπνεῖν, καταφορὰ, καρός. La ſignification du mot κῶμα eſt bien déterminée par Galien dans ſon petit traité Περί κώματ. Κοιμηθῆναι eſt preſque toujours traduit par Foës, *dormire*. Ce verbe eſt employé trente-neuf fois dans les hiſtoires : ὕπνος & le verbe ὑπνεῖν s'y rencontrent cinquante-quatre fois. Foës fait ces deux verbes ſynonymes. On lit dans la douziéme hiſtoire, οὐ πολὺ ἐκοιμήθη. ἐξ ὕπνου ψόξις : d'où il ſemble que κοιμηθῆναι équivaut à *dormire* ; mais ce paſſage paroît plus propre à prouver que κοιμηθῆναι a beſoin de cette addition pour ſignifier le ſommeil. Henri Etienne traduit κοιμάομαι, *cubo dormiendi gratiâ ; reclino me ad capiendum ſomnum.* Nous n'avons pas de verbe françois plus propre à rendre la valeur de κοιμηθῆναι, que

le verbe *reposer*, qui ne signifie pas absolument dormir. On dit d'un malade *qu'il repose*, lorsque son agitation & ses douleurs sont calmées. On peut dire qu'un malade repose, mais qu'il ne dort pas.

Καλαφόρα, *voyez Gal.* περὶ κώματ.

Κάρος, *voyez les Définitions* de Gorris.

IX. Ἄσηος, ἀπόσιτος, ἀσώδης, ἔμετος, διψώδης, ἄδιψος : il n'y a de difficultés que pour le mot ἄση. *Hippocrati*, dit Van-der-Linden, ἆσαι *significant*, *fastidia*, V. *Aphor*. LXI; *nauseas*; *Coac*. CXLII; *morsus cordis*, VII. *Epid. t*. IX; *anxietatem cordis*, IV. *vict. acut*. 47; δυσφορίαν, *difficilem tolerantiam*, II. *vict. acut*. 22; ἀλυσμὸν, *consilii inopiam. Galen. in Exeg.* & I. *Epid. ægr*. XI; ῥιπτασμὸν, *jactationem irrequietam*, II. *vict. acut*. 22. *Hui! quantum verbum & quam in uno verbo includitur.* πόνος πολύς. J'ai rassemblé au commencement de cet article toutes les affections de l'estomac indiquées dans les histoires, pour en faire appercevoir les gradations. L'envie de vomir, ou les nausées, symptôme si commun dans les fievres aiguës, ne peuvent être exprimées que par le mot ἄση, d'où ἀσώδης, lesquels se trouvent vingt fois dans les histoires. Toutes les significations d'ἄση, rapportées par Van-der-Linden, telles que

δυσφορία, ἀλυσμὸς, *morsus cordis*, n'ont pas lieu dans les histoires. Lorsque les nausées sont accompagnées de quelqu'une de ces affections, Hippocrate a soin d'en faire mention. Dans Foës, ἄση est tantôt *stomachi fastidium*; ailleurs, *stomachi fastidium & nausea*; quelquefois, *nausea* simplement; dans un autre endroit, *magna corporis æstuatio & stomachi fastidium.*

X. Ἀλγήματα, πόνοι, ὀδύναι, sont synonymes dans Foës & Cornarius. Cicéron, au ij. liv. des Tusculanes, dit *interest aliquid inter laborem & dolorem: sunt finitima omninò, sed tamen differunt aliquid. Labor est functio quædam vel animi, vel corporis gravioris operis vel muneris: dolor autem motus asper in corpore, alienus à sensibus. Hæc duo Græci illi, quorum lingua copiosior est quàm nostra, uno nomine appellant.* Il s'agit du mot πόνος, comme l'observe Gassendi. [Ethic. Epicur.] Πὸνος a donc une double signification; il équivaut quelquefois à ὀδύνη. Foës & Cornarius suivent des maximes fort opposées à celles de Cicéron; ils font du mot *dolor* un équivalent aux deux mots grecs πὸνος & ὀδύνη. Vander-Linden a traduit ὀδύνη, *cruciatus*; ainsi ἀλγήμα, doit être traduit *dolor*, & πόνος, *labor*; en lui

donnant, avec Cicéron, toute l'étendue qu'il doit avoir.

XI. Πῦρ, πυρετός, πυρετοί, πυρέτιον. En quoi différe πῦρ de πυρετος? Galien dit qu'il faut entendre par le mot πῦρ une fievre violente. Foës en conséquence traduit presque par-tout *febris vehemens*, ou *vehementissima*, quelquefois *febris* simplement. Mais si le mot πῦρ signifie une fievre violente, pourquoi n'est-il jamais employé dans les histoires, que pour marquer l'invasion de la fievre, ou le retour de la fievre dans les rechûtes? Par-tout ailleurs, c'est toujours πυρετός. Tous les malades pour lesquels Hippocrate s'est servi de πῦρ ἔλαβε, qui sont au nombre de quinze, n'eurent-ils une fievre violente que le premier jour de la maladie? cependant huit d'entr'eux moururent. Quelle différence doit-on mettre entre πῦρ & πυρετος ὀξύς ou πυρετός καυσώδης, employés dans les autres histoires? Πῦρ est un mot générique. Nous lisons dans la sixieme histoire πῦρ ἔλαβε πεπλανημένας; & tout de suite οἱ πυρετοὶ παροξυνόμενοι ἄλλοτε ἀλλοίως ἀτάκτως. Πῦρ comprend donc dans cet endroit plusieurs paroxysmes irréguliers. Hippocrate se sert du mot πυρετὸς, pour désigner les accès de chaque jour.

MÉMOIRE



MÉMOIRE
SUR
LA MORTALITÉ
DES MOUTONS
EN BOULONNOIS,
Dans les Années 1761 & 1762.

POUR constater la nature de la maladie des Moutons, & les dommages qu'elle a causés dans cette province dans les années 1761 & 1762, MM. les MAIRE & ÉCHEVINS ont adressé à tous les Curés des environs une lettre circulaire, par laquelle on les prioit de donner des éclaircissemens sur certains faits, qui pouvoient être parvenus à leur connoissance, ou sur lesquels il leur étoit facile de prendre des informations sur les lieux. On a comparé

toutes les réponses de ces MM. Et voici les résultats.

Détail de la Maladie.

1°. La maladie des Moutons a commencé vers la fin d'Octobre de l'année 1761, a continué durant tout l'hyver & jusqu'au milieu du printemps. Elle a fait plus de ravages aux mois de janvier & février que dans les précédens, & s'est ralentie peu à peu en mars & avril.

2°. Dans les cantons bas, humides & marécageux, tels que les fonds de Bainctun, Carly, Isques & en général dans tous ceux qui ont été inondés au mois de mai de l'année 1761, on a souffert les plus grandes pertes; tandis que dans les lieux élevés, secs & sablonneux, & sur-tout le long des Dunes de Camiers, Danes, Ambleteuse, les troupeaux ont été généralement préservés de la maladie.

3°. Les Agneaux ont été plus sujets à la maladie que les meres.

4°. De tous ceux qui ont été manifestement attaqués, il n'en est réchappé aucun.

5°. Ces animaux périssoient par hy-

dropiſie & par pourriture. On trouvoit ſouvent de l'eau à la tête entre cuir & chair. La maladie s'annonçoit par des bourſes pleines d'eau qui ſe formoient deſſous la mâchoire inférieure. Le ventre ſe rempliſſoit d'eau pareillement. Les principaux viſceres du bas-ventre étoient corrompus. Le foie portoit les plus fortes indices de pourriture. On y obſervoit une grande quantité de vers plats, que les gens de nos campagnes appellent *dogues. Ces vers ſont gravés aux figures 4 & 5 de la planche xij. du iv. tome de l'Hiſtoire naturelle, générale & particuliere. Voyez les Obſervations de M. d'Aubenton à ce ſujet.*

6°. Les Moutons attaqués de la maladie ont continué juſqu'à la fin de boire & de manger avec aſſez d'avidité. Ils léchoient les parois des bergeries & mangeoient la terre.

7°. Leur embonpoint diminuoit peu, mais les chairs étoient pâles & n'avoient pas leur ſaveur ordinaire. Et en général tous les Moutons tant ſains que malades, qui ont été mangés pendant l'automne & l'hyver, étoient fort inſipides.

8°. On a eſſayé peu de remedes. Aucun n'a réuſſi.

9°. Les autres beſtiaux, tels que les

chevaux; vaches, porcs , n'ont point été attaqués de cette maladie. Mais les avortemens ont été très-fréquens. Pluſieurs ont été attaqués de feux opiniâtres.

10°. Quant à l'eſpece humaine, la mortalité n'a pas été plus grande que dans les années précédentes, quoique l'automne ait été remarquable par le grand nombre de fievres doubles-tierces qui ont régné dans les cantons humides.

Tels ſont les faits rapportés aſſez unanimement dans les lettres & mémoires envoyés par MM. les Curés. Ils doivent ſervir de baſe aux réflexions que nous allons faire ſur les cauſes de cette maladie, & les moyens de s'en préſerver.

CAUSES DE LA MALADIE.

Intempéries des ſaiſons.

Les pluies commencerent dès le mois d'août dans l'année 1760 ; & les vents du ſud-oueſt dominerent juſqu'au mois de mars, & furent peu interrompus par ceux du nord. A peine gela-t-il pendant tout l'hyver. Aux mois de mars

& avril les vents du nords reprirent le dessus. Mais ceux du sud, qui succéderent en mai, amenerent des orages avec des pluies si abondantes, que tous les vallons furent innondés, & la crue des eaux fut plus considérable, qu'elle n'avoit été de mémoire d'homme. Presque tout l'été fut pluvieux. Dans les mois d'oût & de septembre il y eut des jours très-chauds; les vents du nord soufflerent rarement. Les orages avec tonnerre furent plus fréquens que dans les années précédentes. L'automne & l'hyver derechef pluvieux avec des vents méridionaux.

Effets de ces intempéries sur l'espèce humaine.

Quels devoient être les effets d'une pareille constitution de l'atmosphere? Certainement si le froid & la sécheresse qui eurent lieu dans les mois de mars & d'avril, n'avoient modéré les causes de putridité, cette année ne pouvoit manquer de devenir funeste par des épidémies malignes. Mais d'un autre côté, le froid & la sécheresse, qui succédent à un hyver doux & pluvieux, produisent des avortemens; les enfans, qui naiss-

ſent pour lors, meurent peu après, ou ſont foibles & valétudinaires. En outre les tempéramens pituiteux ſont attaqués en été de dyſenteries, lienteries, hydropiſies; ceux qui ſont bilieux d'ophthalmies ſéches; & les vieillards de catarrhes qui les enlevent promptement. (On peut voir dans le Livre *de l'Air*, *des Eaux*, *&c. d'Hippoc.* ou dans le commentaire de Galien, ſur l'*aphor. xij. de la 3e. Sect.* de quelle maniere ces effets ſont expliqués.) Auſſi obſerva-t-on au printemps & durant tout le cours de l'été beaucoup de fauſſes-couches. Pluſieurs enfans moururent peu après leur naiſſance. D'autres ne tarderent pas à donner de l'inquiétude ſur leur ſort. Parmi les femmes qui accoucherent à termes, pluſieurs eurent des accouchemens laborieux. D'autres tomberent malades peu de jours après l'accouchement. Quelques-unes de ces dernieres moururent.

Sur les Animaux & Végétaux en général.

Les animaux & les végétaux ne furent pas exempts des influences de l'air. On remarqua que les veaux & les

agneaux étoient plus rares, plus foibles & plus petits, que dans les années communes. Les ovipares se sentirent aussi du vice de la constitution. Les couvées de perdrix manquerent, & le gibier fut peu commun. La moisson fut très-médiocre. Les épis avorterent. Il n'y eut presque point de fruits à pepin. Cependant les maladies ne devinrent épidémiques, qu'au mois d'août & pendant la plus grande partie de l'automne. Les campagnes & sur-tout les lieux bas, humides & marécageux en furent affligés. C'étoit des fievres ardentes ou doubles-tierces continues. Elles furent généralement bénignes. Un très-petit nombre dégénéra en phthisie ou en hydropisie.

Maintenant si on demande quelle est l'espece parmi les quadrupedes, qui a dû le plus souffrir des vices de la constitution, je réponds qu'il faut chercher, quelle est celle qui par sa nature ou son tempérament, son régime, le lieu de son habitation, seconde davantage l'action des intempéries de la constitution. Car c'est la réunion de ces causes particulieres qui forme la cause complette des maladies.

Tempérament de la Brebis.

Ariſtote dit que la brebis eſt le plus ſtupide de tous les quadrupedes ; qu'elle s'égare en parcourant des endroits incultes ſans nul deſſein ; que dans les froids les plus rigoureux, elle ſort des étables ; & qu'elle périroit au milieu des neiges plutôt que d'y rentrer, ſi le berger n'avoit l'induſtrie de faire paſſer d'abord les béliers qu'elles ne manquent pas de ſuivre : il remarque qu'elles reſtent couchées ou qu'elles dorment moins que les chevres ; que le moindre bruit les raſſemble ; & qu'une brebis pleine, qui ne rejoint pas le troupeau, lorſqu'il vient à tonner, avorte infailliblement.

M. de Buffon, dans l'hiſtoire naturelle générale, &c. dit en parlant de la brebis. Ces animaux dont le naturel eſt ſi ſimple, ſont auſſi d'un tempérament très-foible, (& par conſéquent plus ſujets que les autres aux effets des intempéries de l'air.) Ils ne peuvent marcher long-temps. Les voyages les affoibliſſent & les exténuent. Dès qu'ils courent, ils palpitent & ſont bientôt eſſouflés. La grande chaleur, l'ardeur

du ſoleil les incommodent autant que l'humidité, le froid & la neige. Ils ſont ſujets à grand nombre de maladies, dont la plupart ſont contagieuſes. Effectivement les années d'une humidité exceſſive ne ſont pas les ſeules qui détruiſent les troupeaux ; le froid & la ſéchereſſe de l'année 1740 firent périr preſque tous les troupeaux des environs de Plymouth. *Voyez les Obſervations du Docteur Huxham.*

Quels lieux elle doit habiter ? & quel doit être ſon régime dans chaque ſaiſon ?

Si je m'arrêtois à ces faits, je n'aurois point expliqué pourquoi certains cantons ont été exempts de la maladie, d'autres moins maltraités. Voyons donc quelle eſt la nourriture & l'habitation des Moutons. Suivant l'Auteur cité ci-deſſus les côteaux & les plaines élevées au-deſſus des collines, ſont les lieux qui leur conviennent le mieux. On évite de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux.

On les nourrit, pendant l'hyver à l'étable, de ſon, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de ſainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, &c. On ne laiſſe pas de les faire ſortir tous les jours, à

moins que le temps ne soit fort mauvais. Mais c'est plutôt pour les promener, que pour les nourrir, & dans cette mauvaise saison on ne les conduit aux champs que sur les dix heures du matin. On les y laisse pendant quatre à cinq heures, après quoi on les fait boire & on les ramene vers les trois heures après midi. Au printemps & en automne au contraire on les fait sortir aussi-tôt que le soleil a dissipé la gelée ou l'humidité, & on ne les ramene qu'au soleil couchant. Il suffit aussi dans ces deux saisons de les faire boire une seule fois par jour, avant que de les ramener à l'étable, où ils doivent trouver du fourrage, mais en plus petite quantité qu'en hyver. Ce n'est que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture ; on les y mene deux fois par jour, & on les fait boire aussi deux fois. On les fait sortir de grand matin. On attend que la rosée soit tombée pour les laisser paître pendant quatre ou cinq heures. Ensuite on les fait boire, & on les ramene à la bergerie ou dans quelqu'autre endroit à l'ombre : sur les trois ou quatre heures du soir on les mene paître une seconde fois, jusqu'à la fin du jour. Telle est la maniere de

gouverner les Moutons dans chaque ſaiſon.

INOBSERVATION DES REGLES PRÉCÉDENTES.

1. *Vices du ſøl.*

Malheureuſement cette méthode n'a point été aſſez ſuivie dans nos cantons. Et d'abord le Bas-Boulonnois ; à l'exception des Dunes, eſt naturellement humide. Il y a peu de terreins ſecs. Le ſerpolet & les autres herbes odoriférantes, telles que les différentes eſpeces de *calament*, l'*origan*, le *clinopodium* ne ſe voient que dans les terres crétacées du Haut Boulonnois.

2. *Modicité des fourrages.*

En ſecond lieu, la médiocrité de la récolte, le grand nombre de beſtiaux, que le défaut de vente a fait reſter dans le pays, exigeoient des attentions d'économie ſur la conſommation des fourrages. On a continué de mener paître de bonne heure & de ramener tard en automne, comme en été, afin que le Mouton prît aux champs preſque toute ſa nourriture, & que les proviſions fuſſent épargnées. Ce qui n'auroit point eu des ſuites ſi funeſtes dans une an-

née bien tempérée, a été dans une année trop humide la principale cause de la perte des laboureurs. Le troupeau rentroit au bercail si mouillé, qu'à peine pouvoit-il ressuyer, & la nourriture qu'il prenoit, étoit beaucoup trop chargée d'eau.

3. *Mauvaise qualité des fourrages.*

Enfin les fourrages furent en général de mauvaise qualité. Les pluies perpétuelles multiplierent tellement les limaçons depuis la récolte de 1760, jusques & après la derniere moisson, qu'une partie des ronds grains en fut dévorée; & ce qui resta fut gâté par ces insectes, qui lors de la moisson, se réfugierent & furent enveloppés dans les *Warats*. Ajoutons qu'un brouillard épais de plusieurs jours en juillet & août, enniella les autres grains, tels que les bleds, avoines & sucrions; & laissa sur les pailles une poussiere, qui est une espece de poison pour les bestiaux. *Voyez les expériences de Needham sur la nielle des bleds.*

Telles sont incontestablement les causes de la derniere mortalité des Moutons dans cette province. C'est de la réunion, du degré, de la modifica-

tion de ces causes, que dépend l'inégalité des progrès de cette maladie, dans les différens cantons.

EXPLICATION DES PHÉNOMÈNES DE CETTE MALADIE.

Époque de la maladie. Quelle a dû être sa nature en vertu des vices de l'air ?

La maladie s'est déclarée vers la fin d'octobre ; & les mois de décembre, janvier & février ont été signalés par le nombre des Moutons qui ont péri pour lors. Les anciens Médecins ont expliqué pourquoi après un hyver humide & tiede, & un printemps froid & sec, les lienteries & les hydropisies ne manquoient pas de survenir dans les maladies d'été & d'automne. La raison qu'ils alleguent est que les corps, après avoir contracté dans un hyver doux & pluvieux une humidité excessive, sont resserrés tout-à-coup par le froid & la sécheresse du printemps. Mais l'été, c'est-à-dire, les chaleurs qui succedent immédiatement après, avec des vents de sud & par conséquent humides, ne produit point un desséchement suffisant. D'où s'ensuivent des lienteries & des

hydropisies, à la suite des maladies d'été. Cette explication acquiert encore plus de force, en supposant un été pluvieux, tel que celui de 1761 : & si l'automne suit la même température, les corps sont menacés d'inondation, au moins dans cette derniere saison. Les saisons ont donc concouru pour établir l'époque du commencement de cette maladie en automne, & ses plus grands progrès en hyver.

Pourquoi les Agneaux ont plus souffert que les Meres.

Il est également facile de concevoir pourquoi les Agneaux ont plus souffert que les meres. Les animaux les plus foibles sont les moins capables de résister. Mais ceux-ci étoient foibles par leur âge, & ensuite par les circonstances dans lesquelles ils étoient nés. Nous avons déjà observé ci-dessus, après les Anciens, que les animaux qui mettent bas leurs petits dans un printemps sec & froid, précédé d'un hyver doux & humide, courent risque d'avorter, ou de faire voir le jour à des productions foibles & valétudinaires.

Hydropiſie, ſuite néceſſaire du vice des alimens, combiné avec celui des ſaiſons.

Nous avons vû un peu plus haut comment l'hydropiſie ſe formoit en conſéquence du déréglement des ſaiſons. Mais lorſqu'une nourriture trop humide ſe joint aux vices de l'atmoſphere, l'effet paroît immanquable. La tranſpiration ſupprimée d'une part par l'humidité de l'air, les vaiſſeaux remplis d'ailleurs de ſucs aqueux, inſipides, privés de ce mouvement de fermentation, qui pourroit encore vaincre les obſtacles; ces cauſes ne ſuffiſent-elles pas pour produire la ſtagnation, & enſuite l'épanchement?

Pourquoi les chairs des Moutons pâles & inſipides? Corruption du foie.

Il n'eſt pas douteux que la diſſolution du ſang ne ſoit une ſuite immédiate de cette exceſſive humidité; & par conſéquent la couleur de ce liquide, & celle de toutes les parties qu'il abreuve, doit s'altérer, devenir pâle, & les chairs des animaux fades & inſipides. Le foie ſurtout doit éprouver la plus forte dyſcra-

sie, & sa chaleur, combinée avec une humidité surabondante, le dispose nécessairement à la corruption.

Vers plats.

M. d'Aubenton a observé dans tous les foies de Moutons & d'Agneaux sains ou malades des vers plats. La présence de ces vers n'est donc point particuliere à la maladie dont il s'agit. Mais du moins on en peut conclurre que le foie de ces animaux est naturellement sujet à la corruption. Ces vers ressemblent assez à une feuille tant par sa forme, que par les nervûres qui se voient à sa surface, quand il est desséché.

L'appétit se conservoit jusqu'à la fin.

Les Moutons attaqués de la maladie, ont continué jusqu'à la fin de boire & de manger; & plus on les nourrissoit abondamment, plus la maladie faisoit de progrès, & l'animal périssoit beaucoup plutôt. Ils léchoient les parois des bergeries & mangeoient de la terre.

L'appétit naturel dans les animaux ou le desir des alimens, est une suite de la dissipation des sucs, tant par les évacuations sensibles, que par la transpiration insensible. De-là naît la suc-

tion des fibres de l'estomac & le sentiment de la faim. Mais les appétits viciés sont causés par des sucs acides qui mordent & picotent l'estomac, d'où provient encore le sentiment de la faim, parce que cette mordication produit à peu près le même sentiment que la suction. C'est cette derniere faim qui se soutenoit dans les moutons hydropiques, & qui les portoit à lécher les parois des murailles & à manger de la terre. Aussi l'animal ne maigrissoit point, quoique sa perte fut d'autant plus accélérée, qu'il étoit copieusement nourri.

Causes de la graisse & de l'embonpoint.

On sait d'ailleurs que rien ne contribue plus à l'engrais des Moutons que l'eau prise en grande quantité, mais que cette graisse n'est qu'une bouffissure, un œdême qui les fait pourrir en peu de temps, & qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils en sont suffisamment chargés; enfin qu'on ne peut jamais les engraisser deux fois.

Effets de cet embonpoint.

Cette propriété du Mouton de ne pouvoir jamais engraisser deux fois ne dépend-t-elle pas de la nature de son

suif, qui lorsqu'il est accumulé jusqu'à un certain point, peut arrêter la transpiration de l'animal, & faire regorger les sucs vicieux vers le foie. Cependant il y a des maladies causées par des froids & des sécheresses excessives, telles que celles de l'anné 1740, aux environs de Plymouth, qui firent périr une multitude innombrable d'Agneaux & de Moutons. Dans celles-ci, l'animal parvenoit à une extrême maigreur. Le foie s'enfloit & durcissoit beaucoup, & la vésicule du fiel acquéroit une grandeur énorme.

Je crois avoir suffisamment exposé les causes des symptômes observés dans cette maladie. Il me reste à rechercher les moyens qu'on peut employer, pour en préserver les troupeaux. Les retours fréquens de cette espece de peste, dans le Boulonnois, rendent cette recherche fort-importante.

PRÉSERVATIFS ET REMEDES.

Précautions contre la corruption de l'air.

Nous ne pouvons point réformer les saisons ni changer les tempéramens des hommes & des animaux. L'art peut né-

anmoins s'oppoſer aux qualités nuiſibles de l'air ; & le tempérament connu des animaux indique les moyens d'en corriger les excès. Perſonne n'ignore que l'air ſe corrompt en ſe rempliſſant d'exhalaiſons animales, & réciproquement, que l'air putride corrompt les animaux que l'habitent. Ces effets réciproques ſe produiront en moins de temps dans les années humides, lorſque les vents ſont méridionaux & l'air calme. Il eſt donc des précautions à prendre ſur les lieux de l'habitation du Mouton. M. Haſtfer, dans une inſtruction ſur la maniere d'élever & de ſoigner les Brebis, imprimée dans le Journal étranger du mois de février 1755, veut que les étables de ces animaux ſoient bâties ſur un terrein ſec & élevé, & qu'elles ſoient aſſez grandes pour être plutôt froides que chaudes. Pour trente Brebis, par exemple, il les veut longues d'environ vingt pieds, & hautes de neuf ou dix. Il y demande même des fenêtres & des lucarnes, ou quelqu'autre ouverture propre au renouvellement de l'air.

Pareillement il y a des précautions à prendre ſur les endroits où on les mene paître. Nous avons déjà obſervé que les côteaux & les plaines élevées au-deſſus

des collines étoient les lieux qui leur convenoient le mieux, & qu'il falloit éviter de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux.

Nous ajouterons ici qu'il eſt bon de choiſir pour le matin & le ſoir les expoſitions favorables, pour les mettre à l'abri de la grande ardeur & de la chaleur du ſoleil. Les bruyeres ſéches, où il y a un peu de bois, conviennent beaucoup.

Précautions dans l'uſage des alimens.

Dangers de la roſée.

Mais c'eſt principalement dans la maniere de nourrir les Moutons, qu'on peut trouver les moyens de les préſerver de la pourriture. Il ne faut pas les faire paître dans la roſée, qui contient, ſur-tout dans les cantons bas & humides, des principes qui accélerent la pourriture. Si on expoſe au ſoleil un vaſe rempli de roſée, & couvert de maniere que les rayons du ſoleil puiſſent agir à travers le couvercle, & échauffer la matiere; elle devient comme une colle légere & répand une odeur alkaline, putride, très-déſagréable, & abſolument ſemblable à celle du ſperme ani-

mal, gardé & évaporé juſqu'à conſiſtance d'opiat.

Il eſt vrai que les bêtes, qui commencent à vieillir & qu'on veut engraiſſer, demandent un traitement différent de celui des autres, & qu'on doit en faire un troupeau ſéparé en été. Celles-ci doivent être menées aux champs avant le lever du ſoleil, afin de leur faire paître l'herbe humide & chargée de roſée. On leur donne auſſi du ſel, pour les exciter à boire, & on les mene le ſoir ſur les quatre heures dans les pacages les plus frais & les plus humides. Et ces ſoins continués pendant deux ou trois mois ſuffiſent pour les engraiſſer autant qu'ils peuvent l'être. Mais alors il faut s'en défaire, parce qu'ils périroient infailliblement de pourriture; le point principal conſiſte donc à ſavoir retarder par les précautions convenables, la diſpoſition que ces animaux ont à ſe charger d'une graiſſe qui leur devient funeſte.

Vertus du ſel.

Le ſel eſt ſalutaire aux Brebis. On ceſſe de leur en donner deux ou trois jours après qu'elles ont été couvertes, parce que ſon uſage continuel, ainſi,

que des autres nourritures chaudes, ne manque pas de les faire avorter. Il eſt fort utile à celles qu'on veut engraiſſer, parce qu'il les excite à boire. Il corrige donc l'exceſſive humidité dans les mauvaiſes ſaiſons, lorſqu'il eſt donné modérément. On doit le recommander ſurtout dans cette Province, où cette denrée eſt à vil prix. Je préférerois le ſel gris au ſel blanc. La partie terreuſe, avec laquelle il eſt combiné, a une certaine aſtriction favorable aux indications que l'on ſe propoſe ici. Elle fixe davantage l'action du ſel, & le rend moins cauſtique.

Vertus des plantes odoriférantes.

Il ſeroit utile de faire recueillir dans les endroits élevés du ſerpolet & d'autres herbes odoriférantes, qu'on mêleroit parmi les alimens. Il y a des cantons dans le Haut-Boulonnois, tels que les collines au-deſſus de Neufchâtel, en allant vers *le Faux*, où ces plantes croiſſent & s'élevent beaucoup, & couvrent des terreins conſidérables. Perſonne n'ignore que ces herbes donnent beaucoup de ſaveur à la chair du Mouton, & remédient par conſéquent à cette fadeur & inſipidité, qui ſont des

ſuites néceſſaires de la maladie dont nous traitons.

Toutes les pailles ſont propres à la nourriture des Moutons. Les gens de la campagne connoiſſent aſſez ſans qu'on leur indique, celles qui doivent être préférées. M. Haſtfer prétend encore que toutes ſortes de feuilles d'arbres peuvent nourrir le Mouton, même celles des ſapins, en y mêlant un peu de foin. On peut donc aſſaiſonner la nourriture du Mouton en beaucoup de manieres ; & il y a lieu d'eſpérer quelque ſuccès dans les tentatives qui ſe préſentent en grand nombre.

Vertus des différentes feuilles d'arbres, qui peuvent entrer dans la nourriture des Moutons.

Toutes les parties du chêne ont une qualité aſtringente. On ſait que ſon écorce ſert à tanner les cuirs, & par conſéquent à les préſerver de la corruption. Ses feuilles ſeront un aliment qui ſervira en même tems de remede.

Les feuilles de bouleau ſont eſtimées pour l'hydropiſie, & conviennent par conſéquent dans cette maladie. Les Allemands & les Anglois ſont

grand cas des baies de geniévre dans les maladies pestillentielles.

L'écorce & les feuilles de saule ont une qualité rafraîchissante & astringente.

On estime les baies du sorbier dans l'hydropisie. Le chevre-feuille échauffe & desséche beaucoup. C'est un fort diurétique. Il est propre à désoppiler la rate, & paroît encore convenable.

Le viorne desséche & resserre. Les feuilles de prunier sauvage, ainsi que son fruit & son écorce, ont la même vertu.

L'écorce de la racine de l'aune noir qui porte des baies, est un violent purgatif, & fort utile dans l'hydropisie.

Les feuilles de nerprun, celles des différentes especes de ronces peuvent être aussi employées avec succès. La racine, les feuilles & l'écorce de l'orme sont astringentes & détersives. La semence de frêne mise en poudre, est un excellent remede pour l'ictere & l'hydropisie.

Les feuilles de tilleul sont dessicatives.

Le genêt chasse les sérosités, tant par le vomissement, que par les selles & les urines. On en fait un grand usage

dans

dans les obſtructions du foie, de la rate & du méſentere. On ne peut trop recommander cet arbriſſeau dans le cas dont il s'agit.

En général toutes les feuilles d'un goût auſtere & d'un tiſſu ferme & ſolide, ſemblent propres à corriger l'intempérie qui domine dans cette maladie, en deſſéchant la trop grande humidité & réprimant les progrès de la pourriture. Mais il ne faut point attendre que la maladie ait jetté de trop profondes racines. Ainſi on doit commencer dès l'été, qui eſt la ſaiſon où les arbres ſont couverts de feuilles à en faire un emploi convenable, lorſqu'on a lieu de craindre les funeſtes effets des ſaiſons trop pourriſſantes.

Tranſplantation du Troupeau.

Malgré toutes ces précautions, il eſt viſible que lorſqu'on pourra dépayſer le troupeau qui habite dans des endroits bas & humides, en le faiſant paſſer dans le voiſinage des dunes ou ſur des collines crétacées, il eſt viſible, dis-je, que cette tranſplantation eſt plus ſûre que toutes les attentions qu'on pourroit prendre ſur les lieux. Encore ne fau-

droit-il point attendre que cette maladie fût déclarée. Nos Laboureurs, qui voient des retours si fréquens de mortalité dans leurs troupeaux, peuvent tirer de justes conjectures sur ces fâcheux événemens. Un hyver doux & pluvieux, suivi de quelques semaines de froid & de sécheresse au printemps, & tout-à-coup des pluies, des vents méridionaux, & sur-tout des orages fréquens avec tonnerre, & des chaleurs étouffantes, des inondations, sont des présages assez certains de mortalité parmi les bestiaux. Si tout l'été se passe ainsi, & qu'un automne pluvieux succéde à de telles saisons, que ne doit-on pas craindre ? Celui qui se trouve alors dans des circonstances locales, peu avantageuses, doit songer à se mettre à l'abri des événemens qui peuvent renverser sa fortune.

Médicamens.

Il me reste à proposer quelques Médicamens vantés dans les maladies des Moutons. Ce n'est point d'après ma propre expérience. Je citerai encore ici M. Hastfer, qui paroît avoir beaucoup étudié cette matiere. On prend en automne une fourmilliere qu'on met dans un

ſour avec les fourmis, le maſtic, le feuillage & les brins de bois, pour y ſécher ; enſuite on la réduit en une poudre que l'on conſerve dans un vaiſſeau, où il y ait eu du ſel, & pour en faire uſage, on la mêle avec du ſel & de l'avoine. On a trouvé que les brebis guéries par l'uſage de cette poudre d'une maladie qui régnoit en 1748, avoient conſervé le foie très-ſain, tandis que dans les autres ce viſcere étoit rempli de cloches d'eau.

Le ſel diſſous dans de l'urine humaine, ſert d'émétique à ces animaux, & l'antimoine ou le ſoufre mêlé avec de la lie de biere, leur ſert de laxatif.

Concluſion.

Telles ſont les obſervations que nous avons cru devoir expoſer ſous les yeux de nos Agriculteurs. Nous voulons exciter leur induſtrie & les enhardir à tenter tous les moyens de conſerver leurs troupeaux. Le ſuccès répondra à nos eſpérances, ſi en enviſageant les cauſes de la mortalité de leurs beſtiaux, ils oppoſent à chacune des méthodes convenables.



LETTRE

A M***

SUR LA MORTALITÉ

DES CHIENS,

DANS L'ANNÉE 1763.

JE conviens avec vous, M. qu'un Médecin doit faire attention aux maladies des animaux, des quadrupédes ſur-tout, dans la claſſe deſquels l'homme eſt compris. Les mortalités dans les beſtiaux ſervent quelquefois de préludes aux épidémies & aux peſtes qui affligent l'eſpece humaine (*a*) ; mais faudra-

(*a*) Au ſiége de Troye, la peſte attaqua d'abord les chiens, puis les chevaux, enſuite les hommes. Dans les années 1728 & 1733, preſque tous les chevaux furent attaqués de la toux, un mois ou deux avant qu'elle devînt épidémique à Plymouth, *Huxham, obſ. de aëre, &c.*

t-il étendre ſes obſervations ſur tout le regne animal, & tenir un regiſtre exact des ſingularités que les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes nous offrent dans le courant d'une conſtitution épidémique ? Le ſilence des grenouilles, des cigales ou des oies, la muë des oiſeaux, le travail des abeilles, les ravages des chenilles ont-ils de rapports aſſez directs avec les épidémies pour mériter l'attention du Médecin. Simplifions les queſtions déjà trop compliquées. Ce n'eſt pas en ajoûtant de nouvelles inconnues dans une équation, qu'on parvient à trouver la valeur de celle qu'on cherche.

Il en eſt des animaux comme des plantes, parmi leſquelles il s'en trouve qui végétent mieux dans les terreins ſecs que dans les lieux humides; d'autres que la ſécchereſſe fait périr & qui ne peuvent croître que dans l'humidité. On a remarqué que les ſéchereſſes exceſſives ſont pernicieuſes aux Chiens (*a*), mais les beſtiaux expoſés aux injures de l'air, & qui paiſſent l'herbe, ſouffrent davantage des ſaiſons trop pluvieuſes.

(*a*) Silius Italicus, cité par Ramazzini a décrit une conſtitution très-chaude & très-ſéche qui fut fatale aux Chiens avant de ſe faire ſentir aux autres eſpeces.

» De tous les animaux, dit le célè-
» bre auteur de l'histoire générale & par-
» ticuliere (*a*); le Chien est celui dont la
nature est le plus susceptible d'impres-
» sion, & se modifie le plus aisément
» par les causes morales. Il est aussi de
» tous, celui dont la nature est le plus
» sujette aux variétés & aux altérations
» causées par les influences physiques :
» le tempérament, les facultés, les ha-
» bitudes du corps varient prodigieuse-
» ment, la forme même n'est pas cons-
» tante. Delà cette confusion, ce mé-
» lange & cette variété de races si nom-
» breuses, qu'on ne peut en faire l'énu-
» mération. Delà ces différences si mar-
» quées pour la grandeur de la taille, la
» figure du corps, l'allongement du mu-
» seau, la forme de la tête, la lon-
» gueur & la direction des oreilles &
» de la queue, la couleur, la qualité
» & la quantité du poil.

Galien range le Chien parmi les animaux les plus secs, les plus chauds & les plus maigres (*b*). Il nous dit que sa rate est très-noire (*c*) ; que ses os sont fort durs, moins cependant que ceux de

(*a*) Tom. v. pag. 192.
(*b*) *Gal.* 2°. *de simp. med. fat.*
(*c*) 6°. *De anat. administ.*

la chevre & de la brebis (*a*) ; que ſa chair produit des ſucs mélancholiques dans ceux qui en mangent (*b*). Les intempéries qui augmentent les ſucs atrabilaires en quantité & en qualité, ſont donc nuiſibles à cette eſpece : & telles ſont les conſtitutions automnales, dans leſquelles le froid des hyvers & la chaleur des étés ſont exceſſifs & accompagnés l'un & l'autre de ſéchereſſes continuelles.

Le printemps, & la plus grande partie de l'été, en 1762, avoient été fort chauds & fort ſecs; & ce qui eſt rare dans nos cantons, tous les bleds avoient mûris à peu près dans le même temps, & la récolte s'étoit faite de bonne heure. Le dernier mois de l'été & le premier de l'automne furent pluvieux, & de-là juſqu'à la fin de Juin de l'année ſuivante, les froids & la ſéchereſſe ſe ſoutinrent conſtamment. Les pluies furent rares & modiques. Les vents orientaux ou ſeptentrionaux. Vers le ſolſtice d'été (époque de la maladie canine) les vents de midi ayant repris le deſſus, la ſaiſon devint humide & pluvieuſe, & tout l'été ſe paſſa ſans chaleurs.

(*a*) 11°. *De uſu partium.*
(*b*) 3°. *De loco affect.*

La maladie s'eſt montrée depuis le mois de Juillet juſqu'à la fin de l'automne. Le ſymptôme le plus général & le premier, que l'on remarquoit dans ces animaux, étoit une grande foibleſſe qui les faiſoit chanceler en marchant & tomber à chaque pas. La plupart touſſoient & haletoient. Ils rejettoient par la gueule & les narines des humeurs pituiteuſes & glaireuſes. Leurs yeux étoient éteints, chaſſieux, couverts d'une humeur épaiſſe, & difficile à détacher. Ils tomboient dans une extrême maigreur. Les uns périſſoient en peu de jours; d'autres après plus d'un mois de maladie; quelques-uns moururent ſubitement attaqués de vertiges. A l'ouverture d'un cadavre on trouva un affaiſſement conſidérable au cerveau; le poulmon gâté, & l'eſtomac plein d'humeurs putrides d'une odeur inſupportable.

Cette maladie ne s'eſt pas bornée à une ſeule ville, à une ſeule province; elle s'eſt étendue à des diſtances conſidérables, & a fait beaucoup de ravages. J'ignore la marche qu'elle a ſuivie & les lieux où elle s'eſt manifeſtée d'abord. Elle attira mon attention, dès qu'elle parut dans cette ville. Mais je ne me propoſois nullement d'en écrire, & je

ne penſois pas qu'elle vous ſerviroit d'occaſion pour réveiller les prétentions de Sydenham, dont vous paroiſſez avoir adopté le ſyſtême.

Vous convenez que c'eſt dans l'air & non dans les eaux ou dans les aliments qu'il faut chercher les principes de cette maladie à cauſe de la différence des lieux où elle a régné, & du différent genre de vie des animaux qui en ont été attaqués. Vous êtes porté à croire que les aſtres ont verſé ſur notre atmoſphére des influences, qui, ſans nuire aux autres eſpeces de quadrupèdes, ont été peſtilentielles à la race canine. Mais avez-vous peſé, calculé la puiſſance des ſaiſons, qui ont précédé & vu naître la maladie? Avez-vous déterminé la part qu'elles avoient dans cet événement & reconnu leur inſuffiſance? Commencez par la démontrer, & donnez enſuite carriere à votre imagination. Voyons au moins juſqu'où peut nous mener la maniere de raiſonner des anciens en pareilles matieres. Je vais d'abord vous rappeller certains points de doctrine élémentaires en fait d'épidémies, qui peuvent répandre de la lumiere ſur le ſujet que nous traitons.

Le printemps, ſuivant les anciens,

augmente la partie rouge ou le ſang dans nos corps ; l'été, l'humeur bilieuſe ; l'automne, la mélancholie ; l'hyver, la pituite. Ces principes ſont établis dans le livre de la nature humaine ſur des preuves ſimples & démonſtratives. Vous pouvez y avoir recours. Il y eſt dit que chacune de ces humeurs augmente ou diminue à proportion de la chaleur, de la froidure, de la ſéchereſſe & de l'humidité des ſaiſons ; que dans les conſtitutions annuelles, tantôt l'hyver fait la plus forte impreſſion, tantôt le printemps, quelquefois l'été, d'autres fois l'automne ; que les maladies d'été ceſſent en hyver & réciproquement celles de l'hyver en été.

Lorſque l'hyver arrive, dit Hippocrate, la bile ſe réfroidit ou diminue par l'abondance des pluies & la longueur des nuits. Durant le printemps, s'il eſt doux & modéré, les cerveaux ſe purgent de la pituite accumulée pendant l'hiver. Mais s'il eſt froid & *boréal* (*a*), l'humeur pituiteuſe reſte ſous une forme *concrete* ; & lorſque les vents de ſud ſoufflent en été & amenent des pluies, la fonte des humeurs ne peut

(*a*) Il eſt difficile de rendre autrement l'expreſſion d'Hippocrate.

manquer de cauſer des maladies : delà viennent les flux & les hydropiſies, qu'on obſerve après un printemps froid & précédé d'un hyver doux & pluvieux.

D'après ces principes je demande : ſi le froid & la ſéchereſſe ont regné tant dans l'hyver que dans le printemps, & même dans la plus grande partie de l'automne qui les a précédés, (c'eſt le cas où nous nous ſommes trouvés en 1763;) quelles ſeront les maladies qui doivent paroître durant ces ſaiſons froides & ſéches, ainſi que dans le cours d'un été froid & humide qui vient à leur ſuite. La ſéchereſſe conſtante dans ces trois ſaiſons n'a pû produire la même pituite qui doit ſa naiſſance tant à la fréquence des pluies qu'à la longueur des nuits. Les cerveaux ont dû conſerver une ſorte de *concrétion*. Ils n'ont point été purgés en temps convenable, car l'humeur produite doit avoir les qualités de l'atmoſphere. Elle doit être froide & ſéche ; épaiſſe & de difficile coction, & telles ſont les qualités de l'humeur atrabilaire.

Nous ne pouvions donc manquer d'obſerver durant cette longue ſéchereſſe quantité de maladies cauſées par la mélancholie, des flux hémorrhoï-

daux, des vomissemens noirs, des flux noirs, des démences, des cancers (*a*), des pleurésies, des péripneumonies atrabilaires, sur-tout dans les campagnes, des toux convulsives parmi les enfans & même dans les autres âges. Toutes ces maladies devoient être longues & d'un jugement difficile. Et telles furent effectivement les maladies régnantes dans les six premiers mois de l'année 1763.

Dans la constitution froide & séche de l'année 1741, observée à Modene par *Ramazzini*, ainsi que dans celle de 1740, qui a été décrite par le docteur Huxham à Plymouth, les maladies de poitrine régnoient. On trouva à Modene dans la plûpart des cadavres des polypes formés dans le cœur ou dans l'aorte: & le sang qu'on tiroit, prenoit une consistance polypeuse. A Plymouth le sang étoit plus épais & plus tenace qu'il n'est ordinairement. Il étoit absolument comme de la glu. *Horum sanguis extractus merum ferè gluten refert* (*b*). Le froid

(*a*) Ces maladies firent de grands progrès dans les femmes qui en étoient déjà attaquées & se déclarerent dans plusieurs autres.

(*b*) *Huxham observ. de aëre ann.* 1740.

& la sécheresse, lorsqu'ils sont excessifs & qu'ils durent trop long-temps condensent le sang & le dépouillent de ses parties les plus subtiles & les plus actives. On voit déjà l'accord des principes & des observations des modernes avec la doctrine d'Hippocrate. La raison de cette condensation paroît sensible par les effets connus du froid qui rapproche toutes les parties des corps & le reduit à un moindre volume. Mais ces notions générales de physique ne suffisent pas pour expliquer les dérangemens produits dans l'œconomie animale par des intempéries excessives en froidure & en sécheresse. Il faut avoir recours à des effets plus immédiats observés dans les animaux. Hippocrate nous enseigne que les constitutions *boréales* tant générales que particulieres constipent les corps, arrêtent les déjections; d'où résulte un état pléthorique & une irruption ou regorgement sur les visceres qui résistent le moins. La pléthore doit s'accroître en raison directe de la voracité de l'animal, & en raison inverse de sa transpiration & des pertes qu'il fait par les autres conduits. Mais puisque la portion la plus tenue & la plus subtile s'évapore, dès que la rigidité des fibres s'affoiblira par l'ac-

tion des vents méridionaux & de l'humidité, l'animal se trouvera surchargé d'humeurs grossieres qui, en se décomposant, s'écouleront & produiront diverses maladies selon les visceres qu'elles affecteront. On conçoit qu'alors la dissolution succéde à l'accumulation, la foiblesse à la tension, la phthisie à la pléthore; ainsi les funestes effets des saisons immodérées ne se manifestent pas toujours sous le regne de l'intempérie; souvent les corps succombent, lorsque les causes externes viennent à cesser. Appliquez ces principes. Le Chien est sec & nerveux, il ne sue point, il mange beaucoup. » Sa sécheresse est telle que » l'eau lui est encore plus nécessaire que » la nourriture. Il boit souvent & abon» damment. On croit même vulgaire» ment que, lorsqu'il manque d'eau pen» dant long-temps, il devient enragé. » La constipation du ventre lui est or» dinaire. Il paroît faire des efforts & » souffrir toutes les fois qu'il rend les » excrémens, non, comme le dit Aris» tote, parce que les intestins devien» nent plus étroits en approchant de l'a» nus; (dans le Chien comme dans les » autres animaux, les gros boyaux s'élar» gissent toujours de plus en plus) mais

» à cauſe de la ſéchereſſe de ſon tem-
» pérament. *Hiſt. Nat.*

J'ai dit qu'Hippocrate attribue aux conſtitutions *boréales*, tant générales que particulieres (*a*), la conſtipation du ventre : & c'eſt le ſeul effet commun rapporté dans le cinquieme & dans le quinzieme aphoriſmes de la troiſieme ſection. Il eſt important de comparer & de bien peſer les énoncés de ces deux aphoriſmes pour comprendre quels ſont les principaux reſſorts des conſtitutions ; & comment les vents ſeptentrionaux & méridionaux compoſent un duumvirat, qui, par des effets diamétralement oppoſés, forment la chaîne des maladies épidémiques. Parcourez toutes les affections rapportées dans la troiſieme conſtitution, ſi vous voulez voir des exemples du regorgement des humeurs cauſé par les conſtitutions *boréales*. D'un autre côté la conſtitution du troiſieme livre vous offrira un tableau de maladies produites par la diſſolution & la dégénération. Je n'entrerai dans aucun détail, pour expliquer les léſions que peut

(*a*) Il faut entendre ici par conſtitutions générales, celles qui comprennent une année ou pluſieurs ſaiſons. Les conſtitutions particulieres ſont d'un ou pluſieurs jours.

recevoir chaque viſcere par la conſtipation ou le relâchement exceſſif (*a*). Il eſt inutile de rebattre des choſes aſſez connues.

Les Chiens ont réſiſté dans cette province tant qu'ont duré les vents orientaux & ſeptentrionaux. Les ſucs qui s'accumuloient journellement, étoient encore maîtriſés par la réſiſtance des vaiſſeaux, ſoutenue du reſſort extérieur de l'air. Mais lorſque ce ſecours vint à ceſſer, l'humeur ne pouvant point s'aſſimiler, dégénéra, devint virulente, s'écoula dans différentes capacités & porta par-tout le déſordre & la deſtruction.

Ariſtote (*b*) obſerve que les Chiens ſont ſujets à trois maladies, l'angine, la goutte & la rage : que l'angine les tue, que l'hydrophobie produit en eux la manie ou la fureur ; & que la plûpart de ceux que la goutte attaque en périſſent. La maladie dont il s'agit a des rapports à l'angine. Dans les exercices violents, les courſes du Chien, les flui-

(*a*) Il ne s'agit point ici d'une conſtipation abſolue, mais d'une ſimple diminution qui perſévere trop long-temps.

(*b*) Hiſtoire des animaux, liv. viij. chap. xxij.

des gonflés, raréfiés ſe portent à la gueule; la langue s'allonge, eſt pendante pour faciliter le paſſage de l'air qui doit tempérer l'effervefcence du ſang. Les maladies propres à ſe terminer par la ſueur dans les autres eſpeces de quadrupédes produiſent l'angine dans le Chien par une ſuite de ſa conſtitution.

Dans l'eſpece humaine ne voyons-nous pas que les maladies d'hyver dans leſquelles la ſueur eſt plus rare, ſont preſque toutes accompagnées de toux, d'expectoration, ſouvent d'angine, qui diſparoiſſent aux approches de l'été, lorſque la chaleur de la ſaiſon ouvre les pores & augmente la tranſpiration? La maladie canine n'eſt donc point un phénomene rare, mais un accident commun parmi les Chiens, qui n'a dû nous ſurprendre que par le grand nombre des animaux qui en ont été attaqués.

Vous m'objectez que les mortalités dans les Chiens ſont très-rares & les années ſéches aſſez fréquentes; & ſuivant mes principes, dites-vous, cette maladie devroit ſe reproduire plus ſouvent.

Je viens de vous faire obſerver que la

maladie en queſtion eſt plus commune qu'on ne penſe. J'ajouterai que dans la deſcription que j'ai donnée des ſaiſons, qui l'ont fait naître, j'ai remonté au printemps & à l'été de l'année 1762, qui furent fort ſecs & fort chauds ; que cette conſtitution ne fut ſéparée d'une autre conſtitution froide & ſéche que par un intervalle de temps aſſez court, pluvieux vers la fin de l'été & au commencement de l'automne ; je vous demande maintenant, ſi cette combinaiſon de ſaiſons ſe répéte aſſez ſouvent, pour en inférer que mon explication eſt vicieuſe.

J'ignore le dégré & la durée de ſéchereſſe néceſſaire pour produire une mortalité dans l'eſpece canine. Il eſt très-difficile de prédire les événemens dépendans des intempéries de l'air, tant dans le régne animal, que dans le régne végétal. Quelque ſoin qu'on apporte dans l'évaluation des cauſes qui concourrent, on ne peut fixer la part de chacune employée dans l'effet commun. Mais doit-on moins reconnoître ces agents tout indéterminés qu'ils ſoient relativement aux effets qu'ils produiſent ? Quoiqu'on ne puiſſe annoncer avec certitude la perte de nos moiſſons

après un froid exceſſif, à moins qu'elle ne ſe manifeſte, ignorons-nous, lorſque nos yeux nous en convainquent, qu'il faut en rejetter la cauſe ſur la rigueur de l'hiver ?

Toutes les fois qu'une maladie régnante ne peut être ſuffiſamment expliquée par les ſaiſons précédentes, on doit remonter plus haut & examiner même, s'il eſt néceſſaire, les conſtitutions des années ſupérieures. Hippocrate, dans la conſtitution du IIIᵉ. livre des Épidémiques, avant de décrire les quatre ſaiſons de l'année, déclare que les ſaiſons antérieures avoient été ſéches ; & Galien, expliquant les maladies de la troiſieme conſtitution, & ne trouvant pas de cauſes ſuffiſantes dans les ſaiſons décrites, ſuppoſe des intempéries antérieures, à l'aide deſquelles il donne des raiſons plauſibles des faits rapportés par Hippocrate.

Vous convenez que les ſucs atrabilaires ont dû augmenter en force & en quantité dans l'eſpece canine ; mais vous ne voyez aucun ſymptôme dans leur maladie qui prouve la dépravation ou l'augmentation de ce ſuc. Je réponds que dans des maladies évidemment cauſée par l'atrabilaire dans la maladie

noire par exemple, dont nous avons la defcription dans le livre *des maladies* attribué à Hippocrate, & que j'ai eu occafion de traiter affez fouvent, les malades rejettent quantité d'humeurs glaireufes, pituiteufes, par le vomiffement & par la falivation, & de temps en temps des humeurs virulentes, bilieufes, érugineufes, noires par le vomiffement feul. Cet écoulement perpétuel les conduit à un marafme irrémédiable, quand il eft accompagné d'une averfion conftante pour les alimens. La dépravation de l'humeur mélancholique eft donc alors fuivie ou accompagnée d'une fécrétion très-abondante des autres humeurs par les glandes falivaires.

Perfonne n'ignore que le Chien devient enragé fans contagion précédente. Mais la rage eft une efpéce de mélancholie dont la manie ou la fureur eft un des principaux fymptômes; or la fureur eft produite par l'atrabile qui fe porte vers le cerveau & en trouble les fonctions. D'où l'on voit que cette humeur fe déprave dans le Chien plutôt que dans tout autre animal.

Lifter avance que dans l'hydrophobie la falive eft feule viciée, & que dans

tous les animaux venimeux, tels que la vipere & le dipſas, le virus ne réſide que dans cette humeur. L'expérience, par laquelle il prétend juger cette queſtion, prouve bien que la ſalive des hydrophobes, ainſi que celle de ces reptiles venimeux eſt un poiſon; mais n'établit point que le poiſon réſide uniquement & primordialement dans la ſalive. Pourquoi l'atrabile devenue virulente n'infecteroit-elle pas les autres humeurs?

Le poiſon introduit par la morſure d'un animal hydrophobe ne produit pas tout-à-coup des accidens funeſtes. Souvent la bleſſure n'eſt ſuivie d'aucun fâcheux événement. Quelquefois la rage ne ſe manifeſte que pluſieurs mois & même pluſieurs années après. Le tempérament, les ſaiſons, l'âge, le régime concourent à accélérer, retarder, annuller l'hydropiſie. Si nous ſuppoſons que certaines intempéries altérent de la même maniere l'humeur mélancholique, quoique ces cauſes agiſſent en même temps ſur tous ceux qui y ſont expoſés, quelles différences ne devons-nous pas attendre dans les maladies quant à l'époque de leur apparition, le nombre & l'intenſité des ſymptômes?

Nous trouverons moins ſurprenant que la conſtitution vicieuſe d'une année produiſe dans l'années ſuivante, quoique bien réglée, des maladies qui reparoîtront la ſeconde année & même dans trois années conſécutives, différentes en température. Les dyſſenteries des années 1670, 71 & 72, obſervées par Sydenham, les fievres pourprées des années 1692, 93 & 94, décrites par Ramazzini, & en général les épidémies qui ſe montrent pendant pluſieurs années conſécutives, n'ont d'autre cauſe matérielle que l'humeur mélancholique, viciée par de fortes & de longues intempéries.

A l'aſpect de ces fiévres ſtationnaires & du retour réglé de certaines maladies en automne, Sydenham a établi des conſtitutions générales, pendant leſquelles il ſuppoſe des exhalaiſons terreſtres ou des émanations céleſtes, ſubſiſtantes auſſi long-temps que les effets qu'il leur attribue; & ſans nous donner l'hiſtoire des ſaiſons qui ont précédé & accompagné ſes conſtitutions, il ſe contente d'aſſurer que quelque peine qu'il ait priſe pour concilier les faits par lui obſervés avec la doctrine des anciens, il n'a pû y parvenir; que dans des an-

nées tout-à-fait semblables, il a observé des maladies fort différentes, & les mêmes maladies dans des années qui ne se ressembloient pas.

Ramazzini, sans paroître adopter ouvertement les nouveautés de Sydenham, a voulu étayer son système par des observations détaillées. Il a pris soin de décrire fort au long les saisons qui précédoient & accompagnoient les maladies; & nous a fourni des moyens de juger, si les effets répondent aux causes.

Dans sa dissertation sur les constitutions des années 1692, 93 & 94, il rapporte que durant ces trois années qui n'eurent aucune ressemblance entr'elles quant à l'état des saisons, il régna à Modene une fievre pourprée qui fit beaucoup de ravages. L'année 1692, dont le printemps fut l'époque de cette maladie, n'offre que des saisons bien réglées : l'année 1693 fut désordonnée dans toutes ses saisons, l'hyver ayant été trop doux, le printemps froid & humide, l'été excessivement humide, & l'automne très-sec & très chaud : enfin l'année 1694 fut fort séche dans les quatre saisons, excepté depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au commencement d'avril ; l'hyver d'ailleurs fut très-froid &

les chaleurs de l'été immodérées. Pendant ces trois années, comme je viens de le dire, il régna à Modene une fievre pourprée, que le printemps faisoit revivre chaque année; qui dans l'été déposoit sa pourpre (pour me servir de l'expression de Ramazzini) sans changer de caractere; & qui reprenoit tout son extérieur, lorsque les chaleurs avoient cessé. Voilà un argument pressant contre la doctrine des qualités sensibles; & comment le concilier avec ce passage de Galien? » Lorsque les saisons sont bien réglées, il n'y a ni peste ni épidémie; » mais seulement des maladies qui dépendent du régime (*a*) ». Ramazzini présente ces objections dans tout leur jour; il finit néanmoins par attribuer aux vents du midi tous les maux de cette constitution. Cependant on ne voit pas que dans l'année 1692, qui fut légitime dans toutes ses saisons, les vents méridionaux aient été dominants. Il n'en étoit pas de même des années 1693 & 94; mais les causes doivent être antérieures aux effets, & les intempéries de ces deux dernieres années pouvoient tout au plus entretenir

(*a*) Comment. sur les Epid.

l'épidémie commencée dans l'année précédente.

Il étoit donc ſenſible qu'il falloit remonter plus haut pour trouver les ſources de l'épidémie, & examiner ſi l'année 1691 n'y avoit pas donné lieu. Heureuſement le même Ramazzini nous a laiſſé la deſcription, tant des ſaiſons que des maladies de cette année qui fut mémorable par une ſécherеſſe exceſſive & conſtante, par le froid immodéré de l'hyver & les chaleurs énormes de l'été. Elle fut glorieuſe & lucrative aux Médecins, dit cet auteur, à cauſe du grand nombre des maladies & des ſuccès du traitement. Mais la malignité & les ravages de la petite vérole en automne rabattirent beaucoup de leurs prétentions.

Ainſi l'année 1691 portoit un caractere *automnal*, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion; & ce caractere commença à ſe manifeſter dans l'automne, comme il arriva dans la troiſieme conſtitution de l'iſle de Thaſe, qui étoit d'une température automnale. L'hyver ſuivant, qui fut légitime, ne pouvoit qu'aſſoupir & rallentir les humeurs, dont la tendance étoit marquée vers la circonférence, puiſque la petite vérole

dominoit à la fin de l'automne ; il étoit donc nécessaire qu'au printemps, qui fut doux & tempéré, les effets résultants des saisons de l'année précédente parussent dans tout leur jour. « Au printemps » se voient les manies, les mélanco» lies, les épilepsies, les hémorrha» gies, & toute sorte de floresence à » la peau *, parce que le corps se purge » des humeurs vicieuses. » *Profundum corporis expurgatur vitiosis humoribus à partibus principalibus ad cutem pervenientibus* †. Non que cette saison produise des humeurs vicieuses, lorsqu'elle est bien réglée, comme étoit celle de 1692, au rapport de Ramazzini, elle préserve au contraire de maladies, en séparant les impuretés du sang. Les fievres pourprées du printemps de 1692 annonçoient donc suffisamment qu'il étoit resté dans les corps des germes vicieux, qui devoient leur origine aux années précédentes.

L'éruption cessoit dans les chaleurs de l'été & reparoissoit vers le lever d'Arcturus, disparoissoit derechef aux premiers froids : & ces retours réglés furent observés pendant trois années

* Aphor. sect. iij.

† Comment. de Gal.

conſécutives. Il y a des maladies communes au printemps & à l'automne. Telles ſont celles qui dépendent des mouvemens de l'humeur mélancolique. Ces maladies ſe font voir dans l'une & l'autre ſaiſon. Voyez les Aphoriſmes 20me & 22me de la troiſieme ſection.

Dans les fievres pourprées, l'éruption ſeule décidoit du ſort du malade. Il étoit abſolument néceſſaire que les péticules qui paroiſſoient d'abord au cou, au dos & à la poitrine, s'étendiſſent juſqu'aux doigts du pied, dans le temps que celles du cou & de la poitrine ſe diſſipoient. Sans cette condition la mort étoit inévitable. Elle étoit pareillement certaine, lorſque les péticules paroiſſoient de trop bonne heure, c'eſt-à dire, avant le quatrieme ou le ſeptieme jour. Il ne ſe faiſoit aucune criſe, ni par les urines, ni par les ſueurs, ni par aucune des autres voies, par leſquelles la nature a coutume d'expulſer l'humeur morbifique. L'apparition des péticules, leur expanſion par tout le corps, & leur diſparition inſenſible décidoient abſolument du ſort du malade. Qui ne reconnoît à ces traits les principaux caracteres de l'humeur attra-

bilaire ? On en doutera moins en lisant que la dyssenterie parut à la suite de ces fievres dans l'automne de l'année 1693 ; & que toutes les maladies sporadiques qui régnerent dans cette constitution, étoient des maladies cholériques en été & des fiévres erratiques & quartes en automne.

Je crois avoir montré que de longues & fortes intempéries peuvent influer sur deux ou trois années consécutives & produire une épidémie intermittente, telle que celle qui fut observée à Modene dans les années 1692, 93 & 94. Si vous me demandez, pourquoi dans toutes les constitutions qui ressemblent à celle de l'année 1691, quant aux intempéries de l'air, on ne trouve pas les mêmes ressemblances dans les maladies, je réponds qu'on ne doit pas chercher des ressemblances exactes là, où ce seroit le plus grand hazard d'en trouver ? Quel dégré de similitude a-t-on droit d'exiger dans des maladies qui paroissent la même année ou dans des années semblables, dans des lieux, dont le sol, la situation, les eaux, les alimens, & par conséquent les mœurs, les formes des habitans & leurs tempéramens varient de tant de manieres ?

C'eſt cet article qu'il faut régler avant de porter un jugement ſur la doctrine des anciens ; car le degré de reſſemblance une fois établi , il eſt de toute néceſſité que les obſervations s'accordent. Or , ces limites de ſimilitude ſont propoſées dans la troiſieme ſection des Aphoriſmes, & les quatre conſtitutions nous en donnent des exemples.

Je le répète , c'eſt l'appareil des maladies qui nous en impoſe : & cet appareil eſt rarement dans les limites de la ſimilitude. Il y a des épidémies bilieuſes, pituiteuſes , mélancholiques , mixtes. Nous pouvons aſſez juger de l'humeur ou des humeurs qui péchent, & rendre raiſon des phénomènes eſſentiels : mais nous ignorons toutes les circonſtances néceſſaires à la production des épidémies revêtues de certaines formes , & comment les prévoir ?

L'hiſtoire fait mention de pluſieurs mortalités qui ont détruit la plus grande partie du genre humain & dépeuplé la terre. Ces terribles cataſtophes ne pouvoient êtres imputées aux altératious des ſaiſons. Il falloit recourir à des agents plus généraux. Fernel * croit ne devoir attribuer ces prodiges qu'aux configu-

* *De abditis rer. cauſis. rer. lib. ij. Cap. xiij.*

rations céleſtes. Sydenham ne veut pas décider ſi la conſtitution des aſtres ou les exhalaiſons funeſtes produiſent les épidémies. Boerhaave penſe que la variété inexplicable des exhalaiſons y a plus de part. Sylvius Delboë recherche avec beaucoup de ſubtilité la nature des ſels mis en mouvement par les vents méridionaux & ſeptentrionaux, & prétend éclaircir la doctrine des anciens par les acides qui viennent du nord, & les alkalis volatils, qui viennent du midi. Toutes ces opinions portent avec elles des caracteres de ſtérilité. Il faut des dogmes qui ſervent à l'art. Fernel & tous les grands hommes que je viens de citer, reconnoiſſent une puiſſance quelconque dans les ſaiſons. Aucun d'eux n'a nié les faits rapportés dans les Épidémiques. Ils ont tous rapporté la doctrine enſeignée dans la iij. ſect. des Aphoriſmes. Elle ne leur a pas paru ſuffiſante : mais elle n'en eſt pas moins le ſeul guide qui puiſſe diriger nos pas dans ce dédale obſcur. C'eſt une lumiere qui n'a pas toute la clarté qu'on pourroit déſirer. Mais où en ſerions-nous ſi elle étoit éteinte ?

Plus les cauſes qui concourrent à la production des épidémies ſont chan-

geantes & inégales, plus il eſt difficile d'appercevoir leur influence particuliere. Il étoit ſans doute plus commode dans les vaſtes plaines de l'Aſie, où le ſol, les ſaiſons & par conſéquent les tempéramens ont beaucoup de reſſemblance, d'établir les loix que ſuivent les épidémies. La Grece étoit auſſi plus propre à ce genre d'obſervations que notre partie occidentale de l'Europe, où regne la plus grande diſſemblance tant dans le moral que dans le phyſique, où l'infection & la contagion dans les grandes villes altérent la ſimplicité originelle des maladies, & prêtent des forces aux cauſes météorologiques. Cependant s'il s'agiſſoit de recommencer les obſervations & d'établir des propoſitions élémentaires ſur cette partie de la Médecine, penſez-vous qu'on trouveroit des réſultats différents de ceux de la iij. ſect. des Aphoriſmes ? Peſez-les avec la plus grande attention. Voyez de quelle maniere Galien a traité ce ſujet d'après tous les commentateurs qui l'avoient précédé. Que Tozzi ait prétendu que ſes propres obſervations n'étoient point d'accord avec un ou deux aphoriſmes, qu'en peut-on conclure ? Ramazzini a remarqué dans les années

1692, 1693 & 1694, qu'après la pleine Lune & jusqu'à la nouvelle, les maladies étoient beaucoup plus fâcheuses, & qu'ensuite leur fureur se ralentissoit ; que pendant une éclipse de Lune, arrivée dans l'année 1693, la plûpart des malades, attaqués de l'épidémie, avoient expiré. Ces événemens singuliers nous apprennent qu'outre les causes manifestes, on doit soupçonner un agent dont la maniere est impénétrable. Faudra-il donc renoncer à tout espoir & abandonner même les ressources qui nous restent, parce que nos vœux ne peuvent être entiérement satisfaits ? Suivons plutôt les traces du pere de la Médecine dans sa maniere d'observer & d'écrire les constitutions, & rappellons-nous ce que dit Galien de la Médecine Hippocratique. *Si quid eorum quæ scribuntur ad exercitationem referre tentaveris, prima autem te experientia fefellerit, non propterea statim desperaveris, quasi id assequi non possis : neque à meditatione recedas, priusquàm sæpissimè in eâdem exercitatione perstiteris.*

Il y a des régles dont on ne doit pas s'écarter dans la description des saisons. Il y en a pareillement qui déterminent celle des maladies. On les trouve dans

les Épidémiques d'Hippocrate. Il est aisé de statuer sur le caractere dominant des saisons. Le témoignage de nos sens suffit. La direction des vents, leur force, leur durée, le froid & le chaud, la sécheresse & l'humidité n'exigent qu'une attention médiocre. Il nous est peu important de calculer le dégrés précis de ces qualités de l'air. Sachons seulement comparer l'état ou la constitution actuelle avec cette même constitution dans l'ordre légitime. Si une saison est partagée en plusieurs parties de température différente, on peut les décrire chacune en particulier. Vous trouvez dans les Épidémiques des exemples pour tous ces différens cas.

Mais pour juger sainement des épidémies, il faut en outre bien approfondir la méthode d'Hippocrate dans ses descriptions nosologiques. Dans chaque constitution il y a une ou deux maladies principales qu'on peut regarder comme composées des maladies simples de la constitution. Si on ne s'occupe que de ces seules maladies, on manque l'occasion d'appercevoir l'harmonie qui régne dans toute la constitution. Il faut donc embrasser tous les genres & voir ce qu'ils ont de commun & en quoi ils

different de leur nature propre; & c'eſt ainſi qu'on établit les caracteres généraux. Chaque ſaiſon a ſes maladies. Vous en avez le détail dans la iij. ſect. des Aphoriſmes. Voyez quelle eſt la teneur de toutes les maladies pendant la conſtitution, quant à leur époque, au nombre des malades, aux ſymptômes principaux, aux jours de criſes, & ſurtout aux jugemens. En un mot voyez comment les maladies different en plus ou en moins de leur idée ou conſtitution légitime, & vous parviendrez à connoître le caractere ou les caracteres des maladies de l'année.

Linnæus dit dans quelqu'endroit de ſes ouvrages qu'il eſpere de plus grands progrès d'un botaniſte qui commence par ſuppoſer que toutes les plantes ſont ſemblables, que de celui qui ſe figure d'abord qu'elles n'ont aucune reſſemblance entr'elles. Il en eſt de même dans l'étude des fievres épidémiques. La nomenclature a contribué beaucoup à les obſcurcir. On ſuppoſe des différences ſpécifiques dans des maladies qui portent des noms différents, relativement à certains accidens qui ne changent pas l'eſpèce. N'admettons point d'autres genres de fievres épidémiques que ceux

qui ont été établis par Hippocrate. Fixons ensuite les objets que nous devons considérer dans ces fievres, & la maniere de les considérer. La division en ardentes & continues renferme ces maladies dans toute leur étendue. Les ardentes, auxquelles Hippocrate a joint les phrénétiques, comprennent tout ce que les fievres ont de plus aigû. Dans les continues qui renferment les hémitritées & les phthisies, les efforts de la nature sont plus rallentis & se font à plus de reprises. Dans les premieres, l'humeur morbifique plus active gagne les parties supérieures. Dans les autres elle est plus lourde, plus froide & plus réfractaire; l'orgasme n'est pas si sensible. Dans les unes la violence des crises est plus à craindre; dans les autres, le défaut des crises est plus commun. Enfin les fievres ardentes & continues contrastent & donnent une division adéquate des fievres épidémiques.

La plûpart des Médecins qui ont donné des observations sur les maladies épidémiques se sont fort étendus sur le traitement, & ont fait un grand étalage de thérapeutique & de matiere médicale. Mais si on prend la peine d'examiner ces méthodes, on y retrouve les mêmes vi-

ces qui ſe rencontrent dans leurs deſcriptions. Prétend-on que les maladies dont on propoſe de nouvelles curations ſoient différentes de celles que les anciens ont connues. C'eſt une erreur dans laquelle eſt tombé Sydenham & dont le docteur Freind l'a relevé. Si ces maladies ont exiſté dans tous les temps, la méthode de les traiter eſt fort ancienne. Hippocrate n'a pas dit un mot du traitement des maladies décrites dans ſes quatre conſtitutions, parce que, la maladie ſuppoſée connue, la curation l'eſt auſſi.

Quel fruit peut-on donc retirer, me direz-vous, de l'étude des conſtitutions ? Hippocrate ou le plus ancien de ſes commentateurs vous répond, » Appliquez-vous à bien connoître la conſtitution des ſaiſons & la nature de la » maladie ; les avantages communs de » la conſtitution & de la maladie, & » leurs communs déſavantages ; parmi » les maladies qu'elle produit, ſachez » diſtinguer celles qui ſont longues de » celles qui ſont de courte durée, celles » qui ſont bénignes de celles qui ſont » funeſtes. Obſervez en outre l'ordre » des jours critiques. » Vous ſavez, par exemple, que les continues d'Hippocra-

te & les hémitritées régnent principalement dans les conſtitutions froides & humides, qu'elles ſont plus longues, plus dangereuſes & plus difficiles à juger, plus ſujettes aux rechûtes, aux flux de ventre & à différentes métaſtaſes que dans les conſtitutions ſeches, qu'alors les ardentes & phrénétiques, les tierces, doubles-tierces ſont plus rares, plus bénignes, moins ſujettes au délire & aux hémorrhagies du nez. La conſtitution étant donnée, vous connoîtrez donc facilement les avantages & les déſavantages communs de la maladie ſuppoſée pareillement connue & de la conſtitution. Si vous comparez entr'elles les fievres ardentes, les hémitritées, les continues, les phthiſies des quatre conſtitutions, vous reconnoîtrez que les maladies de même nom different conſidérablement ſuivant le caractere des conſtitutions; qu'elles ſont élevées à des dégrés ſupérieurs, ou abaiſſées à des dégrés inférieurs, relativement à l'idée moyenne que nous donnent les auteurs de pathologie. Vous ſaurez donc diſcerner ſi la maladie eſt une production naturelle de la conſtitution ou ſi elle eſt d'un caractere oppoſé, d'autant plus que l'âge, le tempérament, ainſi que les oc-

casions qui ont précédé, étant supposés connus, on peut voir au premier coup d'œil si ces qualités sont positives, ou négatives dans le problême.

La dureté des maladies, leur mortalité ou leur bénignité peuvent également s'apprécier au moyen de toutes ces données, savoir de la nature de la maladie de la constitution des saisons, de l'âge, du tempérament, du régime du malade. On sait quelles sont les constitutions qui produisent des maladies longues ou de peu de durée, & quelles sont ces maladies. On connoît aussi les signes funestes & les signes favorables des maladies des constitutions Le concours ou l'opposition, les dégrés supérieurs ou inférieurs des données, font connoître le danger. J'avoue que cette sorte de calcul demande beaucoup d'exercice & de sagacité, les élémens qu'on emploie ne pouvant être suffisamment déterminés quant à leur valeur & à leurs effets dans les diverses combinaisons qui se présentent. Hippocrate ne nous dit pas que cette méthode soit d'une pratique aisée & d'un succès certain, il avance simplement qu'on se trompe moins en la suivant & que les erreurs sont légeres. C'est une métho-

de d'approximation où le plus habile & le plus exercé approche le plus près du but.

« Vous connoîtrez par ce moyen l'or-
» dre des jours critiques. Vous saurez
» quels sont ceux dont vous devez en-
» treprendre la curation, le temps con-
» venable d'administrer les remedes &
» les alimens, & le choix que vous en
» devez faire. »

Si quid novisti rectius, istis
Candidus imperti; si non, his utere mecum.
Horat.

A Boulogne, ce 15 Septembre 1764.

F I N.

TABLE
DES
MATIERES.

NOTES.

RÉFLÉXIONS

SECONDE PARTIE.

LES QUARANTE-DEUX HISTOIRES D'HIPPOCRATE.

HISTOIRES TIRÉES DU TROISIEME LIVRE DES EPIDÉMIQUES.

HISTOIRES QUI SUIVENT LA CONSTITION DU TROISIEME LIVRE.

FIN de la table des matieres.



